



3 1761 04282 1801

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



6)

HISTOIRE
DE IEAN CALVIN

Imp. ALF. LOUIS PERRIN ET MARINET. rue d'Amboise, 6, Lyon.



S. MAGDELIN SC.

JEAN CALVIN

D'APRES LE PORTRAIT ORIGINAL

Conservé a la Bibliothèque de Genève.

HISTOIRE DE LA VIE
MOEURS, ACTES
DOCTRINE, CONSTANCE ET MORT
DE IEAN CALVIN

Jadis ministre de Geneve

RECUEILLY

Par *M. HIEROSME HERMES BOLSEC*

Docteur Médecin à Lyon

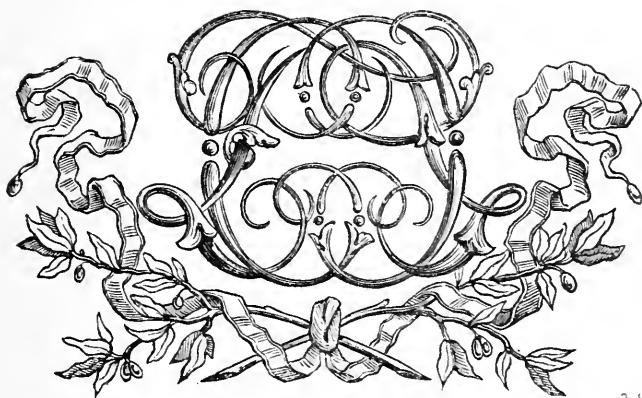
PUBLIÉE A LYON EN 1577

ET

Rééditée avec une Introduction, des extraits de la Vie de
TH. DE BÈZE, par le même, & des Notes à l'appui

Par *M. LOUIS-FRANÇOIS CHASTEL*

Magistrat



LYON

N. SCHEURING, ÉDITEUR

M DCCC LXXV

380072
10.5.40





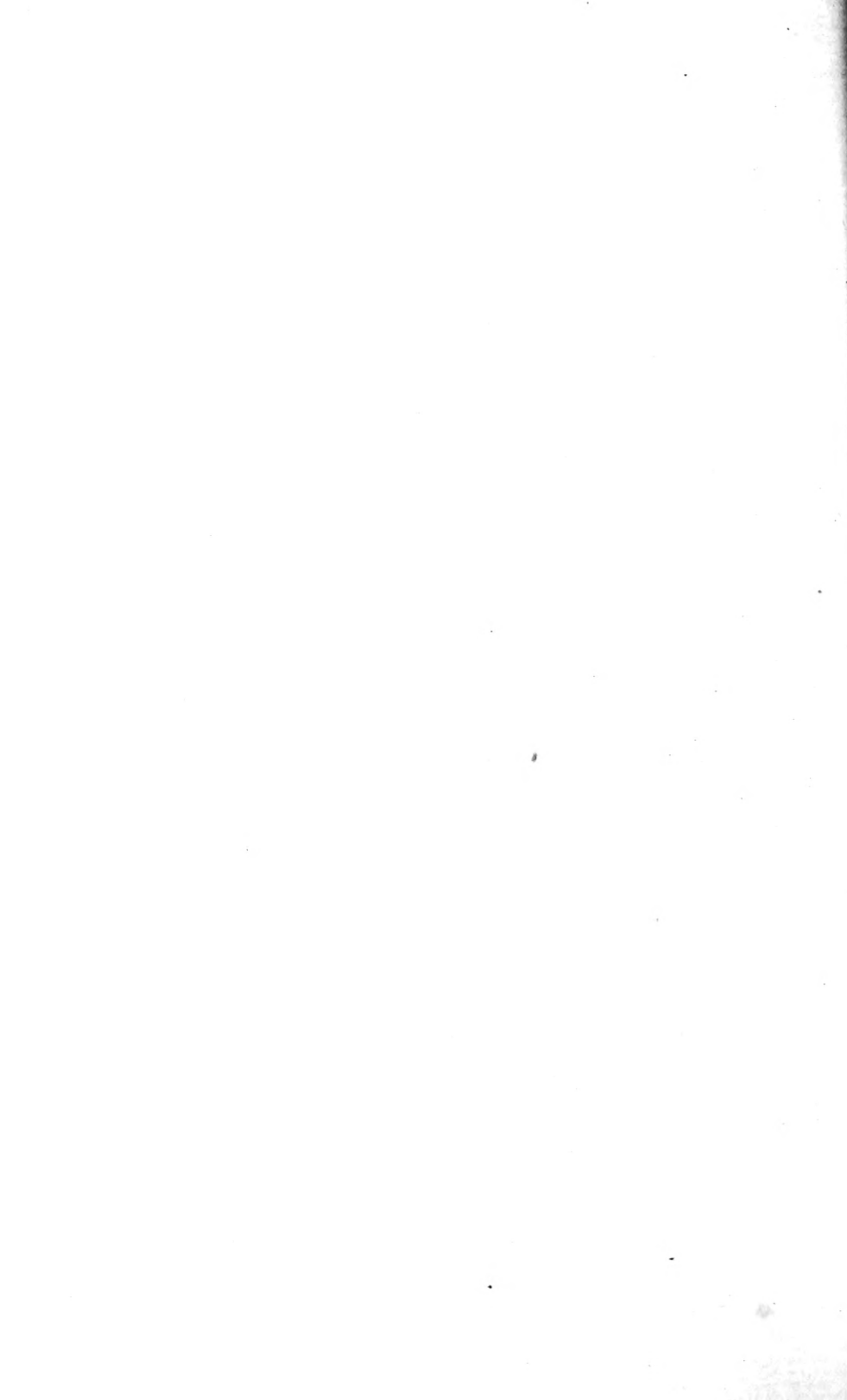
AVIS AU LECTEUR

Le volume que nous lui présentons allait être livré à l'impression au moment où M. Chastel fut surpris par la mort. Sa famille & ses amis croient remplir un pieux devoir envers lui en donnant à cette œuvre la publicité à laquelle la destinait son auteur.

Dans la nouvelle réimpression de la Vie de Calvin, par BOLSEC, que contient ce volume, on a apporté le plus grand soin à maintenir au texte sa pureté originale, et à conserver, sans aucune altération, l'orthographe, le tour naïf & les vieilles expressions de l'époque. On a reproduit très-scrupuleusement l'édition de Lyon de 1577.

L'ÉDITEUR.







INTRODUCTION

LORSQU'ON veut apprécier un homme qui a exercé sur son époque une grande influence, il faut l'étudier, non-seulement sous le rapport de sa personne, de ses habitudes & des faits de sa vie, mais encore sous celui des conséquences que sa science, ses opinions & ses systèmes ont pu entraîner après eux.

Pour le premier point de vue il faut consulter ses contemporains, c'est-à-dire ceux qui, ayant vécu avec lui & l'ayant connu aussi intimement qu'il a été possible, ont écrit sur lui, sans avoir la volonté ou se trouver dans la nécessité d'être ses apologistes ou ses détracteurs.

Pour le second, il faut au contraire recourir à ceux des auteurs modernes qui, examinant tout ce qui a été dit ou fait avant eux, résument tous ces travaux & prononcent un jugement motivé définitif.

C'est ce que nous allons faire pour CALVIN.

Celui qui a répandu le plus de lumières sur cet homme, celui de ses contemporains qui, l'ayant vu de près, a été l'objet d'abord de ses faveurs & ensuite de sa haine & de ses persécutions, c'est BOLSEC.

Calvin était mort en 1564; & en 1577, ses cendres étant à peine refroidies, sa biographie par Bolsec paraissait. Près d'un siècle plus tard, les sectateurs de Calvin ont traité cette biographie de libelle & de recueil de calomnies; mais, lors de son apparition, elle ne fut l'objet d'aucune attaque. Il n'y avait que treize ans qu'était mort cet homme qui avait laissé tant de partisans & de gens intéressés à le prôner, & néanmoins son biographe a pu écrire les faits qu'il a articulés sans recevoir aucun démenti de ses contemporains. Dans son livre il y a beaucoup de passages qui sont en opposition avec la vie de Calvin écrite par Bèze, ami, continuateur & successeur de Calvin; mais l'histoire a admis la plupart des dires de Bolsec comme incontestables.

Le temps a réhabilité Bolsec aux dépens de Bèze & autres apologistes de Calvin. Un Genevois, qui a sans doute lu dans les archives de sa ville natale ce livre rouge, auquel Bolsec renvoie le lecteur pour prouver la vérité de ce qu'il avance, rend un éclatant hommage à la bonne foi d'un historien accusé pendant deux siècles, & surtout par Bayle, d'être un odieux pamphlétaire. « La plupart des faits racontés par le « Médecin Lyonnais, dit F.-A. Galiffe, sont parfaitement

« vrais (1); je ne crois pas qu'il ait sciemment menti,
« comme les panégyristes de Calvin l'ont fait sur presque
« tous les points & le font encore. »

En comparant tous les écrits & monuments historiques qui se rapportent à Calvin, on arrive à cette conclusion forcée : qu'il y a beaucoup plus de véracité dans l'esprit du vindicatif Bolsec que dans le panégyrique de Bèze, disciple & successeur du réformateur Calvin. Nous pouvons même ajouter, avec M. le docteur Galiffe fils, qu'on se fait difficilement une idée de la prodigieuse quantité de faussetés, réfutées par les protestants eux-mêmes, que les réformateurs Calvin & de Bèze ont trouvé moyen d'entasser sur leurs victimes; & Bolsec en était une.

Des auteurs modernes, consciencieux & éclairés, tels que MM. Jules Bonnet & Adolphe Franklin, mais qui s'en sont trop rapportés à une opinion généralement accréditée & qu'ils n'ont pas jugé à propos de vérifier, ont parlé de l'ouvrage de Bolsec comme étant un libelle, un pamphlet. D'autres, qui partageaient la même opinion, excusaient néanmoins l'auteur; parce qu'il était passionné & avait de trop justes & fortes raisons de l'être & de haïr tout ce qui concernait Calvin (2). Cependant l'un d'eux ajoute : que les réfutations modernes

(1) Notices généalogiques, tome III, p. 547.

(2) « Mais, dit J.-A. Galiffe, t. III, p. xvij, de l'ouvrage précité : J'ad-
« mettrai encore moins les témoi-

« gnages de Théodore de Bèze &
« de Calvin contre lui (Bolsec), parce
« qu'ils l'ont persécuté d'une ma-
« nière si infâme..... »

des accusations les plus graves de son livre prouvent que l'auteur avait pu se tromper de bonne foi; & que, quant à ses détails sur les événements de 1555, il n'est que trop vrai qu'ils coïncident sur beaucoup de points avec les documents officiels, ce qui s'explique par le fait que l'auteur vivait alors sur le territoire bernois. Mais on ne peut nier qu'un réquisitoire contemporain, aussi grave que celui de Bolsec, sur des faits si intimement liés à l'histoire de Genève, ne soit en harmonie sur plusieurs points avec l'indignation générale de toute la Suisse & des autres pays voisins contre les magistrats calvinistes de l'époque.

Comme nous venons de le dire, il est d'habitude d'appeler pamphlet l'ouvrage publié par Bolsec & même de le considérer comme un libelle sans valeur historique. Lorsqu'on aura lu les notes & documents que nous avons réunis, on se convaincra pourtant que sur le plus grand nombre des points la véracité de son livre est complètement établie; & que, s'il y a eu contre lui un déchainement aussi général, cela est dû uniquement au nombre & à l'habileté de ses adversaires, qui étaient irrités de voir Calvin, leur dieu & leur idole, descendu par lui de son piédestal.

Enfin, de nos jours, nombre d'écrivains, de croyances, d'écoles & de doctrines diverses, ont apprécié Calvin & son œuvre avec toute l'impartiale liberté que notre siècle a fait prévaloir en ces matières. Nous ferons passer les plus importantes de ces appréciations sous les yeux du lecteur.

Ainsi, par la réunion de toutes ces opinions, avec le

récit de Bolsec convenablement annoté, l'homme & le système seront universellement jugés; & toute personne de bonne foi saura à quoi s'en tenir sur Calvin & sur sa religion prétendue réformée.

Cet homme avait de grandes facultés intellectuelles, mais de cœur, point. Aussi, soit amour-propre, soit ténacité dans ses idées & haine du catholicisme (1), il ne reculait devant aucune conséquence. Ceux qui se sont dits ses successeurs, n'ont hérité que de ses défauts & nullement de ses qualités; & Calvin ne pourrait reconnaître pour ses disciples des gens dont toute la religion consiste de nos jours en une philosophie honnête & terre à terre, légèrement teintée de christianisme (2). Mais si les héritiers de Calvin n'ont pas continué ses principes religieux, ils ont succédé du moins à sa bile & à sa soif du pouvoir. Aussi l'on n'a qu'à consulter les divers monuments de l'histoire religieuse à Genève depuis le XVII^e siècle jusqu'en 1842, pour se convaincre de l'intolérance haineuse avec laquelle la Compagnie des Pasteurs & les autorités civiles de cette ville en ont toujours agi envers les Catholiques (3). Qu'on lise la vie admirable de M. Vuarin,

(1) Si l'on s'en rapporte aux pièces imprimées dans le cours de ce volume, & que nous croyons sérieuses, la haine de Calvin contre le catholicisme n'avait eu pour cause que les déceptions de son ambition.

(2) Les catholiques ont une croyance, mais les protestants n'ont que des opinions religieuses.

(3) Pour n'en citer qu'un seul exemple, en 1809, le Conseil d'Etat de la ville de Genève rendit un édit contre les Apostats (ceux qui quittaient la P. Réforme) portant « que les
« citoyens & bourgeois, lorsque, con-
« tre leurs ferments, ils auront chan-
« gé de religion, seront déchus de
« tous leurs droits & prérogatives de

écrite par MM. MARTIN & FLEURY, on suivra pas à pas & avec détail tous les dénis de justice, faux-fuyans, manque de parole, persécutions dont se sont rendus coupables la vénérable Compagnie des Pasteurs & le pouvoir genevois contre des concitoyens qui, à leurs yeux, avaient l'impardonnable tort d'être catholiques. On y voit se développer toutes les ressources qu'emploie une intolérance systématique pour arriver à ses fins (1). Au reste, l'histoire tout entière prouve que le protestantisme, si âpre à revendiquer pour lui la liberté des cultes & la tolérance, ne se résigne guères à les respecter lorsqu'il est maître, & qu'il n'est sorte de crimes qu'il n'ait commis pour arriver au but qu'il voulait atteindre. Car, ainsi que l'ont dit MM. Martin & Fleury : le caractère distinctif de la Réforme est de s'entendre facilement avec toutes les négations du Christianisme, & de garder sans trêve & sans compromis ses profondes & irréconciliables aversions contre le Catholicisme. Aussi, comme on l'a toujours observé,

« la cité, & bannis à perpétuité, sous
« peine de la vie, avec défense de les
« retirer dans notre ville & terre
« d'icelle, à peine de mille écus d'a-
« mende. »

Le 26 novembre 1685 (un mois & demi après la révocation de l'Edit de Nantes, qui est du 22 octobre de la même année), le Consistoire demande formellement au Conseil d'Etat le renouvellement de l'Edit de 1609 contre les apostats. Il poussait en même temps des clameurs étour-

diffantes contre la révocation de l'Edit de Nantes & la persécution des religionnaires en France. Son intolérance était plus odieuse & plus cruelle; & en outre, plus tard, il ne connaissait que l'oppression brutale des consciences, à une époque où la tolérance régnait au sein de la France catholique.

(1) Voir, dans ce volume, la note que nous avons mise sur l'*Union Protestante*.

la tolérance protestante, là où elle préside aux résolutions de l'Etat, peut se réduire à ces deux mots : l'Eglise catholique est libre, sous la condition expresse & sine quâ non qu'elle sera toujours, partout & absolument asservie (1).

Cela est si vrai & si généralement reconnu, que M. Ancillon, auteur protestant, dit dans son Tableau des Révolutions du système politique de l'Europe, tome III, p. 83 :
 « Une parfaite égalité avec les catholiques n'eût pas même
 « satisfait les religionnaires (vers 1560). Non seulement
 « ils ne voulaient pas être asservis; ils voulaient être les
 « maîtres & ne voyaient la liberté que dans la domination
 « de leur culte & la ruine de leurs ennemis. »

Qu'on lise la lettre adressée le 16 avril 1829 à lord Tenderden, chef de la justice en Angleterre, par le démocrate Cobbett, on verra qu'en Angleterre, sous le règne d'ELISABETH, de 1558 à 1603, les persécutions que l'on a exercées contre les catholiques dépassent en cruautés & en atrocités tout ce qu'on a pu reprocher à l'inquisition d'Espagne.

Au reste, il est reconnu que toujours & partout les huguenots auraient volontiers supprimé la liberté de conscience. Th. de Bèze a dit en termes formels : Libertas conscienciis diabolicum Dogma. (Epist. Theol. 1.)

(1) A Genève, les mots *Protestantisme*, *Calvinisme*, ne veulent pas dire énonciation de certains principes, affirmation de certaines théories

religieuses, mais démolition de l'édifice catholique, négation, anéantissement des traditions du passé.

Quant à Calvin, ses opinions à ce sujet sont assez connues (1).

Les Genevois, ses successeurs, ont, presque jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, suivi ses traditions & manifesté leur intolérance, même en matière littéraire. En 1600, le 26 avril, le Conseil de Genève décrétait défense d'imprimer les Essais de Montaigne, & cela sur la requête des ministres (Grenus, fragments biographiques); & en 1763, l'Emile de J.-J. Rousseau fut condamné à être brûlé par la main du bourreau. Aussi Rousseau renonça-t-il alors à son ingrate patrie, dans sa lettre adressée à M. le premier syndic Favre, en date de Motiers-Travers, du 12 mai, même année.

*Nous avons le plaisir de compter, parmi nos amis, nombre de Calvinistes ou Luthériens, dont nous faisons le plus grand cas, à la croyance près pourtant; mais nous devons avouer que nous avons aussi connu des Calvinistes auxquels on peut appliquer ce que M. Ernest Renan (Vie de Jésus, page 327) dit des Pharisiens : « C'était en général des
« hommes d'un esprit étroit, donnant beaucoup à l'exté-
« rieur, d'une dévotion dédaigneuse, officielle, satisfaite &
« assurée d'elle-même (2). »*

(1) Le Calvinisme n'a presque plus de soutien nulle part; c'est une paupauté qui n'a eu qu'un jour; c'est une secte éteinte, morte de sa haine pour les autres sectes. (P. Leroux, art. arminianisme, de l'Encyclopédie nouvelle.)

(2) Il y a déjà plus de deux siècles qu'un calviniste distingué parmi les coreligionnaires & qui, les voyant de près, avait pu les apprécier & s'était converti, disait : « Il n'y a calviniste qui n'ait une haute opinion de soi-même & qui ne crut devoir perdre

Mais si Bolsec jette de vives lumières sur la vie & la doctrine de Calvin, son travail n'est pas suffisant à un autre point de vue, à savoir : celui des détails sur certaines parties & de cette précision des faits, telle qu'elle doit résulter d'une étude sérieuse des documents contemporains & officiels.

La ville de Genève a été le théâtre de la plus grande partie de la vie de cet homme, &, chose étonnante, depuis sa mort & presque jusqu'à nos jours, sa mémoire y a été l'objet, en apparence du moins, d'un fétichisme & d'une idolâtrie mille fois plus absurde que la prétendue adoration des saints & des images, inventée par des gens dissidents & ignorants pour l'attribuer aux Catholiques, qui n'adorent que Dieu. Antérieurement à 1830, les auteurs qui se sont occupés de l'histoire de Genève ont presque toujours écrit avec un but arrêté d'avance; &, sans consulter les sources réelles, ils se sont bornés aux légendes partiales & erronées des Bonivard, des Froment & autres écrivains de même valeur. Il en est enfin qui ne se sont fait aucun scrupule de fausser & de tronquer, en les citant, les textes originaux qui ne cadraient pas avec leurs idées préconçues.

Parmi ces historiens, si l'on en excepte Gautier qui a publié d'excellentes notes sur l'histoire de Genève de Spon,

beaucoup s'il était obligé de se changer avec un autre; il se figure que quand la nature le fit, elle travailla sur la plus parfaite de ses idées, & se persuade que son éminence est une

monnaie si riche & si précieuse qu'elle est capable de payer tout le monde, s'il se trouvait à l'encan. » (DE ROUVRAI. *Abomination du Calvinisme*. Paris, 1650, 1 vol. in-4°, page 328.)

dont elles font l'unique mérite, il n'en est aucun dont le travail ne fourmille d'erreurs & qui n'ait entretenu ses concitoyens dans des rêveries sans fondement : ils parlent avec un aplomb ridicule des anciens Genevois, de ce qu'ils ont fait & de ce qu'ils ont pensé à l'époque de la P. Réforme, sans en rien savoir & sans pouvoir y rien comprendre. Mais il s'est trouvé un Genevois qui, s'étant par goût livré à l'étude de l'Histoire & surtout à celle de sa patrie, a voulu l'étudier de première main & dans ses sources, y a consacré une partie considérable de sa longue vie & de sa fortune, a visité toutes les archives qui pouvaient lui fournir des lumières, consulté les documents & pièces officielles & les livres les plus rares en Italie, en France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne & même en Russie, s'est rendu familiers tous ceux qui ont été acteurs dans l'histoire de Genève du XVII^e siècle, & aurait pu raconter non seulement leurs actions, mais trop souvent, hélas ! leurs motifs ; & cet homme a pu affirmer, sans crainte d'être démenti par autres que par les ignorants & par ceux qui, sachant la vérité, étaient décidés à ne pas l'admettre, que la liberté, l'indépendance & la P. Réforme existaient à Genève avant l'arrivée des Réformateurs français, & que ce fut précisément ce qui les y attira (1) ; que les Genevois étaient de

(1) Les faits & les dates le prouvent surabondamment. La liberté personnelle était acquise aux Genevois de temps immémorial. Tout prince-évêque, entrant en fonctions,

jurait entre les mains des magistrats de la communauté d'observer les vieilles libertés & franchises locales, tandis que ni les magistrats ni les citoyens ne faisaient de serment à

véritables Protestants avant d'avoir entendu parler de Calvin; qu'ils se laissèrent malheureusement éblouir par l'étalage d'une érudition extraordinaire, mais que, dès que son caractère & sa doctrine se furent dévoilés, dès que son système d'espionnage & de délation, dans lequel il était appuyé par les réfugiés français, eût fait sentir ses tristes effets, le peuple n'eut plus pour lui d'autre sentiment que celui de la haine la plus profonde & d'une crainte trop justifiée.

Ce Genevois prit la plume pour faire connaître la vérité, avec pièces en main imposer silence à ceux qui n'étaient que les échos des chroniqueurs salariés du XVI^e siècle, & éclairer les hommes de bonne foi qui désiraient savoir l'histoire vraie, lors même qu'elle froissait leurs sentiments & leurs préjugés. Aussi, sachant s'abstenir de juger ce qu'il ignorait, s'appliquant à bien savoir ce qui l'intéressait spécialement, il étudiait tous les documents, même les moins importants en

l'évêque. En 1526, après une lutte de plusieurs générations, les Genevois conquièrent, par l'alliance avec Berne & Fribourg, leur *indépendance politique* & mirent fin aux droits peu fondés en titres, mais très-réels de fait, que la maison de Savoie s'était arrogés dans leur ville. — Ce fut l'alliance *Bernoise* qui fit germer, dès 1528, les premières idées de *réforme*; en 1532, les doctrines de Luther étaient prêchées dans Genève; en 1535, la majorité des habitants était protestante & prononçait la déchéance de l'évêque; en mai 1536, le peu-

ple, consulté en conseil général, se déclarait officiellement pour la *Réforme*. Les *réformateurs* Viret, Faret & Froment avaient jusqu'alors prêché à Genève les idées de Luther. Vers la fin de 1536, Calvin vint à son tour & ne tarda pas à innover dans *son sens*. Chassé pour rébellion & désobéissance par les magistrats de 1538 (parce qu'il compromettait l'alliance avec la Suisse), il fut rappelé en 1541 par ses partisans, victorieux à leur tour, & dont la plupart furent les victimes plus tard.

apparence, qui pouvaient l'aider, c'est-à-dire non-seulement les registres & les correspondances du Conseil d'Etat, mais aussi les papiers de famille & surtout les procès criminels. Il tenait plus à dire de bonnes choses qu'à les bien dire, quoique habituellement il obtint, sans s'en douter, ce double résultat.

Il était devenu plus instruit que personne de l'histoire de sa patrie; aussi s'était-il cru obligé de l'enseigner par ses ouvrages, & c'est ce qu'il a fait. Il n'a jamais rien avancé qu'il ne fût à même de prouver jusque dans ses moindres détails. Il est le véritable fondateur, pour Genève, de l'école moderne d'exploration historique.

Cet homme laborieux, instruit, & qui n'écrivait que parce que sa conscience l'y poussait presque malgré lui, est M. Jacques-Augustin GALIFFE, représentant de l'une des plus anciennes familles patriciennes de Genève, du très-petit nombre de celles (il n'y en a plus qu'une douzaine qui existent encore) dont l'établissement remonte au-delà du XVII^e siècle.

Il comptait parmi ses ayeux les principaux réfugiés pour la Religion, français & italiens; sa position civile & sa fortune lui donnaient une indépendance complète, garantie que ne présentent pas la plupart des écrivains calvinistes de ce siècle, presque tous ecclésiastiques & sans antécédents dans le pays.

Il était né à Genève le 7 avril 1776; & il est décédé le 15 décembre 1853 à Florence, où il s'était retiré pour trouver une tranquillité que ses concitoyens, intolérants par système, refusaient à sa vieillesse, respectable à tant de titres.

Aussi, pourquoi avait-il dans ses écrits différé publiquement certaines personnalités réputées inviolables & mis en relief certains faits que l'on s'obstinait à ignorer? Pourquoi n'avait-il pas eu une foi assez vivace dans le caractère évangélique des Réformateurs français à Genève, pour qu'elle résistât à la lecture des innombrables procès criminels, qui, à l'aide du bourreau, contribuèrent au triomphe momentané de leur système religieux & politique? Pourquoi avait-il pensé que les bûchers & les échafauds étaient les armes de la répression & non celles de la persuasion? Pourquoi avait-il voulu, lui Protestant, montrer à ses concitoyens qu'ils auraient pu, sans l'aide de Calvin, conserver & développer cette indépendance politique & religieuse qu'ils avaient cru se donner avant lui, & leur prouver que les hommes auxquels ils sont redevables de ce prétendu bienfait, étaient loin de mériter les mauvais traitements & les indignes calomnies des Calvinistes acharnés à leur perte?

Après avoir publié, avant de quitter son pays, un Voyage en Italie, en anglais, & nombre de brochures sur des sujets historiques ou d'actualité, deux volumès de Matériaux pour l'histoire de Genève, trois volumes de Notices généalogiques sur les familles genevoises & des Lettres sur le Moyen-Age, il laisse en manuscrit une Histoire de Genève, depuis les premiers temps jusqu'au milieu du XVII^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à la consommation de la prétendue Réforme calviniste. Ce serait de beaucoup ce qu'on aurait de plus considérable, de plus consciencieux & de plus national sur ce

sujet; mais, d'après ce que nous avons entendu dire, cette histoire aurait besoin d'être retouchée, abrégée & même continuée & augmentée en certaines parties. On ne peut que désirer qu'une main habile se livre à ce travail & fasse bientôt jouir le public des fruits de recherches aussi vastes & aussi impartiales (1).

De son ouvrage les *Notices généalogiques*, nous avons extrait quelques articles qui viennent corroborer ce que Botsch avait avancé, ou qui servent d'éclaircissements à son ouvrage; si nous avons fait ces emprunts, c'est que nous savons, comme nous l'avons déjà dit, que M. Galiffe s'appuie toujours sur l'évidence ou sur des pièces authentiques, & qu'ainsi on peut avoir une confiance aveugle dans ses affirmations.

M. F.-B.-G. Galiffe, qui suit avec une rare distinction les exemples de son père dans les études historiques, surtout celles du XVII^e siècle, a fait déjà plusieurs publications importantes, qui sont la preuve non-seulement d'un talent réel, mais aussi d'un amour éclairé & sans bornes pour la vérité. Il a continué les *Notices généalogiques des familles genevoises* dans un quatrième volume, publié la *Vie de Besançon Hugues*, libérateur de Genève, l'*Armorial historique genevois*, le *Procès d'Ami Perrin & de Laurent Maigret dit le Magnifique*, sous le titre de *Quelques Pages d'his-*

(1) Les matériaux laissés par M. Galiffe père remplissent 12 volumes in-folio & 30 à 40 volumes in-4°.

toire exacte, & celui de Pierre Ameaux & de ses incidents, sous le nom de Nouvelles Pages d'histoire exacte.

Il faut espérer qu'il ne se bornera pas à ces travaux, & que les amateurs de l'histoire vraie & rigoureuse obtiendront de lui de nouveaux titres à leur reconnaissance.

Lorsqu'on lit les ouvrages de M. J.-B.-G. Galiffe fils, on est étonné de la masse énorme de faits qui y sont condensés, du nombre de questions qu'il soulève ou qu'il effleure, soit générales, soit personnelles; & tout cela empreint du sceau incontestable de la science, de la vérité & de la bonne foi. Aussi, pour confirmer des faits que nous voulions certifier, avons-nous fait de nombreux emprunts à ses ouvrages : mais nos extraits sont tous textuels; puis, comme on doit rendre à tout Seigneur tout honneur, nous désignons toujours l'ouvrage & la page d'où ils sont tirés; & quand nous ne faisons qu'une analyse ou extrait, en omettant des détails que nous jugeons inutiles pour la fin que nous nous proposons, nous ne manquons pas de le mentionner, ne voulant rendre personne responsable de notre travail. Nous ne doutons pas que, si nos indications parviennent à des personnes qui ne connaissent pas encore les ouvrages du professeur Galiffe, elles ne leur donnent l'envie de les consulter; nous ne pouvons que les engager à en faire une étude approfondie; elles y trouveront à coup sûr la stricte exactitude de la vérité historique.

Dans l'édition, publiée en 1582, de la vie de J. Calvin par Bolsec, on avait ajouté celle de Théodore de Bèze par le

même auteur ; il en a été de même dans l'édition publiée à Genève en 1835. Nous ne croyons pas devoir suivre ce double exemple ; d'abord, la vie de Théodore de Bèze, publiée par Bolfec en 1582, se trouve nécessairement fort incomplète, puisque de Bèze a vécu jusqu'en 1605. En outre, cette vie, qui ne contient que 76 pages dans l'édition de Genève, de 1835, en a les 22 premières employées à l'examen de certaines questions théologiques alors en discussion & sans intérêt actuel. Dans ce qui suit, il y a 14 ou 15 pages qui sont consacrées à compléter la vie de Calvin, aussi les publions-nous textuellement. Quant au reste, soit environ 40 pages, qui se trouvent employées à faire connaître le libertinage à double fin, les débauches même séniles de de Bèze, l'opinion que l'on doit avoir de ses écrits poétiques ou religieux, de ses sermons, de ses perfidies, de ses persécutions contre ses contradicteurs, de ses provocations à des révoltes dont il se tenait par prudence personnellement éloigné, nous avouons que nous avons trouvé ces détails trop dégoûtants ou trop peu intéressants pour les mettre sous les yeux de nos lecteurs. De Bèze est d'ailleurs un personnage trop secondaire pour qu'on s'en occupe longtemps.

Il nous suffira de dire que Calvin fit recevoir de Bèze ministre, malgré l'opposition de tous les autres, qui, au dire de Florimond de Rémond (1), dépeignaient « ce prieur frêlé, frisé, miste poupin, faisant encore le damoiseau, de diverses

(1) *Histoire de la naissance de l'hérésie de ce siècle*, page 1048.

couleurs; ils l'enroulaient par leurs vers dans les vieilles bandes d'amour, même en celles dont l'enseigne portait pour devises des armes écartelées qui montraient à demi la figure de l'aigle ravissant Ganymède (1). »

Ceux qui regretteront notre abstention pourront se consoler en allant prendre connaissance de cette vie de de Bèze dans les bibliothèques publiques, où on la trouve encore.

Bayle, dans son Dictionnaire historique, s'appuie souvent sur de Bèze pour contester les assertions de Bolsec; & Senebier, dans son Histoire littéraire de Genève, tome I, p. 183, dit que la vie de Calvin, faite par Théodore de Bèze, est peu exacte à divers égards, & il en cite plusieurs exemples.

Mais, comme notre publication n'est pas une œuvre de parti ou de spéculation, mais une action consciencieuse & défin-

(1) On a esquissé le portrait de de Bèze dans plusieurs écrits, composés par des protestants qui ont connu de Bèze personnellement. Nous nous bornerons à citer le luthérien Tilman HESUSIUS, voici ce qu'il en dit : « Théodore de Bèze ne s'est pas contenté de mener une vie lubrique, & de contaminer sa jeunesse de vilaines & infâmes amours, adultères, & meschancetés en rimes sacrilèges, pour plus aisément en guise d'un pourreau manifester au monde son ordure. Qui ne s'étonnera, dit-il ailleurs, de l'incroyable impudence de ce monstre, la vie duquel orde & in-

fâme est connue de toute la France par ses épigrammes plus que cyniques. Et, néanmoins, vous diriez, à l'ouïr parler que c'est quelque saint homme, un autre Job, ou l'un de ces autres anachorètes du désert, voire plus grand que saint Paul, ou saint Jean, tant il trompette partout son exil, ses labeurs, sa pureté & l'admirable sainteté de sa vie. »

Nous pourrions, à l'appui de cette appréciation de de Bèze, citer les opinions du ministre Launay, du jurifconsulte Baudoin & de divers autres auteurs protestants.

téressée, nous y joignons, en outre, tous les documents ou renseignements que nous avons pu nous procurer pour faire luire la vérité sur Calvin. Après leur lecture, on ne pourra plus nier que, sur la plupart des faits, Bolfec ne soit d'accord avec l'histoire véridique & les travaux éclairés de la critique moderne.

Nous avons pensé que le public serait satisfait de trouver dans notre volume le portrait de l'homme que nous avons pris à tâche de faire apprécier. Nous connaissons nombre de médailles ou gravures qui donnent au Réformateur des traits entièrement différents. Cette diversité nous arrêta. Nos recherches nous ont mis sur la voie des résultats que M. Blavignac a obtenus, & consignés dans les Mémoires & documents publiées par la Société d'histoire & d'archéologie de Genève, tome VII, pages 142 & suiv. Il tient pour certain (& il est juge compétent) qu'il n'existe que deux monuments, tous deux conservés à la bibliothèque publique de Genève, qui peuvent être considérés comme reproduisant authentiquement & à des âges différents le portrait de Calvin. Nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que de suivre les indications de M. Blavignac, & nous donnons la copie exacte & fidèle de l'un d'eux, qui a déjà servi de modèle pour une reproduction faite sous la direction d'auteurs consciencieux.

Je ne pensais pas à publier cette nouvelle édition, lorsqu'en 1862 M. Bungener, ministre du saint Évangile à

Genève, vint à Lyon (1), faire dans l'église évangélique deux sermons sur Calvin. J'étais absent & ne pus y assister : je le regrettai vivement. Tout le monde connaît les talents de controverse religieuse & de fiction littéraire de M. Bungener, écrivain assez distingué dans son parti. Mais ce sont précisément ces talents que l'on redoute le plus pour les travaux d'histoire exacte. Aussi nos doutes étaient graves au sujet de la lumière qu'il pouvait apporter à ses auditeurs lyonnais, d'autant plus que, la partialité la plus constante étant une des faces de son caractère, on pouvait s'attendre à ce que, naturellement, elle fût pour lui la cause des plus grandes méprises. M. Bungener, de même que la plupart des auteurs historiques calvinistes modernes, m'était du reste connu, soit par la lecture de quelques-uns de ses ouvrages, soit par les comptes-rendus dans les journaux graves & sérieux de l'époque contemporaine, soit enfin par le jugement que j'ai trouvé porté sur lui dans la seconde des admirables Lettres d'un solitaire du Jura à l'abbé Mermillod sur la polémique historique & religieuse du Protestantisme à Genève (*Brochure in-8° de 145 pages, chez Marc Mehling, imp. lib., Corraterie, à Genève 1858*) (2).

Mais je n'ai vraisemblablement pas perdu pour avoir

(1) Lugdunum pulchra urbs nimium vicina Genevæ. Pratum Claudii Prati, page 81, 1 vol. petit in-8. Parisiis, M DC XIV.

(2) Voir surtout, sur M. Bungener, les pages 5, 6, 32 & 33.

Consultez également les *Annales catholiques de Genève*, tome I^{er}, pages 333 & suiv.; tome III, pages 200 & 316; tome IV, p. 287; tome V, page 331; tome VIII, page 318; tome IX, page 67.

attendu, car lorsqu'on a eu suffisamment colporté ces sermons en divers lieux, on les a imprimés, suivant l'habitude, avec corrections & augmentations, pour que tout fût conservé de ces élucubrations si précieuses (1). Nous pouvons voir maintenant si l'impartialité y règne, car c'est la qualité la plus rare dans les ouvrages des ministres genevois. Leurs écrits sont toujours passionnés, agressifs & haineux contre le catholicisme; de sorte que, si l'on veut trouver de la vérité & de la justice historique dans des auteurs de ce pays, il faut prendre les ouvrages trop rares de M^M. Galiffe père & fils, Fazy, Gaullieur, Gremy & Ernest Naville, qui, à l'exception de ce dernier pourtant, ne sont pas ministres du saint Evangile.

Une Étude faite actuellement par un ministre genevois sur Calvin est curieuse à lire & à étudier, si toutefois elle ne laisse pas beaucoup à désirer sous le rapport des sciences théologiques & historiques & des études sérieuses, le préjugé religieux & l'esprit de secte étant trop souvent considérés comme suffisants pour y suppléer. Néanmoins, le travail imprimé de M. Bungener, bien loin de me détourner du projet de faire une nouvelle publication de l'ouvrage de Bolsec, n'a fait que m'y confirmer.

(1) Ces sermons ont paru sous le titre de : *Calvin, sa vie, son œuvre & ses écrits* (Paris, Cherbuliez, 1862, 1 vol. in-12 de 468 p.), & ont eu une seconde édition en 1863. Con-

sultez sur cet ouvrage : *Quelques pages d'histoire exacte*, par M. Galiffe fils, pages 127 & suiv., où il est apprécié à sa juste valeur.

Calvin, cet homme tristement fameux, n'est plus qu'un fait historique; & on le sait bien à Genève, qui depuis fort longtemps n'est plus calviniste, où la réforme n'offre plus un corps de doctrine & où le professeur de théologie, nommé par la vénérable Compagnie des Pasteurs & approuvé par le Conseil d'Etat, enseigne & imprime publiquement que le Calvinisme n'est point le Christianisme. Assurément, si Calvin revenait aujourd'hui sur la terre il se refuserait avec indignation & raison à admettre les ministres de l'Eglise de Genève (1) pour ses descendants, eux, qui devenus Sociniens ne reconnaissent plus la divinité de Jésus-Christ, & mériteraient à ses yeux, plus que Michel Servet (2), le triste sort qu'il fit éprouver à ce malheureux. On peut consulter à ce sujet, les ouvrages de MM. Ampeyaz, Malan & autres, qui, pour ce motif, se sont séparés de l'Eglise de Genève.

(1) Que l'on se rappelle le fameux passage de J.-J. Rousseau, dans sa deuxième lettre de la Montagne : « O Genevois, ce sont de singulières gens que messieurs vos ministres; on ne fait ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne croient pas, on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire. Leur seule manière d'affirmer leur foi est d'attaquer celle des autres. » Cette phrase de J.-J. Rousseau a soulevé des clameurs, mais la suite des événements, même de nos jours, a prouvé combien il avait raison. Voir aussi l'art. GENÈVE, inséré par d'Alembert dans l'ENCY-

CLOPÉDIE, qui montre quelle était la religion existante à Genève, au milieu du XVIII^e siècle.

Voir dans ce volume, la note sur la PRÉDESTINATION.

(2) En janvier 1866, M. Couvriez, ministre du saint Evangile, professeur de théologie à Genève, s'exprimait ainsi : La science seule est le drapeau & la bouffole du protestantisme. Aujourd'hui, il ne s'agit plus de croyances bibliques ou traditionnelles d'aucune sorte. Ceux qui en veulent n'ont qu'à passer dans les rangs du Catholicisme. (*Gazette de France*, n° du 8 février 1866.)

En provoquant le supplice d'un Socinien, Calvin prouvait que lui-même ne l'était pas. D'ailleurs, sa secte professait alors la croyance à la divinité du Verbe, doctrine consignée dans la confession de foi rédigée en 1556 & adoptée par les calvinistes des autres pays. Leur liturgie, leurs catéchismes y étaient conformes (1).

En 1757, le rédacteur de la Nouvelle Bibliothèque Germanique (in-12, Amsterdam, 1720, p. 449), Formey, calviniste lui-même, répétait l'affertion, que depuis longtemps le Sociniasme avait gagné le pays de Vaud, & le propos très-répandu : Il semble aujourd'hui qu'on fasse amende honorable aux mânes de Servet.

Le troisième anniversaire séculaire de la mort de Calvin (27 mai 1864) a été l'objet de nombreuses publications élogieuses par les personnes intéressées à Genève à la gloire du grand homme. Ce bruit n'est pas resté sans protestation; mais nous ne connaissons que deux brochures qui ont été publiées dans ce but. La première, intitulée : Calvin à Genève, a 54 pages in-8°; l'auteur, que nous croyons catholique, prend la qualité de citoyen de Genève, mais reste anonyme. C'est une analyse rapide, divisée par chapitre & d'une manière rationnelle, de quelques-uns des ouvrages que nous avons consultés.

La seconde, de 128 pages in-8°, qui a pour titre : Calvin à Genève, quelques pages de sa vie, à l'occasion du 309^e anniversaire de sa mort, par un Genevois, a été attri-

(1) Grégoire. *Histoire des sectes religieuses*, tome IV, p. 56.

buée par des journaux à *M. Ducommun*, chancelier d'Etat à Genève. C'est une plume protestante, mais consciencieuse, indépendante & qui ne cherche que la vérité. Ce simple & court exposé anéantit d'un seul coup tous les travaux apologetiques de *MM. Bungener* & tutti quanti. Mais quel que soit le mérite de cet opuscule, ce n'est qu'une brochure; &, en attendant qu'on publie un ouvrage complet, s'appuyant sur les mêmes faits & contenant un tableau historique plus étendu, on peut craindre que ce mince volume, si tant est qu'on lui donne ce nom, ne soit pas conservé par tous comme on devrait le faire. Il est déjà rare, on se le procure difficilement; dans quelques mois il sera introuvable, de même que tant d'autres que l'on a fait disparaître; mais, comme la plupart des faits qu'il contient, se retrouvent dans nos notes, nous pensons que celles-ci pourront en partie suppléer à la perte de cet opuscule.

Notre intention n'a jamais été d'écrire une vie de Calvin; d'autres, avant nous, s'en sont occupés mieux que nous ne pourrions le faire. Nous avons laissé de côté tous les points de cette vie que *Bolsec* a omis, ou auxquels il n'a pas fait allusion. Nous bornons nos annotations à prouver que *Bolsec* a dit la vérité sur la plupart des points, & nous gardons le silence sur ceux où les renseignements nous manquent. A l'appui de sa véracité, nous citons des auteurs calvinistes, graves & sérieux; notre présente publication n'est qu'une justification de la plupart des assertions de *Bolsec*. Si nous ne nous étions pas renfermé dans ces limites, notre travail aurait eu une étendue trop considérable, ce que nous avons voulu éviter;

c'est la seule explication des lacunes sur des points importants qui existent dans nos annotations, & que l'on pourrait nous reprocher, si l'on ne se rendait compte de notre plan.

Ainsi, ce livre n'est qu'un recueil de documents pour éclaircir quelques points de la vie d'un homme qui eut malheureusement une valeur réelle, mais qui ne mérite point le piédestal sur lequel on l'a élevé, & où quelques personnes, poussées par leurs préjugés ou leurs intérêts, veulent le maintenir.

Quant à nous, qui écrivons sans haine ni amour, qui ne prenons pour guide qu'une rigoureuse impartialité, nous n'avons que réuni des matériaux qui déjà ont été en partie mis en œuvre & avec talent, mais que nous produisons de nouveau pour l'instruction & l'édification de ceux que leurs études & leurs occupations empêchent de les aller chercher à leurs sources. En d'autres termes, nous n'avons voulu rechercher que le modeste rôle d'un compilateur sérieux & de bonne foi.

Nous allons faire, au préalable, d'après la note insérée par Gauthier dans l'Histoire de Genève de Spon, le récit des persécutions que Bolsec éprouva à Genève.

L'affaire de Bolsec se passa de la manière suivante. Il faut savoir d'abord que, le jour de la semaine où elle eut lieu, le sermon de ce jour était exposé à la censure publique dans le temple; de sorte qu'il était libre à tous les auditeurs de proposer après le sermon, au ministre qui avait prêché, leurs doutes ou difficultés. Ainsi, Saint-André, pasteur de l'Eglise de

Jussy, prêchant un jour de congrégation dans le Temple de Saint-Pierre, &, n'ayant pas traité la matière de la Prédestination au gré de Bolsec qui était présent, celui-ci, le sermon fini, prit la parole & soutint que c'était un sentiment faux, pernicieux & dangereux de dire que Dieu a déterminé, dans son conseil éternel, qui sont ceux qu'il veut sauver, & qui sont ceux qu'il veut damner ; qu'en disant que Dieu a prédestiné à la vie ou à la mort éternelle, ceux qu'il a voulu, on le fait auteur du mal ; qu'on donnait par là occasion aux méchants d'accuser la Divinité de leur damnation, puisqu'ils pouvaient dire qu'y ayant été prédestinés par un Dieu tout-puissant, il ne dépendait pas d'eux de l'éviter. Il finit son discours par une exhortation qu'il fit au peuple de se garder d'une doctrine si fausse & si scandaleuse.

Calvin était arrivé pendant le discours de Bolsec, il l'écouta sans l'interrompre & sans se faire voir. Après que Bolsec eut tout dit, il parut & lui répondit de point en point l'espace d'une bonne heure, & outre une infinité de passages de l'Ecriture sainte qu'il alléguait, il en cita tant de saint Augustin, qu'il semblait qu'il les eût étudiés tout le jour, ce que chacun admira. Il ajouta pour conclusion : Et plutôt à Dieu que celui qui a voulu citer saint Augustin, en eût vu quelque chose de plus que la couverture ! Farel, qui était alors venu faire un tour à Genève, fit une remontrance succincte, pour confirmer le dire de Calvin & pour montrer que c'était à tort qu'on leur imputait une erreur.

Après que Calvin eut pris la parole pour réfuter le dis-

cours de Bolsec, un auditeur de la justice inférieure qui avait été présent à cette scène, irrité contre Bolsec, qui sans doute avait mal ménagé ses termes en parlant contre la doctrine reçue, le fit mettre en prison; quand il y fut, les Ministres lui proposèrent par écrit dix-sept articles sur la matière qui avait fait le sujet de la dispute, pour y répondre : ces articles étaient signés par les Ministres tant de la ville que de la campagne, dont voici les noms : Jean Calvin, Abel Poupin, Nicolas des Gallards, François Bourgoing, Reymond Chauvet, Michel Cop, Jean Fabri, Jacques Bernard, Philippe de Ecclesia, Malifié, Jean Peirier, Saint-André & Jean Baldin.

Bolsec répondit à chacun de ces articles. Les Ministres répliquèrent. Bolsec persista dans ses sentiments & proposa aussi, à son tour, des questions par écrit à Calvin, auxquelles celui-ci répondit suivant son système. Cette dispute fut suivie d'une autre de vive voix dans les prisons, pendant deux jours consécutifs, en présence du Magistrat, devant lequel comparurent Bolsec d'un côté, & Calvin avec ses collègues de l'autre. Les actes en furent rédigés par écrit, & envoyés, à la prière des Ministres, aux Eglises de Zurich, de Berne & de Bâle, pour avoir leurs sentiments sur cette affaire, avant que le Magistrat ne portât un jugement définitif.

En attendant leur réponse, le Conseil avait ordonné que Bolsec serait élargi de prison, à condition de ne point dogmatiser & sous caution; mais celui-ci, n'en ayant point

trouvé, se vit dans la nécessité d'y rester assez longtemps (1). Les réponses de Zurich, Berne & Bâle étant arrivées, elles furent communiquées à Bolsec, qui répondit qu'il souscrivait volontiers & acquiesçait de tout son cœur à ce qu'elles contenaient. Elles étaient les unes & les autres dans le sens de celle de Berne, dans laquelle les Pasteurs de l'Eglise de cette ville s'exprimaient sur le sujet dont il s'agit, avec une retenue & une sagesse qui leur fait beaucoup d'honneur.

(1) Pendant son séjour dans sa prison, il fut adoucir par la poésie les longues & tristes heures de sa captivité.

Voici des vers de Bolsec, qui font un touchant témoignage de confiance en Dieu, au milieu des persécutions dont il fut l'objet :

Mon Dieu, mon Roi, ma force & ma fiance,
 Mon seul appui & ma seule espérance,
 Vers moi, ton serf, qui réclame ta grâce,
 Tourne tes yeux & montre-moi ta face !
 Charité dort & cruauté m'assiège,
 Pour me tenir en ses filets & pièges ;
 En prison suis, en meurtrier inique,
 Comme méchant, qui à tout mal s'applique ;
 Privé de biens & d'amis je demeure ;
 On va criant : *Tolle ! Tolle !* qu'il meure !
 Oh ! durs assauts, oh ! cruelles alarmes,
 Qui font mon cœur tout consumer en larmes !
 En mes travaux l'entendement j'élève,
 Considérant que je suis de Genève,
 Qui a chassé les abuseurs papistes,
 Sorboniqueurs & les autres sophistes ;
 Et toutefois pour la parole pure
 De Jésus-Christ, en Genève j'endure.
 Ami chrétien, réponds, est-il licite
 Dire que Dieu, induit, nécessite
 L'homme à pécher ! Comment se peut-il faire,
 Vu que péché lui est si fort contraire !
 Et puis David les iniques menace,
 Car Dieu ne veut que le péché se fasse...
 Dieu tout-puissant quoique fort & robuste
 Ne peut vouloir chose qui ne soit juste,
 Iniquité ne peut valoir justice,
 Ni la vertu peut désirer le vice ;

Il semble que des lettres de ce caractère, & qui ne respiraient que la tolérance, auraient dû adoucir dans Genève les esprits à l'égard de Bolsec; mais, celui-ci n'ayant point voulu revenir de ses sentiments, les ministres vinrent à bout par leurs représentations au Magistrat, de faire prononcer contre lui, de dessus le Tribunal, une sentence de condamnation.

Selon M. Faÿ, on eût puni de mort Bolsec, sans l'intervention des Eglises suisses, qui obtinrent qu'il ne serait qu'exilé; heureusement pour lui, si l'Eglise de Zurich demandait qu'on punit de mort l'hérétique, les Consistoires de Berne & de Bâle furent pour la tolérance & les moyens de douceur, & laissèrent entrevoir qu'ils prêchaient eux-mêmes la doctrine de l'accusé. Tel était aussi le sens de la lettre adressée par les Magistrats de Berne à ceux de Genève (1);

En Dieu ne sont deux contraires ensemble,
Car toujours Dieu à soi-même ressemble.
Est-il besoin que tant on se travaille
Pour recouvrir le froment sous la paille.
Opinions ne sont que zizanies :
Ce sont abus, pour que je les renie;
Et s'il convient devoir laisser ce monde,
Je suis tout prêt, mais que de foi j'abonde!
Sus donc, mon cœur, reprend vigueur & force,
Chasse douleur & de chanter t'efforce!
Louange à Dieu, qui pour ton salut veille!
Il est pour toi, quelque mal qu'on te veuille;
Chasse tes pleurs, jette douleur amère,
Pour louer Dieu, pour invoquer ton Père!

(1) Les seigneurs de Berne, pressés par les ministres genevois de s'expliquer sur la doctrine de la prédestination, éludèrent ce point, & invitèrent les ministres à s'abstenir de tout débat sur ce sujet. « Que vos ministres fassent le semblable, écrivirent-ils aux seigneurs de Genève, & que do-

& ceci est d'autant plus remarquable que les lettres genevoises paraissaient calculées pour arracher aux Suisses la condamnation de cet infortuné, en le peignant des couleurs les plus sombres. Calvin fit son possible pour que les lettres des églises de Berne & de Bâle ne fussent pas communiquées à l'accusé, mais ne put l'obtenir (1).

Bolfec eut donc la vie sauve, & le Conseil rendit contre lui la sentence suivante (15 décembre 1551) :

« Nous, Syndics, à la poursuite du Lieutenant criminel, contre toi, Hierosme Bolfec, il appert, que tu t'es élevé avec une trop grande audace dans la sainte Congrégation ; tu as proposé une opinion contraire à la doctrine évangélique ; on t'a fait voir par la parole de Dieu & par les avis des Eglises que tes sentiments sont faux ; tu ne l'as pas voulu reconnaître, ainsi tu es digne d'une punition grave. Néanmoins, nous voulons agir avec douceur & commuer ta peine :

refnavant se despourtent de composer livres contenant si hautes choses pour percruter les secrets de Dieu, à notre semblant non nécessaire, qui donnent occasion de telles choses & qui plus détruisent que édifient. »

C'était une condamnation indirecte de la doctrine de Calvin. (*Lettres françaises de J. Calvin*, t. II, p. 39.)

(1) Calvin n'ayant pu obtenir une condamnation plus sévère contre Bolfec, voulut aux yeux du public ne pas en avoir demandé davantage ;

c'est pourquoi il écrit à Bullinger, en janvier 1552 : « Hieronimus iste in perpetuum exilium publico judicio ejectus est. Atrociorē pānam nos expetere falso quidam maledici sparserunt & stulte creditum est. » Si on l'avait cru, c'est que l'on connaissait bien Calvin & ce dont il était capable.

La scène du sermon critiquée par Bolfec est du 16 octobre 1551, selon Bèze ; la sentence du bannissement est du 22 octobre suivant, & le bannissement eut lieu le lendemain.

ainsi nous te bannissons à perpétuité du territoire de Genève (1). »

Bolfec était très-aimé à Genève, quoiqu'il n'y fût que depuis quelque temps; & bien des gens le regardaient comme plus savant que Calvin & d'une meilleure doctrine, comme on voit par une série de procès dirigés contre ses sectateurs; aussi son injuste condamnation faillit-elle occasionner une émeute. Ce fut encore à son sujet que Calvin perdit à jamais l'affection d'un de ses plus puissants & meilleurs amis, l'une des célébrités du refuge, Jacques de Bourgogne, seigneur de Veygi & de Falais, qui devait la vie aux soins médicaux de Bolfec (2).

Bolfec, après son bannissement, s'était réfugié à Thonon, où il exerçait la médecine. Calvin l'y poursuivit de sa haine & de sa vengeance (3). A force d'intrigues auprès des seigneurs de Berne, il parvint à le faire chasser de cette ville &

(1) Nous renvoyons à l'extrait du procès de Bolfec, tel qu'il a été donné par Gaberel, pages 207 à 222 du 2^e volume de son *Histoire de l'Eglise de Genève*.

(2) La lettre écrite par Calvin à Falais, en 1552 (*Lettres financières de Calvin*, t. I^{er}, p. 363), jette une vive lumière sur les circonstances de leur rupture, dont le procès de Jérôme Bolfec fut l'occasion.

(3) Dans une lettre écrite de Genève, le 4 octobre 1554 (*Lettres françaises de Calvin*, t. I^{er}, p. 441), Calvin et six ministres demandent

aux seigneurs de Berne qu'on fasse taire leurs ennemis qui crient & tempêtent contre eux, & nommément Jérôme Bolfec, lequel pour ses erreurs avait été banni de la ville de Genève.

Dans une autre lettre, en date de fin mars 1855 (même ouvrage, t. II, p. 36), les plaintes contre Jérôme Bolfec, médecin de Tonon, furent renouvelées.

Ce fut par suite de cette lettre que les magistrats Bernois, voulant vivre en bonne intelligence avec les Genevois, expulsèrent Bolfec, & non pour autre cause.

repousser de plusieurs communautés protestantes. Le médecin lyonnais finit par ouvrir les yeux; il vit par sa propre expérience comment les réformés suisses traitaient la liberté de conscience. Témoin des intrigues, du fanatisme, de l'espionnage, des cruautés dont Genève était le théâtre, & des horribles vengeances commises au nom de la religion par un despote, dans une ville qu'il avait rendu son esclave, Bolsec prit en dégoût la prétendue Réforme, & chercha enfin en France un refuge dans le Catholicisme, au sein duquel il était né.



HISTOIRE
DE LA VIE,
MOEURS, ACTES,
DOCTRINE, CONSTANCE,
ET MORT DE JEAN CALVIN,
jadis ministre de
Geneue.

*Recueilly par M. Hierosme Hermes Boljéc.
Docteur Medecin à Lyon.*

Dédié au Reuerendissime Archeuesque, Conte
de l'Eglise de Lyon, & Primat de France.



A LYON,
PAR JEAN PATRASSON,
deuant saint Antoine.

M. D. LXXVII.

Auec Priuilege.

Authoris ad Lectorem.

*Iamdudum Latui, & filii satis : Exeo tandem :
Et loquor intrepidus Bezæ commenta reuincens
Falsa quibus sanctum Christi deturbar ouile.
Nitere doctrinæ patrum veterum optimè lector.
Pelle novos impostores qui toxica melle
Fucato obducunt. Cur vincit opinio verum?*



A T R E S R E V E R E N D
P E R E E N D I E V M O N S E I G N E V R

M O N S I E V R P I E R R E D ' E P I N A C

Archeuesque, & Conte de Lyon,

Primat des Gaules, Salut &

parfaicte félicité.



Les excellens orateurs semblent auoir prins plus de plaisir, Mon très-Reuerend Seigneur, à exercer leur art, & éloquence en defendant les accusez : que accuser les vicieux, & coupables. Et de toutes les actions de Ciceron ne sont venues à nostre cognoissance aucunes accusations sinon cõtre Verres citoyen Romain qui avec vne excessiue auarice, & debordement de voluptez sensuelles, auoit administré le gouuernement de Sicile. C'est aussi vn prouerbe commun en la bouche de plusieurs qu'il ne faut medire d'un sourd : par lequel mot se peut entendre l'absent, & le passé de ce siecle. On peut encores sur ce propos adiouster le commun dict. loué après la mort. Mais cela bien entendu ne signifie pas qu'il faille louer toutes personnes trespassées : Mais seulement celles qui en leur viuant ont fait actes dignes de louange plus que la celebration de leurdittes actes ne doit estre en leur viuãt. tant pour euiter l'espece de flaterie, que pour attendre l'issue : estant la fin le courõnement, & approbation des choses bien, ou mal commencees. Or ie ne doute point qu'aucuns ne trouvent

mauuais qu'après la mort de lean Caluin ministre de Geneue i'aye descouuert plusieurs siens actes vicieux contre ce que Theodore de Beze son disciple, & successeur en à escrit en son prologue au commentaire d'iceluy Caluin sur le liure de Iosue. Mais i'aye de quoy me defendre contre tels mesdisans assauoir la sentence de Platon : Qu'un personnage vicieux estimé vertueux & exalté en dignité, porte plus de detrimement en vne republique que beaucoup d'inutiles, ou pernitieux congneux tels qui sont. Pour ce considerât le grand malheur aduenue en France, & pais circonuoisins d'infinis pauvres idiots legiers d'esprit, & inconstans partis de l'obeïssance de la vraye, & sainte Eglise : & de la doctrine des pères anciens pour se vouër à la secte d'iceluy Caluin, abusez & seduits par les iaseries, & mensonges dudit efronté Theodore de Beze qui l'exalte en genre de sainteté de vie, de doctrine, & vertus sur tous les prophetes de Dieu, les Apostres, & disciples de nostre Seigneur Iesus-Christ : & leur successeurs sinceres docteurs de l'Eglise, ie n'ay peu me cōtenir en silence. Ains poussé du mesme zele, & esprit qui m'incita à resister, & contredire publiquement à la fausse doctrine d'iceluy Caluin en sa presence, & au conspect de toute leur assemblee, ou congregation en Geneue l'an 1552. l'ay maintenant esté contrainct de mettre la main à la plume pour obuier, & refuter, les mensonges dudit de Beze trop preiudiciables à la gloire de Dieu, & edification de l'Eglise de nostre Seigneur Iesus-Christ : par lesquelles il veut affirmer un tres-vicieux ministre de Sathan auoir esté un sincere, & excellent seruiteur de Dieu. Or i'appelle Dieu en tesmoin que ie n'ay esté induict à escrire contre le dict de Beze les très enormes vices & vie d'iceluy Caluin pour haine, ou maleuolence particuliere que ie leur porte : mais pour le zele de verité, & de l'honneur de Dieu : aussi pour la compassion que i'ay de la ruïne & perdition de tant de pauvres idiots abusez. Semblablement que ie n'escry chose aucune en ce traité qui soit contre ma conscience : mais selon verité approuuee par tesmoignages d'escrits

de la main mesme d'iceluy Calvin : par relation de personnages dignes de foy, & selon que i'ay veu de mes yeux, & touché de ma main. la de long temps i'ay voulu mettre ce mien opusculé en lumière mais tous les moyens m'ont esté ostez, car il semble que l'ancien ennemy de Dieu, & de verité a faiect tout effort à m'empescher : me suscitant si grand nombre d'aduersaires qu'il m'a esté force de le supprimer iusques à present ioinct que les deuots, & dediez à la secte Calviniane : outre les embusches & entreprinſes de me mettre à mort, m'ont faiect, & font incessamment la guerre . taschant de me rendre odieux à toutes sortes de gens : non seulement par escrits pleins d'inuectiues, morsures, & impostures desquelles ilz font manifeste profession, & ont la possession : mais encores sordement par deſſous terre escriuans à leur confederéz les lettres desquels m'ont souuent esté communiquees. De maniere que si la main de Dieu ne m'eust tenu ferme : & la prouidence ne m'eust préparé des personnages insignes en foy, & charité pour m'assister, & secourir, ie ne doubte point que ie ne fusse englouty en un gouffre de desespoir en mes calamitez. Or d'entre tous ceux desquels i'ay receu consolation, & secours en mes afflictions, & neceſſitez ie sens en mon esprit, & apertement ie le confesse de bouche, combien i'ay d'obligation à vostre clémence & libéralité. Mais pour retourner à mon propos desirant maintenant à la requeste, & sollicitation de plusieurs miens bons Seigneurs & amis mettre en lumière lediect liure de la vie, mœurs, & mort dudit Calvin à la gloire de Dieu, à la confusion du pere de mensonge, & de ses ministres : aussi pour la confirmation des vrayz fideles : & reduction des pauures abusez si plaist à Dieu leur en faire la grace, ie ne voy personnage a qui ie puisse, ou doieue plus dignement dedier ce mien opusculé, & a la protection de qui ie le doieue recommander que à vous mon Seigneur qui entre les autres pasteurs de France estes illustre en noblesse de sang, de doſtrine, & de bon zele enuers la gloire de Dieu, & l'edification de l'Eglise. le vous supplie donc tresbenin Seigneur d'accepter ce mien

*petit present, selon vostre accoustumee beneuolence, & que par vostre
faveur il puisse venir à la veüe, & auoir entree entre les hommes de
ce siecle, à la confusion de tous ses aduersaires : ains plustost des enne-
mis de Dieu, & de verité. l'audace, temérité, & inquietitude desquelz
i'espere bien tost veoir reprimée, & renuersee par la puissance infinie,
sapience imperuestigable, iustice incomparable, & inenarrable bonté
de ce grand Dieu. Auquel apres mes très-humbles & sinceres recom-
mendations à voz beneuolences ie prie*

*Tresreuerend Monseigneur, vous donner en longue, & saine vie, mul-
tiplication de toutes felicitez & benedictions tant corporelles que
spirituelles. A Lyon ce 24 Iuin 1577.*

D. V. S. Serviteur plus humble & sincere.

Hierosme Hermes Bolsec. Doct.





AV LECTEUR

SALVT

Amy lecteur raison est vn don excellent baillé singulierement à l'homme sur tous animants pour se conduire en toutes ses pensees, desirs, & actions en ce monde corruptible. Tout homme qui laissant ceste guide pour suyure opinions estranges; incontinent est deceu & transporté en infinies follies, & s'esgare en voulétez quasi inhumaines, & brutales. Ce que les sages considerateurs des choses naturelles & actions humaines ont bien obserué en ceux qui abandonnent raison & vraye science, pour se vouër & addonner à sectes particulières : Car ilz se laissent tellement aueugler & lier que plus aisemēt ilz souffrent le detriement de leur propres biens temporels, & la perte de leurs parens & amis : voire de leur honneur mesme, que la destruction de leur secte & des maistres ou auteurs d'icelle. Plus sont induictz à faire choses lesquelles oncque Antiochus Epiphanes ou pire cōtempteur de Dieu n'a iamais cōmis. comme surprenant villes & chasteaux, brullant, pillant, & saccageant temples & monasteres, desrobant vaisseaux d'or, & d'argent, avec ornements consacrez au seruice diuin : Tuant & massacrant personages illustres en doctrine & vertus le tout d'un zelle indiscret pour la conseruation & exaltation de leur secte & maistres lesquels ils tiennent pour personnes plus diuines que humaines. Pour ceste cause i'ay mis ce traicté en aduant affin que par la lecture d'iceluy chascun puisse entendre combien se sont for-

uoyez du vray chemin de verité ceux qui se sont vouez à la doctrine Caluiniane & ont ledict Caluin en estime de vray feruiteur & prophete de Dieu. Je n'attens moins qu'une responce de quelcun de ladicte secte contrefaisant vn Passauantius ou Matagon de matagonibus. Mais ie fay peu de conte de leur moqueries batelleries & impostures : esperant si Dieu me

maintient en sa grace & me donne vie que repli-

que ne leur faudra de mon costé. Vse donc

amyable & beneuole lecteur. de ce

mien petit labeur, Dieu soit

avec toy & t'accom-

pagne de son

sainct Esprit.

Amen.

* *
*



HISTOIRE DE LA VIE, Mœurs, Actes, Doctrine, Constance & mort de Iean Caluin iadis Ministre de Geneue.

Recueilly par M. Hierosme Hermes Bolsec.

Docteur Medecin à Lyon.

CHAPITRE PREMIER.

Entre tous les malheurs introduicts en ce monde par le père de mensonge, & autheur de péché apres la cheute des premiers parents, l'heresie à plus apporté de troubles, séditions, & diuisions en tous tēps & aages. Ce monstre horrible, & tres pernicieux & engendré d'orgueil, & d'ignorance. Et l'heretique participe de ces deux comme de ses deux proches parents, & progeniteurs. Car tous heretiques sont superbes, orgueilleux, & presumants de foy plus de bien & vertu qu'il ny en a en effect iusques à mépriser tous autres qui ne sont de leur secte mesmes leur porter haine. Ilz sont oultre plus ignorants se repaissant, & contentans de l'opinion laquelle ilz ont fiché en leur cerueau, de laquelle ilz ne peuuent estre detournez ne

par raisons aucunes ramenez à la lumière de vraye science & cognoissance de verité. En tous temps & faisons ce pere de mensonge, ennemy de paix, & tràquillité s'est efforcé de troubler, & corrompre l'vnion des esprits humains & cacher la sincere cognoissance de verité. Mais pour ne m'arrester sur les diuerfes sectes des philosophes, & scrutateurs des choses naturelles : laissât aussi les diuerfes sortes d'idolatries mises par luy entre les payens. ie diray seulement pour ceste heure des sectes qui ont esté suscitees entre ceux qui ont fait profession de la religion chrestienne. Quand à la nation Iudaïque Egesippus auteur très ancien & chrestien escrit y auoir esté sept sectes diuerfes. assauoir Iesséens, Galiléens, Hemerobaptistes, Masbutheens, Samaritains, Saduceens, & Pharisiéens qui tous estoient diuisez d'opinions & ennemis. Depuis la reception de la loy Euangelique plusieurs heretiques se leuerent par suasion diabolique, desquels le dict Egesippus tesmoigne auoir esté le premier vn euesque Theobutus, qui commença à troubler les Chrestiens & la paix de l'eglise par propositions faulses & vaines opinions. Ensuuyrent apres aucuns qui leuerent l'heresie contre la consubstantialité, & coëternité du verbe diuin avec le pere, nians absolument, & d'autres couuertement la nature diuine en Iesuf-Christ : de ceste secte furent chefs principaux Cerinthus, Arteme, Paule Samosatene, & après Arius. Depuis vn Carpocrates & quelques siens adherens enseignerent vne cōmunauté de tous biens entre les Chrestiens, voire des femmes, mesmes & introduirent vne licentieuse confusion de sensuels desirs, & voluptez charnelles, laquelle secte encores en ce temps à releué Sathan par les Anabaptistes. Tiercement Ebion &

les complices enfeignerent l'obſervation des ceremonies Moſaïques eſtre neceſſaires en la loy Euangelique ce qui apporta tres grãd trouble en l'Eglife. La quatriefme ſectẽ fut excitee par Baſilides, Marcion & Manes qui diſputans de la cauſe de peché affermoient eſtre deux commence-mens cõtraires & coëternels bien & mal : lumiere & tenebres ſouſtenoyent auſſi la neceſſité Stoïque en toutes actions humaines bonnes & mauuaiſes. En cinquiẽme lieu vint l'hereſie de Pellagius qui attribua aux bonnes œuvres & merites le ſalut, & la conſecution de la vie eternelle. S'y entremeslerent pluſieurs membres de Sathan magiciens & enchanteurs qui par leur deluſions abuſerent grand nombre de ſimples idiots les deſtournans de la foy en Jeſus-Chriſt : avec grand nombre d'autres fantaſtiques cerueaux qui ſemerent pluſieurs queſtions & opinions ſur la procedure du ſainct Eſprit : ſur l'inuocation des ſaincts : ſur la priere pour les treſpaſſez & pluſieurs telles vaines controuerſes.



CHAPITRE II.

Mais il s'emble qu'en noz jours ledict ennemy de Dieu, & d'vion chrestienne aye ramassé la plus part desdictes heresies & fausses doctrines desia de longtems refutees, & condamnées : & a remis en vne ville de Geneue par Jean Calvin de Noyon, homme entre tous autres qui furent onc au monde ambitieux, outrecuydé, arrogant, cruel (1), maling, vindicatif : & sur tout ignorant (2)

(1) Calvin, que des panégyristes ignorants ont représenté comme l'apôtre de la démocratie, était d'une dureté extrême à l'endroit des hommes d'une condition non libre. Dans un *Avis*, censé émané des Docteurs du Consistoire, mais de la main & au cachet de Calvin (1546), celui-ci compte au nombre des crimes où la torture est applicable d'emblée, non-seulement au prévenu, mais à ses complices supposés & même aux témoins, & où il est permis de recevoir le témoignage de personnes intestables & réputées infâmes, les crimes & délits des serfs contre leurs seigneurs.

Les autres cas, rangés dans cette catégorie de rebut, sont : les faux monnayeurs, les brigands, les *forciers* & les *devins*. Le tout est appuyé de force citations latines. Les pa-

négyristes de Calvin le placent presque aussi haut comme juriconsulte que comme théologien ou réformateur, ils ont raison au point de vue de l'érudition ; mais cet esprit ferein, libre de passions & de préjugés, & ce sentiment d'équité relative, qui sont le tempérament du magistrat judiciaire, lui faisaient totalement défaut, surtout à Genève, où il intervenait dans les procès bien moins comme juriconsulte que comme juge, & juge dans sa propre cause. Aussi n'est-ce pas dans les *fastes* judiciaires de cette ville qu'il faut vouloir chercher les preuves de ses « talents & de ses connaissances admirables » en pareille matière. Il est d'ailleurs évident que les auteurs ecclésiastiques protestants qui ont exalté avec tant de confiance ses apostilles & ses

(2) Voir à la page 14 ci-après.

comme i'espère cy après vrayement & viuement demonf-

avis aux procès criminels, n'en ont pas lu ou tout au moins pas compris le premier mot; ils se feraient sans cela bien gardés d'en parler. J.-B.-G. GALIFFE. *Quelques pages.*

Jamais la torture n'a été appliquée d'une manière plus atroce & plus illégale, même dans les procès de semeurs de peste & de forciers, que dans les procès de 1555. C'est dans ces procès que l'on trouve à diverses reprises cette recommandation du fameux avocat & juriconsulte G... C... & de ses collègues français : « Torturer l'un pour en arracher des indices contre les autres, & leur déclarer qu'on ne cessera de les torturer que lorsqu'ils auront confessé ce qu'on leur demande, » (c'est-à-dire l'aveu de la prétendue conspiration contre les réfugiés français & les magistrats qui les soutenaient).

Selon les anciennes franchises genevoises, « l'application de la torture à l'accusé devait faire l'objet d'une sentence interlocutoire, délibérée & rendue comme la sentence définitive elle-même », & cette règle prévalut encore pendant les premiers temps de la Réforme, mais, dès avant 1555, les magistrats, appuyés par les juriconsultes français, juges & parties comme eux dans ces affaires, tourmentaient qui bon leur semblait & comme ils voulaient, sans autre règle que leur volonté.

Calvin n'était pas au besoin moins absolu pour l'usage de la torture.

Dans un *Avis* de sa main & scellé de son cachet (1555), « il recommande « d'obtenir des preuves indirectes « contre les accusés, en mettant à « la torture ceux que l'on suppose « être leurs complices, & de condamner les premiers sur ces dépositions, lors même que la torture « ne leur arracherait aucun aveu. » Comme les anciennes lois de Genève défendaient expressément une telle procédure, le dernier paragraphe de cet *Avis* recommande aux Magistrats de « s'affranchir de ces entraves par « une exception tirée de leur puissance absolue. »

Même ouvrage, p. 109.

Non content de représenter Calvin comme l'apôtre de la démocratie pure & du suffrage universel, ces derniers panégyristes ont imaginé de reprocher aux Genevois l'état de choses diamétralement opposé qui suivit son œuvre, laquelle, disent-ils, aurait été tout autre si l'on avait voulu suivre ses avis. Le fait est, qu'au contraire, toutes les entorses données successivement à l'ancienne Constitution démocratique de Genève, furent l'œuvre directe du Réformateur, & ses panégyristes des siècles derniers l'en ont loué hautement; aujourd'hui que le vent souffle à la démocratie permanente, les amis de Calvin ont compris qu'il fallait carguer les voiles en conséquence. Du reste, nous renvoyons en toute confiance, sur ce sujet, à l'excellente *Introduction historique* que

trer : nonobstant que soit contre l'opinion de plusieurs qui assez mal diligemment ont pressé & considéré sa doctrine, & sont abufez par les mensonges, & babils fardez de Theodore de Beze successeur dudit Calvin en l'admi-

M. le juge Flammer a placée en tête de sa dernière publication : *Lois pénales d'instruction criminelle & de police, &c., du canton de Genève.*

Même ouvrage, p. 122.

« Calvin a moins fondé une Eglise qu'une République chrétienne. L'élément de l'autorité, la soumission de l'individu à la communauté, de la communauté elle-même à un dogme, a débordé partout dans son œuvre; l'intérieur, le spontané, l'individuel, qui ont la première place dans la religion, ont presque disparu de la sienne. » Alexandre VINET.

« En politique, l'œuvre de Calvin devait nécessairement aboutir à l'aristocratie, partant du principe qu'il n'y a dans ce monde qu'un petit nombre d'élus, prédestinés à tout jamais, choisis dès le commencement entre tous les pécheurs, il arrive à la proscription de la masse du peuple. Celui qui se croit plus imbu de la doctrine calviniste, se croit plus près de son salut, plus rapproché de Dieu, bien supérieur au reste des hommes. Il ne pouvait donc sortir d'une telle religion qu'une république aristocratique, dans laquelle tout vient d'en haut, par l'effet d'un don particulier de Dieu, & rien d'en bas ou du peuple proprement dit. Voilà pourquoi Calvin évita toujours l'application du principe de la souveraineté

du peuple qui lui était antipathique ainsi que le prouvent tous ses écrits. »

E.-H. GAULLIEUR. *Genève depuis la constitution de cette ville en République.* 1856, un vol. in-8°, p. 78.

(2) « M. Bungener a dit quelque part, dans son cours au sujet de l'écrit de Calvin contre l'astrologie judiciaire « qu'un auteur du XIX^e siècle ne parlerait pas de ce sujet « avec plus de mépris; que Calvin « avait devancé son époque en toute « chose; que ce qu'on croyait neuf « se trouve dans ses œuvres depuis « trois cents ans, &c. ». Cette opinion est précisément l'opposée de celle de tous les grands historiens, qui s'accordent à dire que si jamais quelqu'un fut l'homme de son siècle (avec ses qualités & ses faiblesses), ce fut précisément Calvin. Il était de l'époque d'être superstitieux (?), & Calvin, qui ne faisait jamais rien à demi, le fut à un point dont on ne se fait aucune idée. C'est précisément ce qui l'excuse en prouvant sa sincérité. Prétendre le contraire, c'est non-seulement montrer qu'on ne connaît pas le premier mot du caractère de Calvin, mais c'est encore en faire nécessairement un véridique monstre d'iniquités. »

J.-B.-G. GALIFFE. *Quelques pages*, p. 93.

nistration de leur fausses doctrines dedans ladicte ville. Car ce iaseur affetté & effronté babillard, en vne sienne préface au commentaire d'iceluy Caluin sur le liure de Josué escrit la vie, mœurs, actes, & trespas de sondict predecesseur lequel il appelle son maistre, amy, & pere, l'exaltant sur tous autres qui furent onc au monde en genre de saincteté de vie, de science. Et en son discours semble affermer, que Dieu est tenu & fort obligé auidict Caluin comme à celuy qui seul a soultenu son honneur & gloire : & maintenu la foy chrestienne en ceste aage : & sans lequel Dieu perdait sa gloire, & la foy perissait. Voyant donques telles mensonges & detestables blasphèmes auoir tant de cours & autorité par la France, & pais circonuoifins au tresgrand deshonneur de Dieu, vitupere de nostre Seigneur Jesus-Christ, son filz : plus à la ruine d'infinis pauvres idiots qui abusez par telles rusees méteries laissent le vraye troupeau de la mere saincte Eglise, pour se retirer & dedier à la secte & faulse doctrine de Caluin. J'ay mis ce petit liure en auant à fin de faire congnoistre qui & quel fut ledict Caluin, & combien sont loin de ce qu'ils se persuadent de la vertu, mœurs, saincteté, & doctrine d'iceluy, tous ceux qui par legiereté, & zele mal accompagné de science se sont vouez et liez à sa secte & doctrine. Laisant donques a vne autre œuvre qui ensuyura incontinent ceste-cy, la vie dudiect de Bèze, & cōment d'un poète laslif, desbordé en tous genre de vices & voluptez sensuelles, il a esté changé en docteur tout subitemēt, voire de la saincte escriture, mesme de l'epistre de Sainct-Paul aux Romains qui est la plus difficile, & de plus d'importance entre toutes les œuvres dudiect

apollre : Je refuteraï les tiltres d'honneur qu'il donne à sondit père, maistre & amy faulſement prouuant tout le contraire de ce qu'il en eſcrit proteſtant deuât Dieu, & toute la cour céleſte, & toutes perſonnes de bon, & ſain eſprit que cholere, ne enuie, ne maleuolence ne me feront dire, ou eſcrire choſe qui ſoit contre verité, & ma conſcience. Ains que ie me reputeroy ingrat à la grace de Dieu, & rebelle à ma conſcience, ſi ie ne mettoy ladicte œuvre en lumière. Car i'ay attendu longuement à la mettre hors eſperant touſiours quelque amendement & reformation ; mais voyant les choſes aller de mal en pis : & le menſonges obſcurcir la verité ie ſuis preſſé, & contraint en mon eſprit de mettre fin à mon long deſir :



CHAPITRE III.

Platon docteur, & philosophe non à despriser comme douë de grandes graces de Dieu, composa vne cité pour la garde de laquelle il constitua crainte, & vergongne : sans lesquelles est fort difficile de garder modestié : ains tout à l'instant, que ces deux gardes sont endormies ou du tout perdues tout se pert : & chascun se foruoye : & sort hors des termes de raison faisant à l'enuy avec les plus barbares & inhumains qui furent onc au monde, voire avec les diables mesmes en genre de mensonges, & desguisements de verité. Or Theodore de Beze monstre bien clairement auoir banny de soy crainte, & vergongne entre ces autres escrits en sadiite préface, singulièrement en laquelle il s'efforce de faire croire choses diametrallement contraires à verité : & louer son maistre, pere, & amy si hautement, qu'il semble auoir surmōté tous ceux qui l'ont precedé de temps, en genre de vertus, & doctrine. Entre autres qualitez qu'il luy donne, il luy attribue vne exellente doulceur, bēnignité, facilité à pardonner à ses ennemis : combien qu'il fut très cholere, malin, & perseuerant en malignité (1), ne remettant iamais

(1) Des profélytes de Calvin ont eu le bon esprit de renoncer à en faire un saint infaillible & ont bien voulu lui reconnaître, & cela de l'aveu même du P. Réformateur, un esprit rancuneux, vindicatif, au nom-

bre des défauts qu'on ne saurait pas plus dénier en lui qu'en tout autre homme.

De la Marre, ministre à Genève, disait de Calvin, en 1546 : « Il est un peu bien sujet à ses affections

son ire depuis qu'il l'auoit vne fois conceuë contre quelqu'un. De cecy rendra bon tesmoingnage l'hystoire de Michel Vilanouanus autremēt appellé Seruetus medecin : homme vrayement fort arrogant, & insolent comme testifient ceux qui l'ont congneu à Charlieu, ou il demoura chez la Riuiere enuiron l'an 1540. Contrainct de se

(passions); homme impatient, haineux, vindicatif, quand il a la dent contre quelqu'un, ce n'est jamais fait. »

Enfin, nous pourrions dire de Calvin qu'un Anglais voulant l'apprécier dans son français expressif, mais qui n'est pas le nôtre, disait que c'était un *bon haïsseur*; Calvin paraît avoir pris pour une de ses deuiſes pratiques la première partie du vers du Sénèque : *Prima est ulcisci lex*.

Calvin nourrissait de ces haines implacables, auxquelles, malgré les *Registres*, on aurait peine à croire si ses propres lettres ne nous en avaient conservé les preuves multiples, conçues souvent dans les termes les plus ignobles.

Nous ferions curieux de savoir à quelle malheureuse victime de son intolérance se rapportent ces épouvantables paroles de Calvin, dans une lettre sans date, à M^{me} de Cany, mais que M. Jules Bonnet croit des premiers mois de 1552 : « Madame, « il me fait bien mal que l'acte si « louable que vous fites, il y a environ demi an, n'a mieux rencontré. C'est que quelque bon & « vrai serviteur de Dieu ne s'étoit

« trouvé à l'endroit d'un tel secours
« qu'a reçu une aussi méchante &
« malheureuse créature qu'il y avoit
« au reste du monde. Sachant en
« partie quel homme c'étoit, j'eusse
« voulu qu'il fut pourri en quelque
« fosse, si ce eut esté à mon souhait,
« & sa venue me resjouit autant,
« comme qui m'eut navré le cœur
« d'un poignart, mais jamais je ne
« l'eusse cuydé un monstre si exécra-
« ble en toute impiété & mespris de
« Dieu, comme il s'est icy déclaré,
« & vous assure, madame, s'il ne se
« fut sitôt échappé, que, pour m'ac-
« quitter de mon devoir, il n'eut pas
« tenu à moi qu'il ne fut pas passé
« par le feu. » (*Lettres de Calvin*,
t. I, p. 335.)

Il suffit, au reste, de parcourir la correspondance latine & française de Calvin, pour se convaincre du peu de cas qu'il faisoit de la vie de ses adversaires.

Son humeur étoit si insupportable, que beaucoup de ses disciples alloient jusqu'à dire qu'ils aimeraient mieux aller en enfer avec Théodore de Bèze, coadjuteur & successeur du *Réformateur*, qu'en paradis avec Calvin. Edit.

partir de Charlieu pour les folies lesquelles il faisoit il se retira à Vienne en Dauphiné. duquel lieu il escriuit à Calvin estant à Geneue & ce fut l'an 1546. & luy enuoya vn liure escrit à la main avec trente epistres fiennes, esquelles il reprenoit ledict Calvin, & corrigeoit certaines fautes, & erreurs lesquels il auoit recueillis en son institution chrestienne : et autres fiennes œuvres au grand vitupere dudit Calvin, & de sa doctrine. Dequoy iceluy Calvin fort irrité conceut contre Seruet haine mortelle : & delibera en soy mesme de le faire mourir : ce qu'il manifesta des le mesme an par vne lettre escripte de sa main propre à Pierre Viret (1) estant lors à Laufane

(1) Lettre de Calvin à Viret :

L'existence de cette lettre avait été obstinément niée, malgré les assertions de Grotius, Varillas & Ulemboert. Mosheim, dans son *Histoire des hérésies*, s'efforce de prouver qu'elle est apocryphe; & quand on a lu quelques-uns des arguments de l'écrivain allemand, il est difficile de ne pas douter. Il importait d'éclaircir un fait d'une aussi grande importance. M. Audin a découvert l'original de cette lettre; elle est à la bibliothèque du Roi, sous des manuscrits n^{os} 101 & 102 de la collection Dupuy. Elle est tout entière de la main de Calvin, & fort difficile à lire, comme tout ce que le *Réformateur* a écrit; elle est datée de Genève, des ides de février 1546. En conséquence, & il ne faut pas l'oublier, elle est *antérieure de plus de sept ans* au procès de Servet. On doit remarquer que les citations faites par Bol-

sec ne sont pas textuelles, mais qu'elles contiennent rigoureusement le sens. Nous allons transcrire cette lettre en entier à cause de son importance, elle prouve la véracité de Bolsec, qui en cite des passages dans les chapitres III & IV de la Vie de Calvin, & combien le biographe était bien renseigné. Ed.

S. De fratribus quieto nunc animo eris post acceptas Claudii litteras. Nuncius qui attulerat, cum a concione redirem post horam nonam, rogavit an meæ essent paratæ. Negavi, sed jussi ut domi meæ pranderet cum uxore (eram enim ipse invitatus a Macrino). Statim a prandio ad futurum me promisi ut paucis responderem. Non venit, sed momento se proripuit ut stuporem tam subito discessu. Et tamen visus mihi fuerat juvenis alioqui non malus. Utinam cogitent fratres sibi omnes difficultates ita expediri Dei manus

le jour des Ides de Feurier. de laquelle lettre la superscription est *Eximio Domini nostri Jesu Christi seruo Petro Vireto Lausanensis ecclesiæ pastori Symniste charissimo*. Et entre les autres choses lesquelles il met en laditte lettre

quo citius festinent. Non oportuit cessare Israelitas cumpatefactus illis esset exitus, quin mox ad fugam se accingerent. Hoc fuisset epistolæ argumentum nisi nuncius me fefellerit. Verum ultro eos ardere confido.

Nunc venio ad vestra certamina. Si quid adhuc molestiæ vobis impröbi faceffant, cum istæ litteræ venient, breviter complexus sum *quonam* agendi ratio mihi placeat. Velim autem primum agi viva voce; deinde hoc scriptum aut simile tradi. Ridebitis forte quod nihil nisi vulgare proferam, cum a me reconditum aliquid & sublime expectaveritis. At ego me vestra opinione obstringi nolo, neque etiam æquum est. Malui tamen ineptus esse ita scribendo quam tacendo committere, ut preces vestras a me neglectas putaretis. Si rationibus & hac legitima via nihil fuerit affectum, clam apud Bernates agendum erit ne feram illam ex cavea emittant. De sedere non satis assequor mentem tuam, nisi, quod suspicor, quo Bernates auxilio vobis sint te ad aliquam conjunctionem animum adjicere. Ut quem admodum jure civitatis libertatem populi tuentur, ita honesto aliquo titulo tueantur ministros in officio suo. Si idest non improbo; modo menimeritis *ad hæc extraordinaria remedia tunc demum*

esse confugiendum, ubi ultimæ necessitatis est excusatio. Deinde ut omnes cautiones adhibeatis nequid in posterum vobis noceat semel fuisse adjutos, ac pactionis nunc translatæ magis vos poeniteat quam pristinæ servitutis. Marcurlius certe jam locum sibi despondit. Fratrum etiam consensum nihil se morari prædicat quia a magistratu & populo *expectatur*, nec fremere inte dubitat. Denique cum ante tempus malitiam animi sui probat, machinis omnibus repellendus est, ne emergat in locum unde efficere quod minatur possit. De iis qui sub præsidii specie perpetuam dominationis sedem figere hic volebant rumores *sinamus* in utramque partem hic vagari. Civiliter & placide occursum est eorum impudentiæ, ita ut eos sui pigere debeat; spero quieturos nostris quantum passum suadere ut securi dormiant. *Servetus* nuper ad me scripsit ac litteris adjunxit longum volumen suorum deliriorum cum Trasonica jactantia me stupenda & hætenus inaudita visurum. *Si mihi placeat huc se venturum recipit. Sed nolo fidem meam interponere; nam si venerit, modo valeat mea auctoritas, vivum exire nunquam patiar.*

Jam elapsi sunt ultra quindecim dies ex quo Cartularius in carcere tenetur, propterea quod tanta pro-

dudit Seruet il dict ainſi *Seruetus cupit huc venire, ſed à me accercitus. Ego autem nunquam committam ut fidem meam eatenus obſtrictam habeat. Jam enim conſtitutum apud me habeo ſi veniat nunquam pati ut ſaluus exeat* : C'eſt à dire Seruet deſire de venir icy (aſſauoir à Geneue), mais il veut eſtre appellé par moy : mais ie ne ferai iamais ſi grand' faute que il aye ma foy aſtrainte, ou liee iuſques à cela : Car i'ay deliberé en moy meſme, s'il vient, ne permettre que iamais il forte ſauue. Quels termes ie vous prie ſont ceux-là d'homme ſi doux, & facile à pardonner à ceux qui luy ſont deſplaiſir ? La lettre dudiſt Calvin eſt venue en mes mains par volenté de Dieu, & l'ay monſtrée à pluſieurs perſonnes honorables, & encores ſcay ou elle eſt : Mais ſerait peu d'auoir vſé de parolles ſi peu chreſtiennes, ſi l'effect ne fût enſuyui : car lediſt Calvin chercha ce pendant tous moyens pour nuyre audict Seruetus, & pourchaffer ſa mort : auſquelles fins il eſcrivit vne lettre au Reverendiſſime ſeigneur Cardinal de Tournon pour lors vice roy en France, & en icelle lettre il accuſoit Seruet d'hereſie : dequoy lediſt ſeigneur

tervia domi ſuæ inter cenandum adverſum me debacchatus eſt, ut confet non fuiſſe tunc mentis compotem. Ego diſſimulanter tuli niſi quod teſtatus ſum iudicibus, mihi nequoquam gratum fore ſi cum eo ſummo in re agerent. Volui eum inſiſtere, Senatus decreto prohibitus fuit aditus. Et tamen boni quidam viri ſcilicet *me crudelitatis inſimulant, quod tam pertinaciter meas injurias ulciſcar. Rogatus ſum ab ejus amicis ut deprecatoris partes ſuſpicerem, factu-*

rum me negavi, niſi his duabus exceptionibus, *ne quæ ſuſpicio in me reſideret*, atque ut Chriſti honor maneret ſaluus. Jam deſunctus ſum. Expeſto quid ſenatus pronunciet.

Vale, frater & amice integerrime ; cum ſororibus noſtris omnes vos ſalutant. Fratribus dices plurimam ſalutem meo & ſymmiltarum nomine.

Dominus vobis ſemper ac veſtris ſanctis laboribus benedicat.

Genevæ, idibus februarii 1546.

JOANNES CALVINUS tuus.

Cardinal se print fort à rire disant, qu'un heretique accusoit l'autre. Ceste letre me fut mōstree & à plusieurs par monsieur du Gabre secretaire dudiēt seigneur Cardinal. Guillaume Trie escriuit aussi à plusieurs à Lyon, & Vienne à l'instigation de Caluin sur ce propos, dont lediēt Seruet fut mis en prison dont il echappa.



CHAPITRE IV.

Or puis après l'an 1553, Seruet échappé de prison & fuyant de Vienne, se retiroit en Italie, & passa par la ville de Geneue vn iour de dimanche, auquel iour mesme il se déliberoit d'en partir pour la crainte qu'il auoit de Calvin, s'assurant toutesfois de n'estre empesché ce iour-là sur les status & priuileges de la ville : nonobstât lesquels Calvin aduertý de la venue de Seruet, envoya incontinant son seruiteur appelé Nicolas, pour faire donner les arrêts audict Seruet, & se faire partie contre luy, ce qui fut fait le iour mesme : Et le lendemain Calvin envoya son frère Antoine pour estre caution de son seruiteur (1). Or le pourchas de la mort de Seruet fut si chaudement mené, & sollicité par Calvin & ses adhérens, qu'il fut brullé tout vif à petit feu au

(1) Il est à remarquer que dans ce procès, auquel s'est inséparablement associé le nom de Genève, le prévenu (Servet), comme ses accusateurs (Calvin & Nicolas de la Fontaine, Français employé par le premier comme secrétaire intime), étaient des étrangers.

Albert RILLIET, t. III, p. 26.

Le public peu instruit était accoutumé à n'imputer au parti calviniste que le supplice de Servet, M. l'ancien pasteur Goberel, quoique tout dévoué aux réformateurs étrangers,

indique crûment, dans son *Histoire de l'Eglise de Genève*, quatorze exécutions capitales dues à ce parti jusqu'en 1555, & à ce nombre il faut, pour rendre justice à Calvin, ajouter les victimes qui ont subi leur sort avant le 27 mai 1564. Il est à propos de rappeler ici que lors du règne de Calvin & de son parti, on fit mourir plusieurs citoyens innocents, pour lesquels on inventa des cas de *lèse-majesté*, fondés sur l'*intention* ou la *pensée* de défobéir aux magistrats.

Calvin, l'apôtre & le réformateur,

grand contentement de ce si doux & facile à pardonner pere maistre & amy du venerable Theodore de Beze. Je sçay bien qu'il me sera respondu ce que Calvin escrit pour ses excuses au liure lequel il cōposa après la mort dudit Seruet contre ses erreurs : car entendant que plusieurs personnes estoient fort scandalisez de telle execution en Geneue, ayant peu de iours par-auant, iceluy Calvin mis en lumiere vn liure par lequel il disoit que les heretiques ne deuoyent estre mis à mort : composa dy-ie ledict liure contre les erreurs d'iceluy Seruet, excusant les Escheuins & chefs de Iustice de Geneue & soy mesme, de telle seure execution : allegant que lesdicts Geneuesans ne dōnerent telle sentence de mort contre Seruet, mais les eglises de Zurich, Berne & Basse. De maniere que ceux de Geneue selon son dire, ne furent que executeurs de la sentence desdictes eglises : ce qui est friuole & mensonge trop apparent, selon ce qu'on peut recueillir dudit liure : auquel entre autres choses, il dit que les eglises des Souysfles l'auoyent condamné à mort. Et à fin (dit-il) qu'il apparaisse à chacun que ce que ie dy soit veritable ie mettray icy la letre des seigneurs de Zurich qui pour cause de briefueté seruira de tesmoingnage pour toutes les autres qui sont de la mesme teneur. Or qui aura ledict liure de Calvin de la mort & erreurs de Seruet, qu'il considere diligemment la susdicte letre de Zurich contre

se transportait sans cesse au Conseil, dont il ne faisait pas partie, pour obtenir des sentences de mort, menaçait, dans ses sermons, de faire pendre les jeunes genevois par centaines, & poursuivait à outrance ceux qui avaient osé jeter le moindre

blâme sur sa conduite ou ses paroles. J.-B.-G. GALIFFE. *Notices*, t. III, p. 226.

Tout reproche adressé à Calvin ou aux ministres était considéré comme un blasphème contre Dieu & l'Eglise réformée.

Seruet, il n'y trouuera chose plus grieve ny concernant la mort d'iceluy que ceste sentence seule. *Vestrum fit videre quomodo temeritatem hominis huius coerceatis*, c'est à dire, sera à vous à regarder comment vous reprimerez la témérité de cest homme : mais il n'y a aucune mention de le faire mourir (1). Le n'escrit point ces choses pour desplaisir que l'aye de la mort d'un si ord, & monstrueux heretique que fut Seruet, car il estoit du tout meschant & indigne de conuerser avec les hommes : & desirerois que tous ses semblables fussent exterminés : & l'Eglise de nostre Seigneur fut bien purgée de telle vermine (2) : Mais ie presse cecy pour monstrier l'astuce de Sathan, qui pour deceuoir les pauvres ignorants trop credules, à fusticité un iaseur affecté : & induit à louer du tiltre de douceur, benignité & facilité à pardonner un tresmalin, cruel, & vindicatif personnage. De la malignité duquel on voit encores un autre manifeste signe en la mesme lettre sienne à Pierre Viret par ces parolles expressees *Unum præterieram Petrum Ameum Cartularium, teneri mea causa in*

(1) En 1758. Voltaire écrivait de Lausanne, en 1758, à Jacob Vernes :

« Continuez l'histoire de votre patrie, ce travail vous fera beaucoup d'honneur; vous avez raison de dire que Calvin joue le rôle de Cromwel dans l'affaire de l'assassinat de Servet. Hélas! ce pauvre Servet avoit déclaré nettement que la divinité habitait en Jésus-Christ, & plus nettement qu'on le déclare aujourd'hui. Puisse l'Etre éternel faire miséricorde à Jehan Chauvin, de Noyon, en Picardie, pour un si grand crime! »

(Lettres inédites de Voltaire, éd. de Cayrol, DIDIER, 1856, t. I, p. 278.)

(2) Bolfec, en émettant un pareil vœu, vœu de nouveau converti, a le grand tort, à notre avis, d'oublier cette belle parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses apôtres, qui lui demandaient de faire descendre le feu du ciel sur ceux qui refusaient de le recevoir : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver.*

(S. LUC, IX, 55.)

carcere iam ultra quindecim dies. Nunc crudelitatis accusor à quibusdam quod ultionem tam obstinato animo prosequar, rogatus sum ut me deprecatores velim interponere. Negavi me id facturum, donec mihi constet quibus me calumnijs grauauerit. C'est à dire, j'auoy passé en silence vne chose, c'est que Pierre Ameau, faiseur de Cartes, est par mon instance en prison dès quinze iours en ça. Maintenant ie suis accusé de cruauté par aucuns, de ce que ie poursuy la vengeance de couraige si obstiné. Je suis prié de m'entremettre pour interceder contre ce que pourchassoy : j'ay dit que ie ne le feroys point, iusques à ce que j'aye certitude de quelles calumnies il m'a chargé. Sont ce pas parolles & sentences d'un homme doux, benin, & facile à pardonner les iniures qui luy sont faictes, tel que le décrit ce bon & saint prophete de Beze.



CHAPITRE V.

Or c'est trop demouré sur ce point, il faut passer plus outre de la vie & faits dudit Calvin tant exalté en la preface de Theodore de Beze en genre de vertus, sincerité de vie, & de doctrine. Voyons premierement de ses mœurs, & actes : puis nous dirons de sa doctrine. De sa natiuité en la ville de Noyon en Picardie l'an 1509. Il n'e dy autre chose (1) : De son pere Girard Cauvin, pareil-

(1) *Généalogie de la famille de Calvin.*

I. Gérard Calvin ou Cauvin, de Noyon, en Picardie, eut de Jeanne Lefranc :

1° Charles Cauvin, décédé le 31 octobre 1537 ;

2° Jean Calvin; il prit le nom de Calvin vers 1540. Il n'eut pas d'enfant, mais il fut marié; il avait, pendant son séjour à Strasbourg, épousé Idelette ou Odelette de Bures, veuve d'un anabaptiste nommé Stoerder, dont elle avait plusieurs enfants. Calvin n'eut qu'un enfant de sa femme, encore celui-ci mourut-il en venant au monde en 1546; s'il eût vécu, M. de Falais devait en être le parrain. Il fut reçu bourgeois de Genève le 25 décembre 1559, & mourut le 27 mai 1564 ;

3° Antoine, qui suit :

II. Antoine Calvin, reçu bourgeois de Genève le 3 août 1546, gratis,

en considération de son frère, du conseil des Deux-Cents en 1558, des Soixante en 1570, † 1573. Il testa le 28 mars 1569, épousa : 1° Anne, fille de Nicolas Le Fert, divorcée pour adultère, en 1557, & remariée à noble Jean Louis Ramel; 2° le 14 janvier 1560, Antoinette Commelin, veuve de noble Jean de Saint-André, ministre, fille & héritière de Touffaint Commelin, bourgeois de Douay. Il eut du premier lit :

1° Samuel Calvin, fils défobéissant réduit à un tiers de portion héréditaire, vivant en 1590 ;

2° David Calvin, encore plus défobéissant, réduit à un fixième, né en 1551 ;

3° Anne, femme de Firmin Bachelier, qui fut reçu bourgeois de Genève, gratis, en 1565, pour l'amour de son beau-père ;

4° Suzanne, morte de peste, à 21 ans, 1571.

lement ie n'en diray finon que selon vne attestation faicte des plus apparêts de laditte ville de Noyon, & baillee par eſcrit de notaire iuré à vn Bertelier ſecrétaire de la Seigneurie & cōſeil de Geneue, fut vn très-exécrable blaſphemateur de Dieu. Je puis dire cecy pour auoir veu laditte attestation es mains dudit Bertelier, qui auoit eſté expreſſement enuoyé pour auoir information de la vie & mœurs, & de la ieuneſſe dudit Caluin : Et en laditte attestation eſtoit contenu que ledit Caluin pourueu d'une cure & d'une chapelle, fut ſurpris ou conuaincu du peché de Sodomie, pour lequel il fut en danger de mort par feu, comment eſt la cōmune peine de tel peché : Mais que l'Eueſque de laditte ville par compaſſion ſeit moderer laditte peine en vne marque de fleur de lys chaude ſur l'eſpaule (1), iceluy Caluin confuz de telle

Et du ſecond lit :

5° Jean, qui ſuit :

6° Dorothée;

7° Judith;

8° Marie.

Toutes trois mortes de peſte en 1571. Marie, ſuiuant le teſtament de ſon père, auoit été *publiée* dans le teſtament de ſon oncle, *parce qu'elle* n'étoit pas née.

III. Jean Caluin, du Conſeil des Deux-Cents, en 1590, † 1601, teſta le 10 juillet 1690, en faveur de ſa mère à laquelle il ſubſtitua Pierre de Saint-André, ſon frère.

Le cachet de Caluin, qu'on voit à une de ſes lettres de 1542, portait une main & poignet fortant du flanc dextre de l'écu, & tenant un cœur en pal.

(1) Le cardinal de Richelieu dit ſagement : « Ce qui doit paſſer pour
« une conviction indubitable des cri-
« mes imputés à Calvin, eſt que de-
« puis qu'il a été chargé de cette
« accusation, l'Egliſe de Genève,
« non-ſeulement n'a pas juſtifié le
« contraire, mais même n'a pas nié
« l'information que Bertelier, envoyé
« par ceux de la même ville, fit à
« Noyon. Cette information étoit
« ſignée des plus apparens de la
« ville de Noyon, & auoit été faite
« avec toutes les formes ordinaires
« de la juſtice; & dans cette même
« information on voit que cet héré-
« ſarque ayant été convaincu d'un
« crime abominable, que l'on ne
« punit que par le feu, la peine
« qu'il auoit méritée fut, à la prière

vergongne & vitupere, le defit de fes deux bénéfices es

« de fon évêque, modérée à la fleur
« de lys. Ajoutez à cela
« que Bolfec, ayant rapporté la
« même information, Bertelier, qui
« vivait encore au temps de Bolfec,
« ne le démentit point; ce qu'il eut
« fait fans doute s'il eût put le faire
« fans trahir le fentiment de fa con-
« fciencia & fans s'opposer à la
« créance publique. Ainfi, le fîlence
« & de toute une ville intéreffée &
« de fon fecretaire, eft, en cette
« occafion, une preuve infaillible
« des dérèglements imputés à Cal-
« vin (1). »

Varillas (2) parle de deux enquêtes qui furent faites à Noyon, par Turbes, l'une fous le règne de François I^{er}, & où quarante-huit témoins

irréprochables dépoferent; l'autre par ordre de Henri II, fignée par cinquante-deux témoins & qui renferme les principales circonftances qui manquaient à la première. Et cet hiftorien rapporte fur la foi de ces deux enquêtes, qu'il dit avoir lues à la Bibliothèque du roi, à Paris, ce que d'autres écrivains avaient publié longtems avant lui : « *Je ne connais rien de plus véridique, dit-il, ni de plus authentique que ces deux actes, & d'ailleurs aucun calvinifte juft qu'à préfent ne s'eft infcrit en faux contre l'un, ni contre l'autre.* » Varillas, en outre, entre dans des détails qui ne fe trouvent pas dans le livre de Bolfec.

Maimbourg (3) nous apprend qu'i

(1) Voyez, pour l'examen de cette queftion hiftorique : 1^o *l'Ombre de Rouffeau en réponfe à l'ombre de Calvin*, in-8^o. Genève, 1835; 2^o Une favante differtation de M. Magnin, dans les pièces juftificatives de fon *Hiftoire de l'établiffement de la Réforme à Genève*; 3^o *Discours fur le crime contre nature & la flétriffure reprochés à Jean Calvin*, par ROISSELET DE SAUCLIERES fils, de Nîmes; cette brochure de 107 pages forme un fupplément au 111^e volume de *l'Hiftoire du Proteftantifme en France, depuis fon origine jufqu'à nos jours*. Montpellier, quatre volumes in-8^o, 1837 à 1839. L'auteur y difcoute férieufement les nombreuses probabilités de crime imputé à Calvin, & établit la véracité de Bolfec par de nombreux documents; en outre, il prouve que l'accufation avait déjà été portée par Surius, en 1566; par Turbes, fous François I^{er} & Henri II; par Simon Fontaines, en 1557; par Stapleton, en 1558; par Lavacquerie,

en 1561; par de Mouchi, en 1562; par du Préau, en 1569; par Whitaker, avant 1570. Et malgré l'exiftence de ces divers auteurs qui ont tous paru avant 1577, époque de la publication de l'écrit de Bolfec, les calviniftes s'obftinent toujours à vouloir le regarder comme la feule autorité, le fondement de cette terrible accufation.

On peut confulter fur le même fujet Joly, *Remarques fur Bayle*, pages 257 & fuivantes, où la queftion eft férieufement difcutée & les auteurs cités à l'appui.

De tout cela il réfulte que Bolfec n'a rapporté qu'un fait généralement accredité, à lui affirmé par Bertelier qui avait vu les enquêtes, & que, le fait fût-il faux, ce dont il eft permis de douter, la bonne foi de Bolfec ferait entièrement juftifiée.

(2) *Hiftoire de l'héréfie*, t. 1, à la fin de la préfâce.

(3) *Hiftoire du calvinifme*, p. 312.

main du curé de Noyon, duquel ayant reçu quelque somme d'argent s'en alla vers Allemagne & Italie : cherchant son aventure, & passa par la ville de Ferrare, ou il reçut quelque aumône de Madame la Duchesse. Mais ie ne vueil pas laisser passer que se partant de Noyon, il changea son surnom de Cauvin en Calvin prenant ce nom, ou ignoramment ny considérant pas plus outre (1) : ou deliberemēt par ce que ce nom cōuenait

fait grâce aux calvinistes du crime imputé à Calvin, mais il ne démentit pas l'accusation soutenue par des hommes aussi savants que Lessius & Richelieu.

Ce n'est pas seulement à Noyon que des contemporains de Calvin l'ont accusé d'avoir des mœurs dépravées.

« On dit, raconte Florimond de Rémond (page 883), & plusieurs autres l'ont écrit, que le principal du collège de Boncourt accusa Calvin du grand & vilain crime, & sur la plainte que de jeunes gens lui firent, il y eut sentence par contumace donnée contre lui. »

M. J.-B.-G. Galiffe (1), auteur genevois instruit & consciencieux, exprime l'opinion que les vices, reprochés de tort à Calvin dès son jeune âge, concernaient un autre membre de cette famille noyonnaise, portant le même nom de baptême que le Réformateur, & chapelain comme lui dès l'âge de douze ans, qui aurait été son neveu. Notre impartialité nous oblige

à mentionner cette opinion que nous n'avons aucun moyen de contrôler ; nous avons aussi que c'est celle de Levassur, qui entreprit aussi de justifier Calvin (2). Cela prouverait donc que les registres de Noyon renferment un acte de condamnation contre un Jean Cauvin, dont les apologistes ne font aucune mention par des motifs trop faciles à apprécier.

(1) Nous remarquerons, pour ceux qui ne le savent pas encore, que ce ne fut qu'à son retour de Strasbourg, que le *Réformateur* changea définitivement son nom *français* de *Cauvin* en celui de *Calvin*. La première orthographe est invariablement employée, jusqu'à son arrivée, par le secrétaire du Conseil.

Le 21 novembre 1841, on remplaça pour la première fois le titre de *Maître*, qui lui avait été donné jusques-là, par celui de *Monsieur*, qu'on ne donnait alors qu'aux gens de qualité.

Peu de temps avant, on lui avait fait cadeau d'une jolie robe de drap,

(1) *Quelques pages d'histoire exacte*, page 114.

(2) *Annales du chapitre de Notre-Dame-de-Noyon, Registres du chapitre*.

avec ses mœurs conformes à celles d'un Caluinus malin, & vindicatif personnage, auquel Juvenal écrit sa treizième satire lui attribuant ce vers. *At vindicta bonum quo non fallacius ullum* (1). c'est à dire, vengeance est un bien plus heureux que tout autre. Il fut aussi un temps qu'il se faisoit appeller Charles de Happe ou Happe ville : & ainsi se soubsignoit en toutes ses lettres.

garnie de fourrures, le tout coûtant huit écus (environ 450 fr.).

J.-B.-G. GALIFFE. *Nouvelles Pages*, p. 11.

(1) Bolfec est rarement textuel dans les citations qu'il fait ; on pourrait croire qu'il s'en rapporte à sa mémoire, toujours est-il que le sens des paroles qu'il cite est toujours parfaitement analogue à celle de l'ori-

ginal. Le vers 180 de la satire XIII, de Juvenal est ainsi conçu : *At vindicta bonum est vitâ jucundius ipsâ*.

La traduction en est facile, mais pour exprimer le moyen de favoriser le bonheur qu'indique le vers cité, un auteur disoit :

« La vengeance est un mets qui gagne à être mangé froid. »



CHAPITRE VI.

Or il ne nous faut arrester en si beau chemin, venons à sa venue en la ville de Geneue enuiron l'an 1537. & des menees subtiles lesquelles il feit peu apres y auoir esté receu pour ministre ambitieux, & desireux de nouveautez qu'il estoit (1), induict les autres ministres de la ditte ville ses compagnons assauoir Guillaume Farel, & vn Courault, que pour destruire la Papauté il falloit changer le iour du Dimanche au védredy : & en iceluy vaquer de toutes œuures, & faire le iour de feste. Plus qu'il falloit bailler la cene en pain leué : & non pas en pain iaune comme est partout la coustume. Ces deux compagnons menés d'un mesme esprit aussi tost consentirent à sa suasion : & de faict tous troys d'un accord presenterent requeste au conseil de la ville sur ces deux points. Il fut conclu entre les seigneurs du conseil, que c'est affaire feroit cōmuniquée aux seigneurs de Berne leur cōbourgeoys & alliez, auant que d'en determiner. Messagers furent enuoyez aussusdits seigneurs desquelz la responce fut, qu'il ne falloit facilement innouer, ne rompre les enciennes coustumes : & que cela ne feroit sinon exciter scandale sans besoing ne prouffit aucun : mais que bien tost ils feroient assembler un Synode en la

(1) Lorsque Calvin vint à Genève en 1536, Farel & Veret lui donnèrent la place de *Ministre de la parole de Dieu* & le chargèrent de faire des leçons de théologie, mais il ne fut

pas créé professeur de théologie, comme dit Bèze, puisque l'Académie n'était pas encore fondée. — Senebier, *Hist. Litt.*, t. I, p. 183.

ville de Laufanne, auquel ilz feroient proposer ces deux articles, & l'on obserueroit ce qui en feroit conclu & arresté. A la lecture de ceste responce furent appelez en conseil les trois ministres Farel, Caluin & Courault, & fort aimablement priés d'aquiescer au vouloir des seigneurs de Berne, & de ne changer chose aucune. Caluin mal aisemét souffrant cōtradiction, chercha tous moyens pour paruenir au but de son entreprise, delibera & arresta avec ses deux compagnons qu'il falloit exciter trouble & dissension entre les citoyēs, & inciter le peuple de foy asses enclin à mutination contre les gouuerneurs, sindiques, & seigneurs du petit conseil, esperants en quelque dissension & discord de ville, de mettre en execution ces deux points sans contredire.



CHAPITRE VII.

Pendant ce aduint que du moys de feurier 1537, Un Legier Beschaut, & quelques autres ieunes follastres enfans de la ville furent mis en prifon pource que vn iour ilz se promenerēt par la ville tous portans chascun vn porreau au bōnet pour vn bouquet. Farel les alla trouuer en la prifon & leur dict mille parolles rudes & oultrages cōme auffi il estoit fort excessif en cholere, & de cerueau peu rassis au rapport de tout homme qui l'ha congneu & pratiqué. Or cōgnoiffans les seigneurs du cōseil lacte de ces prisonniers proceder plus de ieunesse & follie que de maligne entreprinse, apres quelques remonstrances, & corrections de parolles, les mirent hors de prifon. Sur ce lefdits ministres prindrent argument, & occasion de crier en leur presches contre les seigneurs du conseil. Courault entre les autres s'escarmouchoit en chaire, & disoit infinis opprobres d'eux. Le diziesme de Mars, vn dimanche auquel iour on deuoit tenir conseil general, Calvin preschant à Riue dict ces mots expres, que le conseil qu'on debuoit tenir estoit conseil du Diable : & dict plusieurs opprobres, & villanies contre les seigneurs du conseil tendant à diffention, & tumulte. I'ay recité cecy quasi de mot à mot, cōme elles ont esté transcrites du liure Rouge qui est en la maison de la ville, & scay ou en est ledit escrit au commandement de qui le voudra veoir. Le douziesme dudit moys de Mars, furent apportees lettres des seigneurs de Berne à ceux de Geneue, pour les aduertir que le sinode duquel ilz leur auoient

parauāt eſcrit ſeroit tenu à Lauſanne le dernier iour du meſme mois de Mars. Et furent leuës ces lettres en preſence de Farel & Caluin, à ceſte cauſe appelez au conſeil en la maiſon de la ville : & leur fut fait commandement d'y aller : en ſemble prieres amyables de n'oultrager, & meſdire ainſi en leur preſches publiquement du magiſtrat : Mais que s'ilz congnoiſſoyent aucuns d'eux vicieux & maluiuants, apres auoir vſé en leur endroiēt de la correction fraternelle ſelon la doctrine euangelique : & iceux vicieux ne ſ'amendant, le faiſant ſauoir au magiſtrat, il en ſeroit faiēt ce qui apertiendrait à iuſtice pour toutes ces remōſtrāces, & prieres, ledit Farel, Caluin, & Courault miniſtres, ne voulurēt deſiſter de crier en leurs preſches contre iceux ſeigneurs du conſeil les blaſmant vituperant, & diffamant. Dont ilz vſerent de menaces & defences rigoureuſes ſur peines : Mais tout cela fut en vain, ne pour toutes defences voulurēt ceſſer : ſur tous Courault vſoit de termes fort eſtranges, & piquants les appellant iurōgnes pourceaux & encores pis.



CHAPITRE VIII.

Le vint & fiziefme dudit moys fut faite election d'un des feigneurs du conseil pour aller audit sinode à Lausanne, comme Ambassadeur de la seigneurie de Geneue : & tomba l'election sur vn seigneur Iean Philippin, auquel fut deliuree somme d'argent pour les despends siens & des deux ministres Farel & Calvin : auxquels comme dict est, auoit esté faict commandement d'y aller. Vray est qu'ilz allerent à Lausanne : mais par vn mespriz orgueilleux ilz ne se retrouuerent onc en l'assemblée des autres ministres : ains s'alloyent esbatre par la ville & dehors sans y assister vne seule fois : duquel acte ie laisse le iugement à toutes personnes de sain entendement de quel esprit estoient menez telles gens. Le dimanche septiesme d'Auril, Courault en son presche criant plus que deuant contre lesdicts seigneurs les blasmant & vituperant, prononça ces propres parolles : les sindiques ont les pieds de cire. Puis peu après il dit qu'ilz pensoient totalement que le royaume de Dieu fut vn royaume de grenouilles. Le dixneufiesme dudit moys fut apportee vne lettre des seigneurs de Berne, par laquelle ilz prioient ceux de Geneue qu'ilz missent peine à la cōformité de leurs eglises, & feissent tenir les ceremonies, & ordonnances conclues au susdit sinode de Lausanne. Farel, & Calvin appelez au conseil, furent presens à la lecture de ladicte lettre : puis leur furent faictes prieres fort affectionnees, de n'innouer chose aucune, mais de se conformer entie-

remēt aux ceremonies des Eglises de Berne, lesquelles iceux seigneurs de Geneue, & toute la ville auoyēt promis de obseruer & tenir. Et parce que lefditz deux ministres monstroyent en leurs cheres : & donnoyent à entendre par signes qu'ilz ne si accorderoient point, leur furent adioustees aultres prieres de la mesme teneur de n'inno-uer pour le moins en ceste feste de Paques qui estoit deux iours apres, assauoir le vingtvnième d'Auril ou l'on commençoit à conter l'an de grace 1538. Et leur fut promis que au Synode qui deuoit estre tenu à Surich auant la penthecoste on aduiferoit de faire quelque chose plus à leur contentement.



CHAPITRE IX

Ce iour mesme dixneufiesme Aupil fut faicte conference avec les Baillifz de Cex, & de Ternier, & promirent tous de faire obseruer vne conformité de ceremonies en l'exhibition de la cene sans changement aucun : & parce que le matin dudit iour nonobstant les charitables, & affectionnees prieres qui auoient esté souuent faictes par auant tant a luy qu'à ses compagnons : plus defenses rigoureuses de n'vser pour l'aduenir d'inectiues, opprobres & iniures contre le magistrat. Courault auoit faict pis que parauant. Il luy fut faicte inhibition de plus prescher, & cōmandement de se contenir de la charge & office de ministres. Ce mesme iour dixneufiesme Aupil, le grand Saultier alla par commission des Sindiques, & Seigneurs du cōseil trouuer Farel & Caluin en leur logis, pour les prier de donner la cene le dimanche prochain iour de Pasques selon la maniere accoustumee des Eglises de Berne sans innouation aucune : Ilz respondirent absolument audit grand Saultier, qu'ilz n'en feroient rien : & qu'ilz ne se gouuernoient selon les ordonnances de Berne. Iceluy grand Saultier fait son rapport en conseil. Le iour suyuāt vingtiesme Aupil veille de pasques, Courault contre la defense qui luy auoit esté faicte le iour precedent de prescher ny exercer le miniftere alla prescher à saint Geruais, disant plus d'iniures contre le magistrat qu'il n'auait encore faict parauant : pour laquelle contumace, & rebellion il fut mis en pri-

son. Ce que ayant entendu Farel & Caluin, s'en vindrent à la chambre du conseil ou entre plusieurs fort arrogantes & audacieuses parolles qui ne sentoient aucunement la doctrine, & modestie chrestienne, Farel prononça de grande cholere ces mots expres. Que ceux qui auoient faict mettre Courault en prison, & en estoient consentans auoient mal & meschamment faict comment meschans & iniques. Nonobstant ces oultrages dictes ausdict Seigneurs en leur presences assis en conseil : Ilz furent de rechef fort humainement priez de vouloir faire ce que les Seigneurs de Berne leur auoient escrit. Ce qu'ilz refuserent de faire tout a plain, & s'en allerent en leur logis. Ledsits seigneurs du conseil fort fachés, craignans que scandale ne suruint en leur ville si on ne donnoit la cene selon la maniere accoustumee & recommandee par les seigneurs de Berne leur alliez & bourgeois, renuoyerent reprier pour la troisieme fois Farel & Caluin par ledit grand Saultier comment dessus est dict, ce que ilz refuserent absolument de faire. Pour la quatriesme fois cherchans ledsits seigneurs du conseil tous moyens d'euiter scandale en leur ville, & d'entretenir lamitié des seigneurs de Berne par la conformité des ceremonies obseruees en leur Eglises : allerent retrouver le seigneur Louys de Diefbach gentilhomme Bernois, d'honneur, & autorité qui d'auanture estoit arriué à la disnee à Geneue, & lui monstrent la susdite lettre des seigneurs de Berne, sur la conformité des ceremonies : & luy feirent entendre la proteruité, & rebellion obstinee de leur ministres Farel & Calvin, qui n'y vouloient entendre. Dont ilz le prierent de daigner prendre la peine de leur remonstrer & exhorter à laditte obser-

uation de conformité, pour euitier scandale & moquerie qui en pourroit aduenir entre les estrangers circonuoisins. Mais iceux ministres Farel & Calvin, feirent aussi peu pour ledit Seigneur de Diesbach que pour les autres entierement : nyants & refusans de le faire. Voilà fort bel argument pour prouuer la belle comparaisn laquelle fait Theodore de Beze en sa preface susditte de son pere, maistre, & amy Calvin avec saint Paul, qui dict, qui est celui qui est troublé entre vous : & ie n'en brusle? Il voit toute la ville troublee pour le changement de ceremonies qu'il veut faire : on luy remonstre l'inimitié qui en peut aduenir, & naistre des seigneurs de Berne contre ceux de Geneue : Et nonobstant ce, il demeure inexorable & à urté opiniastre. N'est-ce pas pernicité Diabolique & infernale obstination? Le iugement en soit à toutes personnes de bon & sain entendement.



CHAPITRE X.

Confiderans lefdits findiques & feigneurs du confeil, la durezza & contumace de ces deux miniftres, pour mettre ordre que la cene se donnaft le lendemain fans fcandale & changement de ceremonies, leur feirēt defence de plus prefcher en leur ville & iurifdictiō : & cōmirent la charge de prefcher & dōner la cene le lēdemain iour de pasques à vn maiftre Héri de la Mare. Laquelle chose, ayant entendu Farel & Caluin, allerent retrouver ledit de la Mare en son logis, & luy dirēt infinis oultrages l'appellant outrecuidé, temeraire & presumptueux d'entreprendre telle office & charge. Et plus l'excommunierent & anathematizerent de la congregation des fideles & reformés en l'euangille : le menaçant du rigoureux iugement de Dieu voire de damnation s'il acceptoit ceste office. Le pauvre de la Mare espouuenté de telles menaces, leur promit de ne s'en empescher : & de faict il ne se retrouua pour le lendemain prefcher, s'estant caché ou retiré hors la ville. Mais Farel, & Caluin contre la deffence qui leur auoit esté faicte allerent prefcher, Caluin à Riue & Farel à sainct Geruais : & ne donnerent point la cene dont vint vn tresgrand scandale & bruit entre le peuple de la ville & des circonuoifins, qui estoient venus pour prendre laditte cene. Et d'auantage, ilz dirent mille opprobres & vilanies contre les findiques & feigneurs du conseil, tachants à esmouoir sedition & d'enflammer le peuple contre les gouuerneurs & ma-

gistrats : Entreprinse vrayement Diabolique sentant les ruses de l'ancien pere de discorde & tumultes. Theodore de Beze en sa belle preface susditte, en parle bien autrement & à l'aduantage de son maistre, pere & amy : cachant toute ceste hystoire escripte bien au long au liure Rouge de laquelle ie me vante auoir veu la copie & sçay ou elle se peult retrouver encores. Et dict simplement que il fut banny pour n'auoir voulu bailler la cene en vne cité si troublee, diuisee, & meslee. Mais ceste couuerture est par trop legierement fardee : par ce que son seul but estoit de faire bailler la cene en pain leué, & en à tousiours eu le desir comment caché en son esprit, ce qu'il à manifesté ces ans derniers ausquelz ont esté octroyes les presches en quelque lieux de France : car par son ordonnance, la cene est ainsi baillee par leur ministres iusques à present : Et à son retour à Geneue encor l'eust il faict obseruer n'eust esté la promesse & deliberation des Geneuefians de tenir les ceremonies des Eglises des Bernois : Toutesfoys n'ont ilz sceu tant faire que ledit Caluin, tant il estoit desireux de changements & nouveaultés, n'aye remué & changé plusieurs choses desquelles lesdits Bernois ne tiennét rien. Cōme pour les specifier en premier lieu, il à constitué la feste le mercredy iusques apres le presche ce qui n'est obserué ez païs de Berne, dont comment par moquerie lesdits Bernois appellent ce iour du mercredy la feste de Caluin. Secondement, il à osté les festes de la natiuité de nostre seigneur Iesus-Christ, de la circoncision, de l'annunciation, de l'ascension lesquelles les Bernois font obseruer en leur païs, & font punition des transgresseurs qui tra-uailent ces iours là en leurs terres & seigneuries, com-

ment au contraire font chastiez & mis à l'amende voire en prison ceux qui serrent boutiques & ne trauaillent lesdits iours à Geneue. Tiercement il à institué que la cene ne se donne pas à Geneue, ne aux paroisses, subiectes le iour mesme de la natiuité : mais le dimanche plus proche deuant ou apres ledit iour : ce qu'ilz obseruent encor en toutes les eglises vouees à la religion dudit Calvin : Mais les Bernois ensuyuent tousiours leur ancienne Coustume. Quartement, n'a il pas ordonné de donner à Geneue la cene le premier dimanche de septembre, ce que les Bernois ne font pas, ne les autres cantons qui ont laissé la messe. Il laisse passer la diuersité des ceremonies au sacrement du baptesme, & plusieurs autres fatras, qu'il à inuenté pour paroïr plus que les autres : & d'auoir dressé quelque chose de mieux qu'il n'ya aux autres lieux qui se disent reformez. Dont il appelloit les paroisses des Bernois petits cabarets & les ministres frippons : Tels termes il tenoit parlant ou escriuant lettres famillieres à quelcuns les incitant de se retirer a Geneue : Et me vante d'auoir veu les lettres siennes au sieur de Fallais estât à Strasbourg, esquelles il vsoit de ces propres mots : si vous deliberez de vous retirer en ces quartiers de Sauoye, ie vous conseille de ne vous arrester aux terres des Bernois, ou ne font que cabarets mal ordonnez, & leur ministres la plus part frippons : Mais venans en Geneue laquelle vous verrez ornee comme vne Hierusalem de personages doctes, & de qualitez singulieres, vous receurez incroyable ioye, & consolation. Il conclu donc que cest trop entreprendre à Theodore de Beze de vouloir endormir les gens par iaeries & par langages fardez, desguiser la verité.

CHAPITRE XI.

Or il faut entendre ce qui aduint touchant le bannissement de Caluin selon qu'il est escrit au liure Rouge. Le lendemain de pasques vintdeuxiesme Aupil, fut tenu le conseil des deux cens : auquel fut raporté amplement tout ce qui auoit esté faict touchant les exhortations & amiables prieres enuers les ministres Farel & Caluin : comment ils auoyent esté non seulement inexorables, & obstinez : mais encor rebelles & contumacieux contre les defences à eux faictes comme cy deuant à esté traicté. Et outre, le susdit maistre Henry de la Mare ne peut cacher les iniures, & menaces faictes par Farel & Caluin en son endroit. Et tout cela bien considéré fut faict deliberation en ce conseil & assemblée des deux cens, que lescdit Farel, Caluin & Courault, seroyent bannis de la ville & seigneurie pour leur obstination & contumacieuse oultrecuidance : & que les ceremonies receues & accoustumees aux Eglises de Berne confirmées au sinode dernier celebré à Lausanne, seroyent obseruees en l'Eglise de Geneue & aux paroisses à eux subiectes sans y rien changer, ne innouer. Le iour suyuant vingtroisieme Aupil, fut tenu le conseil general auquel fut arresté, & conclu tout ce que les deux cens auoyent deliberé. Et aduertis Farel & Caluin qui se tenoyent cachez en leur logis, de leur bannissement : & de l'irritation du peuple contre eux, s'en fuyrent secretement hors la ville, & se sauuerent de viffesse. Voila la vraye & sincere cause du

bannissement de Caluin : & doit estre plus donnee foy à vn magistrat & à l'escrit faict par son commandement au secretaire ordinaire, que à vn particulier affectionné enuers celuy de qui il escrit : mesmes quand la vie, & mœurs dudit particulier escriuant sont notez icy. Or de la vie actes, & mœurs du personnage, i'espere comme dit est, d'escire amplement & visuellement en peu de iours au grand contentement des gens de bien & de bon iugement : mais au regret de ceux qui sont lyez & vouez à leur doctrine & deuotion. Or comment il retourna à Geneue, l'hystoire est toute au contraire de ce que Theodore de Beze en à escrit, comme gens de bien & d'autorité en sont tres bien certifiez. Car par l'importunité de ses lettres : lesquelles il escriuoit, & enuoyoit aux principaux de Geneue, au nom toutesfoys de plusieurs personnes de qualité d'Allemaigne, il feit tant par ses subtiles & cauteleuses inuentions ou pratiques, que lesdits Geneuefens le renuoyerent chercher & querir à Strasbourg ou il s'estoit retiré assez simplement : & touchât ce que ledit de Beze escrit que fut outre son vouloir qu'il retourna à Geneue, & que pour le faire consentir qu'il fallut venir aux menaces des iugements de Dieu s'il n'obeissoit à ceste vocation : Ce sont vrayes baleuernes, & comme on dict brides à veaux pour tromper trop credules, & idiots, semblablement infinis autres iaseries qu'il entremesse pour exalter son pere, maistre, & amy assauoir qu'il fut receu à Strasbourg des Doctes comme vn tresor. Qu'il lisoit en Theologie avec admiration d'un chascun : Qu'il fut esleu aux iournees imperiales à Vuormes & Ratisbonne des premiers par l'aduis de tous les Théologiens Allemans. Que Melancton des lors l'ap-

pelloit ordinairement le Theologien par vn fingulier honneur. Que les feigneurs de Strasbourg feirent difficulté de le laiffer partir. Qu'ilz le retindrent pour leur bourgeois & voulurent qu'il retint le reuenue d'une prebende laquelle ilz luy auoyent assignee pour vu gage de professeur. Mais que luy eslongné de toute cupidité des biens de ce monde, n'en voulut retenir la valeur d'un denier : de mille telles baueries mises par luy pour amuser les simples, ie ne feray autre conte : mais ie me veux bien arrester à ce qu'il asseure si impudemment que à l'exemple de Sainct Paul il auoit serui à l'Eglise à ses despens, car le contraire est tout évident à tous ceux qui l'ont congneu & conuersé avec luy à Geneue. En premier lieu il auoit cent escuz de gages par an (1), secondement il prenoit des imprimeurs qui

(1) Quant au traitement de Calvin, nous n'en dirons que le strict nécessaire, pour réfuter une fois pour toutes les inconcevables absurdités qu'on a émises à ce sujet. En salaire fixe, il avait le double de ses collègues, c'est-à-dire 500 florins, le florin à 12 sols, soit 50 centimes de valeur actuelle, au dire M. M. Haag, à qui nous rappellerons que tous les historiens français, allemands, suisses & italiens, qui se sont occupés de cette question, s'accordent sur ce point que le sol du XV^e siècle, & celui de la première moitié du XVI^e, répondent respectivement à un franc & demi & à un franc au moins de

notre monnaie. Calvin avait de plus la jouissance de l'une des meilleures maisons de la ville, dont le mobilier & le ménage avaient été complètes avec ceux de l'une de nos plus anciennes & plus riches familles, profrites par le gouvernement *Guillermius* (1), & d'un jardin productif y attaché. Il avait en outre son bois de chauffage, douze coupes de froment & deux boffets soit *chars* de vin de douze setiers chacun. Voilà pour le traitement fixe, qu'on peut bien, sans exagération aucune, estimer de 9 à 10,000 francs par an.

Le casuel se composait en premier lieu de ses présences au Consistoire &

(1) Le terme *Guillermius*, doit s'appliquer aux sectateurs de *Guillaume Farel* &

de Calvin. c'est-à-dire de la Réforme française.

imprimoyent les œuvres à Geneve deux foulz de celle

au Conseil (où l'on fait qu'il venait fort souvent) & de ses consultations en matière civile & criminelle, si bien payées, qu'elles suffisaient largement à l'entretien (& au-delà) des juriscultes français & de leurs familles; nous comptons encore dans ce cas les gratifications continuelles et considérables (jamais au-dessous de la valeur de 10 écus, soit 5 à 600 francs) que le Conseil lui faisait en numéraire & en provisions, surtout en vin, dont le Réformateur usait, non pas par goût, cela va sans dire, mais comme excitant & comme compensation à l'extrême faiblesse de sa constitution. Il faut bien encore faire entrer dans ce casuel, l'entretien aux frais de l'Etat de ses secrétaires, celui, dans certaines occasions, de sa domesticité & de son ménage entier, notamment en cas de maladie, ou lorsqu'il recevait des visites de marque. On fait aussi que le Conseil tenait à honneur de le défrayer dans tous ses voyages, même dans ceux qui n'avaient aucun rapport avec les affaires de la ville, & de lui fournir pour cela, non-seulement les chevaux & l'escorte nécessaires, mais chaque fois des hérauts aux armes de la République. On pourrait aussi dire un mot de toutes les gratifications que la Seigneurie fit à son frère Antoine par amour pour lui. Après cela, il ne vaut pas la peine de parler encore des innombrables cadeaux & gracieusetés de moindre valeur, qu'il recevait soit du gouvernement & des particuliers,

soit surtout de l'étranger, tels que venaïson, friandises de toute espèce, vins de choix, dîners d'apparat (dont nous possédons les notes détaillées, &c.). M. Gaberel ajoute « que Calvin jouissait encore d'un crédit illimité auprès des princes protestants de l'Europe. » Nous trouvons tout cela très-naturel; il eût été indigne de Genève de léfiner avec le grand Réformateur. Mais comme ses ennemis même se font plu à rendre justice à son complet désintéressement en matière financière, il était peu habile à ses biographes de mettre tant d'insistance à s'étonner qu'un homme sans famille, qui avait joui d'une position aussi exceptionnelle, n'ait laissé qu'une douzaine de mille francs à ses collatéraux. Il était bien plus maladroït encore & même honteux pour Genève, de représenter le grand Réformateur (ainsi que M. Bungener l'a fait), comme un pauvre anachorète, se réservant à peine de quoi vivre, refusant tout secours &, quoique malade, jusqu'à l'argent de ses honoraires « si bien que, s'il avait vécu quelque temps encore, *il aurait fallu qu'il vendît sa bibliothèque, seul bien qu'il possédait.* (Sic.)

J.-P.-H. GALIFFE fils. *Quelques pages*, p. 89.

Nous voudrions bien savoir sur quoi MM. Gaberel & Bungener se fondent, quand ils prétendent « que Calvin donnait la plus grande partie de son salaire aux indigents. »

monnoye pour feuillet ou fueille entiere. Tiercement il estoit gardian de la bource des pauures en laquelle se mettoient de bonnes sommes de deniers. Car outre ce que pour vn coup la royne de Nauarre defuncte sœur du feu Roy François premier de ce nom, y enuoya quatre mille francs : & la duchesse de Ferrare vne autre bonne somme, & plusieurs autres seigneurs, & Dames, avec des marchans en l'intention de leuer à Geneue l'art de la drapperie de laine dequoy ledit Caluin auoit fait courir le bruit pour mieux attrapper deniers. Et quartement, mourut à Geneue vn appellé monsieur Dauid de Haynault qui estoit venu en ladicte ville pour la religion, & mourant laissa deux mille escuz pour les pauures : ordonnant les executeurs de son testament vn hannoyer appellé Maldonnal & vn autre dict Sainct André qui estoit, ou bien fut tost apres ministre de Geneue, le tiers executeur de son testament il ordonna Caluin auquel comme gouverneur & distributeur de l'argent des pouures, fut commise ladicte somme de deux mille escuz : desquelz cinq cents furent distribuez à aucuns de ses plus intimes amys comme à Viret vingtcinq, à Farel vingt, & quelque autre somme aussusdits Maldonnal, Sainct André & autres : mais on ne peut scauoir que deuindent les quinze cens dont se leua grand murmure entre les pauures, mais ceux qui en parlerent trop auant, furent contrains de sortir de Geneue, & fait on à croire qu'ilz estoient libertins, & atheiffes : C'estoyent les communs crimes qu'on attribuoit à tous ceux qui cōtristoient Monseigneur. Mais son auarice fut fort descouuerte par gens de bien & de bon entendement sur le faict d'un Nicolas de fer, qui ayant faict bancqueroute à Anuers de la somme de troy mille

liures de gros, se retira à Geneue & s'adressa à Calvin & luy conta son affaire amplement, luy demandant conseil comment il se deuoit gouuerner aduenant que ses crediturs le vinsent pourchasser iusques audit lieu de Geneue : Le conseil d'iceluy Calvin fut, qu'il achetât dudit argent des biens immeubles au nom de sa femme & de deux filles siennes : Ainsi que lesdicts crediturs n'auroyent moyen de luy rien oster, n'ayant rien à luy : & qu'il mariât ses deux filles à deux personages qui le peussent secourir contre iceux crediturs. Ledit Nicolas s'arresta à ce conseil, & pour auoir plus de credit en ville de Geneue, feit present d'une notable somme d'escuz à ce bon seigneur Calvin, si contempteur de biens mondains que nonobstant les sceut fort bien prendre & moyenna que son frere Anthoine Calvin eust en mariage l'une de ces deux filles (1). Voila comment ce venerable seigneur Calvin selon le tesmoingnage de Theodore de Beze, mesprisoit les biens caduques, & mondains. Toutesfoys comment pour-

(1) Le beau-père d'Antoine Calvin fut Nicolas Le Fert ou *de Fert*, comme le faisoit appeler son ami Calvin, qui faisoit aussi donner le titre de *Noble* à son frère Antoine, à lui-même celui de *Seigneur*, & à tous les prédicants celui de *Maître*, lequel n'appartenait de droit qu'aux deux ou trois qui possédaient un grade académique. Le Fert, dont la réception à la bourgeoisie fut l'une des principales causes des affaires de 1555, était un banqueroutier frauduleux. Il est vrai qu'on lui fit payer la bourgeoisie dix fois plus cher qu'aux autres; mais ce fait même était un

aveu du passe-droit que le Conseil se permettait au mépris de la loi la plus précieuse.

La famille d'Antoine Calvin, frère bien-aimé du *Réformateur*, donna l'exemple d'une défunion complète & de grands écarts. Ainsi, Anne Le Fert, fille de Nicolas & belle-sœur du Réformateur, fut divorcée en 1557, pour adultère non prouvé, avec un ancien valet français de son mari, Antoine Calvin; on fait que des trois fils issus de ce mariage, les deux aînés furent déshérités pour inconduite & défobéissance; les autres enfants moururent de la peste.

roit il cacher le tour du ieune prouuençal feruiteur d'yceluy Caluin qui lui defrobba pour vn coup la valleur d'enuiron quatre mille francs : part en flafcon, raffes, & cuilliers d'argent & part en argent monnoyé qui estoit en vne bourfe. Car cela fut diuulgé par route la ville de Geneue & hors la ville. Et pour son honneur dict que cefloit argent qui luy auoit esté baillé en garde par quelcuns qui s'estoyent retirez ou vouloyent se retirer en Geneue : mais soit ce qui en peut estre : fut plus estrange que Caluin ne voulut permettre qu'on allast apres, combien que plusieurs de fes amys se presentassent pour y aller : craignant parauanture, que si ledit garçon eust esté prins, & ramené il n'eut reuelé des choses qui n'estoyent guieres à l'auantage de son honneur, cela engendra grande fuspicion que ledit Caluin ne abusast de ce ieune garçon fingulierement pour le cas qui luy estoit aduenue à Noyon comment à esté dict par auant. Mais ie laisse cela au iugement de Dieu, qui reuera les choses cachees & secretes.

En 1560, Antoine Calvin intenta un procès à Jean-Louis Ramel, second mari de la première femme, Anne Le Fert, pour échapper à la restitution de dot, réclamée depuis trois ans. Non-seulement Antoine resta eu

possession de cette dot, mais Ramel ne fut libéré que moyennant une caution pécuniaire considérable. (*Quelques pages*, 66. — *Nouvelles pages*, 17.



CHAPITRE XII.

Le retourne au dire de Theodore de Beze en sa dictée preface assavoir qu'il passera condamnation au moindre argument allegué de l'ambition de sondict maistre, pere & amy Calvin, & luy en veut mettre deuant plusieurs d'assez importance. En premier lieu, ie luy allegue l'amende honorable que luy fut publiquement faicte par vn Pierre Ameau nud en chemise, la torche allumee en la main : luy demandant pardon d'auoir dict mal de luy. Et les parolles dictes par ledit Ameau ne furent autres sinon que souppant chez soy auec certains siens amys qui exaltoient merueilleusement la doctrine de Calvin il leur dict ces propres parolles, vous faictes trop de cas de cest homme & faictes mal de tant l'exalter : vous le mettez sur tous les prophetes, Apostres & docteurs qui furent onc : mais ce n'est pas si grande chose que vous en faictes : car entre les bonnes sentences qu'il dict il en mesle encor de bien cornues, & friuoles. Ie demanderoye volentiers à Theodore de Beze & à tous ceux qui se sont vouëz à la doctrine de Calvin, & en font tant d'estime si de solliciter l'emprisonnement de ce pouure homme & si obstinement vouloir que amende honorable luy fut faicte en la maniere susdicte en public nud, & la torche en la main est argument de humilité, & mespris de gloire & honneur mondain ou bien d'ambition, orgueil & vaine gloire? Ilz pourront dire que cela ne fut pas à l'instance, & pourchas dudit Calvin tant il

estoit doux, benin, humble, & facile à pardonner les iniures qu'on luy faisoit : mais les parolles fiennes en l'epistre laquelle il escriuit à maistre Pierre Viret le iour des Ides de Feburier l'an 1546, lesquelles i'ay par ci deuant recitees & monstreyeray escriptes de sa propre main quand il en fera besoing tesmoignent assez que le mesme Caluin le feit mettre en prison & ne voulut pardonner audit Ameau tant qu'il luy eust faict amende honorable comme dict est. Quelle ambition, & barbare outrecuydance est ce en vn ministre de ne vouloir permettre qu'on puisse librement dire ce qu'on sent de soy? Or si cest argument n'est suffisant ie demande si c'est signe d'humilité, & abiection de vaine gloire de se faire peindre, & permettre que son pourtraict, & image fut attachee en lieux publiques de Geneue, & portée au col de certains folz, & femmes qui en faisoient leur Dieu? Si Beze ou autre de leur secte me respond que ledit Caluin n'en sauoit rien ie tesmoigne Dieu qu'ilz parleront contre vérité & leur conscience : car cela estoit tout commun & public en Geneue & luy fut remonstré par parolles de gens de bien & autorité. Plus luy fut mandé par lettres qu'ayant condamné, & faict abbatre les images des Saincts, de la vierge Marie, & de Iesus-Christ mesme ce ne luy estoit honneur de laisser dresser la fiemme en public & porter au col : Et que pour le moins Iesus-Christ le valloit bien à quoy il ne feit autre responce sinon que qui en aura d'esprit en puisse creuer. Le tiers argument de sa vaine gloire, & ambition est qu'il ne pouuoit souffrir d'estre corrigé, reprins, ne ammonesté de ses fautes ne d'estre refuté de son opinion. Et de cecy l'exemple en fut bien manifeste entre autres : il auoit esté

vn dimanche inuité par vn ministre d'une paroisse de dehors la ville à vn dîner ou festin qui luy auoit esté appresté ou furent aussi inuitez aucuns seigneurs amys siens retirez en ce pais la pour leur religion. En dînant fut esmeu propos de l'election au ministre sur quoy vn seigneur de Sainct Germain qui auoit esté conseiller de Thoulouze bien estimé en iurisprudence dict librement qu'il luy sembloit que le ministre d'eust estre esleu par le peuple, laquelle parolle Calvin ne peust endurer par ce qu'il pretendoit auoir ceste autorité de mettre au ministere ceux qui luy plaisoit : & se leua de table par vn despit sans dire chose aucune à personne : sinon qu'il demanda sa monture & s'en alla tout à l'heure mesme mettant tout l'appareil du banquet, & la compagnie en grand desordre. Le lendemain il feit remettre, c'est à dire adiourner ledict seigneur de Sainct Germain pour se trouver au cōsistoire qui se tenoit le iour de ieudy. Iceluy de sainct Germain bien fâché de se veoir ainsi traicté & adiourné au consistoire ou communement sont adiournez fornicateurs, & adulteres despescha son laquay avec vne lettre au sieur Baron d'Ausbonne qui parauant estoit Evesque de Montauban. Ledit baron incontinent arriué à Geneue alla retrouver Calvin ne pour remonstrances amiables, & prieres tres affectionnees peust amollir le cœur d'iceluy tant que le ieudy fallut que ledict sieur de Sainct Germain vinsse & comparusse au consistoire duquel il fut renuoyé deuant les seigneurs du petit conseil en la maison de la ville : & tant s'en faut qui le condamnassent à peine aucune, qu'ilz le reuererent, cherirent & honnorerent en leur conseil le priant de perseuerer en sa manière de vie, & probité coustumiere

pleine d'exemplarité. Dequoy Calvin aduerti cuida creuer de despit. Le sieur Baron d'Ausbonne s'en retourna fort mal content de Calvin & ne peust faire qu'il ne s'en plaignist à plusieurs gentilz-hommes François venus en cespais la pour leur religion : desquelz vn gentil-homme beau-frere du seigneur de Fallais vint retrouver Calvin & luy dict fort choleriquement qu'il ne pensast pas de traicter ainsi les gentilz-hommes & comme petis compaignons les faire aller pour son plaisir au consistoire : & qu'il entendist bien que tout l'honneur, & grandeur qu'il auoit en la ville de Geneue dependoit de l'assistance & faueur laquelle il receuoit desdits gentilz-hommes François estrangers : si grande cholere & creuecœur en receut Calvin qu'il desista de prescher plusieurs sepmaines tant qu'il fallut venir aux menaces de luy oster le gage qu'il auoit de la ville : & qu'on le donneroit à vn autre s'il ne seruoit au ministere. Pour le quart argument de son ambition & outrecuydance ie laisse à penser & iuger à route personne de bon entendement de quel esprit il estoit conduit quand s'acheminant hors de Geneue vers Berne ou autre lieu il estoit accompagné de vint cinq ou trente hommes à cheual bien empistollez. Sainct Pierre, Sainct Paul, & les autres apostres alloient ils par pais portant l'Euangile en tel equipage? De Beze ou quelque bon disciple de Calvin pourra icy dire que c'estoit à son regret, & que de luy il ne cherchoit pas tel honneur, mais que cela procedoit de l'affection que luy portoyent beaucoup de gens de bien qui s'estoyent retirez à Geneue & ne se pouuoient faouler de luy faire honneur & seruice : Aquoy ie respon que vrayement plusieurs luy faisoient honneur voire plus qu'il ne conuenoit & en faisoient leur

idole : Toutesfoys appertenoit à vne prudence & modestie chrestienne de refuser, & ne permettre telles superfluites & grandeurs. Car non seulement les Apostres & disciples de nostre Seigneur : mais encor payens & Ethniques ont reiecté, & fuy : ains abhorri telz honneurs, & gloire mondaine, & touchant ce mot que c'estoit à son regret ie l'accepte. Car ie tien pour certain que s'il n'eust esté aduerty par Maistre Pierre Viret & par d'autres que les seigneurs de Berne trouuoient sa gloire trop puante, de manière que par mocquerie ils l'appelloient Pape de Geneue il eust mené en sa suyte plus grand, & plus braue train.



CHAPITRE XIII.

Pour le cinquième argument de son ambition qui est ou fut jamais predicateur, ou docteur modeste & vraiment contempteur de gloire mondaine qui vſast de telles parolles que par plusieurs fois il pronnonça publiquement preschant, assavoir ie suis prophete, i'ay l'esprit de Dieu, ie suis enuoyé du Seigneur, ie ne puis errer, & si ie suis en erreur, c'est toy ô Dieu qui me trompes & deçois pour les pechez de ce peuple? Ainsi vouloit il que ses parolles & escrits fussent tenus pour articles de foy à quoy il fallut s'arrester & soubſcrire (1). La plus part des peres anciens qui ont ensuyui les Apostres & disciples de nostre

(1) Calvin, en 1546, dans quatre sermons consécutifs, traitait ses ouailles de « *P... de batteurs de payé, de pendards, plus que bêtes, loups insatiables & chiens,* » & faisait excuser ses paroles par le Conseil ; voire même tourner en persécutions au criminel contre les accusateurs, en prétendant « que ces *malédiction* (*sic*) n'avaient point été proférées à la mauvaſe part, mais par remontrances, & que lui & ses collègues ne prêchaient pas d'eux-mêmes mais de *Dieu* ! » On peut apprécier par là quelle était la licence de langage que les ministres étrangers pouvaient se permettre impunément dans la chaire chrétienne, tandis que les moindres

paroles de mécontentement proférées, même en famille, par des Genevois contre les « *estrangers françois* » étaient immédiatement suivies d'emprisonnement, pourſuivies au criminel & frappées de peines toujours plus sévères, jusqu'à l'époque où, les jurifconsultes français aidant, on réussit à classer ces paroles & les reproches adressés aux ministres, dans la catégorie des crimes de *lèse-majesté* ou de *blasphèmes* contre la sainte Réformation & contre Dieu, & à leur appliquer, comme tels, la peine de mort, ni plus ni moins. J. B. G. GALIEFE, fils. *Quelques pages*, p. 86.

Dans la séance du 13 octobre 1547, Calvin déclara que celui qui l'offen-

Seigneur, ayant escrit sur quelque liure de la saincte escripture ont eu ceste modestie & humilité de se remettre au iugement de l'Eglise en ce qu'ils auroient escrit : & disans que si leur œuvres & sentences estoient conformes à la saincte escripture qu'elles estoient receuables & deuoient estre approuuees non comme leur escritz & œuvres : mais comme parole de Dieu. Au contraire, si elles n'estoient conformes, & accordantes à icelle saincte escripture, qu'elles fussent aussi tost reiectées & condamnées que temerairement & legierement elles auoyent esté introduictes sans appuy & tesmoignage exprès d'icelle saincte escripture. Et puis dire apres personnages doctes de bonne vie, & autorité que Sainct Augustin ayant trauaillé & insignement escrit sur la Bible autant que docteur qui ayt esté deuant luy & apres : toutesfois recongnoissant ses erreurs, & mettant en lumière son liure des retractations il a plus glorifié Dieu : & edifié l'Eglise donnant par ce vray tesmoignage de sa probité, & sincerité chrestienne que par tout le reste de ses liures & compositions. Mais ce venerable docteur Calvin estoit selon le recit de Theodore de Beze, si refollu, & parfait qu'il ne se retracta iamais : ie adiousterai encor cecy que grand partie des Geneuesans, & estrangers habitans de ladicte ville le tenoyent en plus

fait (lui, Calvin) offensait le Père, le Fils & le Saint-Esprit ; & plus tard, il qualifiait de *blasphèmes contre l'honneur de Dieu* les propos qui étaient échappés au pauvre Ameaux contre la personne & son régime. Nous ne pensons pas que l'orgueil humain puisse s'élever plus haut. Cela ne

s'explique que par la sincérité de Calvin qui croyait sérieusement qu'on ne pouvait être contre lui sans être en même temps contre Dieu.

Cette *sincérité*, monsieur Galiffe, ne confinerait-elle point à l'orgueil ?
(*Note de l'éditeur.*)

grand' estime que Sainct Paul, Tefmoing que en la ville de Thonon on fait faire amende honorable à vn fol deuot dudit Caluin qui auoit prononcé ces meſmes parolles en bonne compagnie monſeigneur Caluin eſt plus docte, & ſcait plus des ſecrets de Dieu que iamais Sainct Paul n'en ſceut. Mais ſon ambition fut encores plus ouuertement deſcouuerte par la congregation qu'il fait tenir ſollennellement au temple de Sainct Pierre à Geneue le vendredi auant la feſte de la natiuité de noſtre Seigneur l'an 1552. Quand ayant eſté aduerti que les Eglifes de Surich, & Baſſe n'approuuoient ſa doctrine de la predeſtination auant que le herault arriuaſt à Geneue avec les lettres des ſeigneurs deſdittes Eglifes il fait aſſembler tous les miniſtres qu'il peult tant de la ville de Geneue que des paroiffes de dehors & fait par eux approuuer ſa dictée doctrine, & tout ce qu'il auoit eſcrit de la matière de la predeſtination eternelle des damnez & ſauuez de laquelle ſienne doctrine il fera traicté cy apres avec la grace de Dieu. Mais ſur le point de ſon ambition ie ne puis, ne doy laiſſer paſſer en ſilence la ruſe & piperie de laquelle il vſa voulant reſſuſciter l'homme d'Oſtun appellé le brullé pour ſe faire eſtimer ſainct homme & glorieux prophete de Dieu operateur de miracles (1). Le ſaict fut

(1) Ce fait relatif à la prétention de Calvin de faire un miracle eſt cité par pluſieurs auteurs antérieurs à Bolſec. L'érudit Laurent Surius, dans ſes *Mémoires hiſtoriques ſur les affaires du temps, depuis l'an 1500 juſqu'en 1567* (page 416). — Félicien Ninguarda, dans ſon livre contre Anne de Bourges, imprimé à Veniſe en 1563. — Guillaume Lin-

danus, dans le dialogue intitulé : *Dubitantius, ou de l'origine des Sectes de ce ſiècle*, imprimé à Cologne en 1571. — Guillaume Alain, *Libro 7^o Dialogorum*.

L'anecdote de Calvin eſt d'autant plus croyable, que Luther lui auoit donné l'exemple de cette ruſe, rapportée par un grand nombre d'auteurs (Voir Michelet.)

tel cest homme duquel est mention estoit venu d'Ostun à Geneue pour la religion, & auoit indigence des biens temporelz tant que luy & sa femme s'estoyent recommandez à monsieur Calvin pour estre participans de la bourse des pauvres & de leur ausmones : auxquelz ledit Calvin promit secours de biens temporelz, & autres faueurs s'ilz vouloyent luy seruir fidelement & secretement en ce qu'il leur diroit : ce qu'ilz promirent & selon que iceluy Calvin les auoit instruit : le pauvre Brullé contrefeit le malade & se mit au liest. Il fut recommandé aux presches qu'on priaist pour luy & qu'il fut secouru d'ausmones : tost apres il contrefeit le mort dequoy Calvin secretement aduerty & comme celuy qui en estoit ignorant s'en alla promener accompagné c'est à sauoir selon sa coustume d'une grande troupe de ses deuots & amys plus intimes sans lesquelz il ne s'acheminoit guieres hors son logis. Entendant doncques les cris, & l'amentations que faisoit la femme contrefaisant la bien desollee il demanda que cestoit & entra en la maison ou il se myt à genoux avec sa troupe & feit oraison à haute voix priant Dieu de monstrier sa puissance & faire resusciter ce mort pour donner entendre à tout son peuple sa gloire & que ledit Calvin estoit son vray seruiteur à luy aggregable & vrayement de luy mesme esleu, & appellé au ministere de son Euangille pour la reformation de son eglise. Ayant finy son oraison il vint prédre ledit pouure homme par la main luy commandant de la part de Dieu & de

Les incrédules au prodige tenté par Calvin peuvent encore consulter le tome II des *Controverses* du cardinal Bellarmin, liv. IV, sur les notes de l'Eglise, chap. XIV, n° 181, p. 125. — Edition de Prague, 1721.

son filz nostre Seigneur Iesus-Christ qu'il se leuaſt & qu'il feit manifestation de la grace de Dieu : mais pour quelque repetition & haut crier ſeſdictes parolles par Caluin le mort ne parla ne remua car par le iuſte iugement de Dieu qui ne veut ne peuſt approuuer les menſonges ledit contrefaiſant le mort mourut pour vray : ne pour pouſſement que ſa femme luy ſeuſt faire il ſe remua ne reſpondit ains eſtoit tout froid, & roide de quoy eſtant certaine ſaditte femme commença à braire & vrler à bon eſcriēt criant cōtre Caluin, & l'appellāt pipeur, & meurdrier de ſon mary declarant à haute voix le faiēt comme il eſtoit paſſé ceste femme pour exhortations ne menaces qu'on luy feit ne ſe voulant taire. Caluin la laiſſa avec ſon mary treſpaſſé, diſant qu'elle eſtoit transportee de ſon entendement pour le treſpas de ſon mary & qu'il la falloit excuſer : ſi eſſe qu'il luy conuint ſortir la ville, & vuidier le païs & s'en retourna à Oſtun & puis fut femme d'un miniſtre appellé la Couldree : & quoy que les deuots de Caluin nyent cecy, il a eſté toutesfoys bien ſceu, & veriſié, ains confirmé par la femme metme qui n'eſtoit rien transportée d'eſprit mais parlant bien à propos avec bonnes raiſons. Or il faut paſſer plus outre ſur ſon ambition, & cupidité de vaine gloire, il eſcriuoit & compoſoit lettres, & opuſcules auſquelz il n'oublioit choſe aucune qui fut pour ſon honneur & gloire, ains auançoit louanges extrefines de ſoy meſme : Mais il attribuoit leſdictes lettres, & opuſcules à quelque autre, empruntant leur nom pour mieux couvrir ſa ruſe, & faire ſon bruiēt plus grād & excellent entre les hommes. Et qui voudra dire que cela eſt calummie ie luy prouueray par vne lettre laquelle il eſcriuit à maiſtre Pierre Viret, miniſtre de Lau-

fanne aux mains duquel estoient venues telles lettres, & opuscles mis en lumière au nom d'un Galasius autrement appellé monsieur de Saule : & au nom d'autres : mais ledit Viret bien recongnoissant le stile de Calvin comme souvent receuant de ses lettres fut fort esbahy, & scandalisé de l'ambition sienne, & ne peut faire de moins que de luy escrire ce qui luy sembloit sur telle maniere de faire : auquel Calvin rescriuit luy allegant quelques raisons assez friuoles, & legieres pour quoy il faisoit cela & sous le nom & tiltre d'autrui il s'exaltoit, & preschoit ses dignitez, merites, & louanges : & qu'il deliberoit d'en faire autant pour l'auancement de l'honneur & louage de Farel, & Viret aussi pour accroistre leur crédit : car ilz estoient comment troys coulomnes qui supportoyent l'honneur de Dieu, & la reformation de la religion chrestienne. Or ceste lettre fut trouuee entre plusieurs autres au cabinet dudit Viret à Laufanne lors qu'il absenta le pais de Berne sans prendre congé ne des seigneurs Bernois, ne du Baillif de Laufanne ne du peuple, & s'enfuyt plus viste que le pas pour ne receuoir la honte, & vergongne laquelle il méritoit pour sa contumace. Ceste dicte lettre avec bien quarante autres furent portees ausdits seigneurs de Berne, ausquelles lettres iceux seigneurs congneurent de fort grandes ruses, pratiques & menees dudit Calvin & des siens dont ilz furent esmerueillez & fort indignez contre telz ambitieux qui ne cessoyent d'imaginer & bastir nouuelles inuentions & subtilitez pour s'agràdir. Finallemēt quelle plus grande outrecuidance : & puāte ambition pourrait on rechercher que celle laquelle il monstre en vne sienne responce presentee aux sindiques & conseil de Geneue le ieudy fixiesme du mois d'octobre

l'an 1553, contre l'escrit produit le lundy deuant par vn seigneur Trouillet? Car en ceste responce il se vante merueilleusement & prepose à Melācton l'appellant plus philosophe que Theologien : disant qu'iceluy Melanctō nageoit entre deux eaux, mal resolu en Theologie & quand tout est bien cōsidoré beaucoup inférieur à luy. Aussi c'estoit son commun langage en compagnies priuees d'ainfi despriser chascun docteur tant ancien que moderne à son respect : & ne faisoit cas que de Martin Bucere son precepteur. Plus en ses œuvres declarant quelques point de l'escripture sainte & recitant les sentences d'aucuns docteurs qui ont escrit deuant luy en faict aussi peu de conte que rien : puis apportant sa sentence il vse d'un braue *Ego vero* comme on peut veoir entre autres lieux au proëfme sien sur l'epistre aux Hebrieux. Mais s'il vient à parler de quelcun qui l'aye contredit, ou piqué il le iette si bas qu'il semble n'estre digne d'estre de luy regardé l'appellant le plus souuent ignorant, beste, sot, iurongne, & chië mort : voyla les beaux termes desquelz on veoit ses liures farcis. Et puis Theodore de Beze le veut exalter en genre d'humilité benignité, & clemence disant en sa belle preface que l'homme est encores à naystre qui par luy à esté vituperé & calumnié. Dieu en soit iuge & toute personne de bon esprit & entendemēt. Or c'est assez demouré sur c'est article de son ambition.



CHAPITRE XIV.

Je veux parler de sa sobriété laquelle Theodore de Beze loüie extremement disant l'auoir veu deux iours entiers en abstinence, de viandes corporelles. Plus que ledit Caluin n'a iamais changé de forme de viure, de mœurs, ne de doctrine. Dont ie ne me puis assez esmerveiller de l'impudence d'un tel iaseur qui veut faire paroître le noir estre blanc : & Sathan estre un ange de lumiere : mais c'est l'office coustumier des enfans du pere de mensonge. C'est chose certaine que tous les gentils-hommes François & riches venus à Geneue habiter pour leur religion ne pouuoient faire plus grand plaisir, ne mieux aquerir sa faueur & amitié que de lui faire banquetz & festins tant au dîner, qu'au souper. Et chacun faisoit à l'enuy de le banqueter au mieux qu'il estoit possible, tant en abondance qu'en délicatesse de viandes. En maniere que le gibbier & bons morceaux commencerent à encherir, dont se leua double murmure, & scandale en Geneue pour la gourmandise des estrangers singulièrement des François qui leuoient tout ce qui estoit apporté au moulard. Car aucuns estoient offensez que chrestiens, sortys de leur país pour viure plus religieusement & en la profession de l'Euangile fussent si abandonnez à la volupté de leur gorge. Autres comment les pauvres indigens, & necessiteux indignez de veoir & entendre les superfluites des viandes aux banquets qu'on fai-

foit à ce monfieur Calvin (1), Les deuortz de Calvin, dirōt que le bon homme n'y prenoit pas plaifir : & qu'il fe fut

(1) En fuppofant, contre toute vraifemblance, que les feftins du temps de Calvin aient été moins luxueux & accessibles à moins de monde que ceux qui eurent lieu immédiatement avant ou après lui, toujours eft-il que cette diminution ferait amplement compenfée par le nombre vraiment incroyable de ces repas vers cette même époque. Bref, en mettant les chofes au plus bas & en les jugeant avec toute la modération poffible, on n'en arrive pas moins aux conclusions fuivantes : A une époque où Genève était grevée d'une dette énorme, où les lamentations des autorités fur la pénurie de la ville & la difette des campagnes étaient pour ainfi dire journalières ; lorsque, fous ce même prétexte, les magiftrats calviniftes chaffaient par troupes les réfugiés pauvres, comme nous le verrons plus loin, & renvoyaient de mois en mois & d'année en année le payement des employés de l'adminiftration ; — à cette même époque, une partie très-confidérable des revenus publics fervait, fans utilité aucune, à régaler à tout propos une vingtaine de fonctionnaires, déjà prefque tous débiteurs de la ville, & une douzaine de miniftres étrangers, plus grafement payés que tous les magiftrats nationaux. Et ce qu'il y a de mieux, c'eft que tous ces fonctionnaires privilégiés, qui

faifaient même payer aux payfans le tribut de la communion, étaient précifément les principaux repréfentants du parti qui avait impofé à Genève les lois fomptuaires qu'ils étaient chargés de faire obferver, tout en donnant eux-mêmes l'exemple public, officiel pour ainfi dire, d'un train de vie diamétralement oppofé. Il ferait néanmoins bien ridicule de vouloir appliquer des confidérations de cette nature à un homme tel que Calvin, à qui un feftin ou quelques écus de plus ou de moins devaient être de la dernière indifférence. Cependant, quand d'une part on fe rappelle que le Réformateur était bien effectivement de tous ces repas, dont la plupart fe donnaient en fon honneur ou en celui de fes amis en paffage, et qu'on penfe aux cadeaux continuels en venaifons, en friandifes et en vins qu'on le forçait d'accepter en fus de provifions déjà plus que fuffifantes ; et quand, d'autre part, on réfléchit à fes habitudes fédentaires, à fon travail prefque furchumain, à l'âcre pauvreté de fon fang et à fa faible conftitution, on ne faurait s'empêcher de convenir qu'il fuivait là une étrange hygiène pour tous ces maux internes & externes dont il fe plaignait fans cefle.

J. B. G. GALIFFE. *Nouvelles pages*, p. 48.

bien contenté de beaucoup moins : mais que cela procedoit de l'affection laquelle chascun lui portoit : qui ne luy pouuoient mieux demonstrier l'honneur & leur amour enuers luy. le feroiy bon cela ne fut que l'office d'un pasteur vray, & sincere ministre de la parolle de Dieu est de reprimer telz bobans & banquets excessifs & de ne si retrouuer tant pour monstrier de ne les approuuer : comme pour ne donner scandale aux pauvres & necessiteux. Mais nous sommes bien informez par gens de bien & dignes de foy du train qu'il tenoit chez foy. Car les meilleurs & plus friants morceaux luy estoient reservez pour sa bouche chez luy ou bien presentez : Et des vins il n'y en auoit point de plus exquis en toute la ville : Car tous les ans il luy en falloit quoy qu'il coustast du Sauuagin ferrier de monsieur de la Flechiere de Cōcise près Thonon & quand il faisoit la faueur à quelque amy d'aller disner, ou soupper avec luy il luy falloit porter de son vin en vn petit flascon d'argent : & cela estoit reserveé pour la bouche de monsieur. Aussi auoit il son boulengier qui le fournissoit de pain faict expressement pour luy de fine fleur de fourment paistri avec eae rose sucre, canelle & anys : & après estre tiré du four biscotté : Et estoit cedit pain par singuliere excellence appelé le pain de monsieur. Or que Beze & les affectionnez disciples contredisent ou nyent cela à leur plaisir ce m'est assez que les seigneurs de Berne en sont bons tesmoins : qui ayant bonne information de ce que j'allegue furent fort offensez de telle delicateffe bien certifiez de la grande quantité de confitures molles, & seiches d'Espagne, & Portugal des plus exquises qu'on pouuoit retrouuer qui lui estoit presentee de plusieurs personnes :

& desquelles il mangeoit plus que beaucoup de pauvres de la ville de morceaux de pain. Il ne fault point que Beze nous cache, ou deguise, la verité : Car les menfonges ont les pieds cours : & la verité à la fin est decouverte & creue les yeux de ceux qui la veulent detenir en tenebres. De sa sobrieté ie ne diray autre chose finon qu'il ne fut jamais escrit, ne entendu de Docteur sincere & vray pasteur de l'Euangile si delicatement nourry ny si à son aise quoy qu'en escriue Beze.



CHAPITRE XV.

Svr le point de sa chasteté, & continence ie n'en puis affermer, ny aussi nier : toutesfoys, diray ie bien qu'on en murmuroit fort. Oultre le ieune prouençal lequel il tenoit & qui le defrobba comme dict est par auant : Et plusieurs personnages de bon iugement en estimoyent bien autrement que Theodore de Beze n'en escrit non pas parauanture en ces derniers iours qu'il estoit si fort malade & griefuement tourmenté. Mais du temps que la damoyfelle de ville Mougis laissa son mary à Laufanne sans luy dire à Dieu pour aller faire residence à Geneue, ou son mari ne s'osoit retrouver. Et deuant ce temps la encores ie scay bien qu'on murmuroit de plusieurs dames & damoifelles qui assez domestiquement l'alloient trouuer chez luy sans compagnie fors que d'un petit enfant que elles mennoient par la main avec vne bible sous leur bras & quand par le chemin rencontrees de quelques leurs parens ou amis estoient interrogues ou elles alloient, respondoient iollement d'aller retrouver ce saint homme pour auoir solution d'un doute : Et y faisoient long seiour. Singulierement grand estoit le bruiet & murmure de la femme d'un seigneur estrangier venu pour la religion en ces pais là du nom duquel ie me tay pour bon respect : Mais son habitation estoit fort pres de Geneue quasi ioygnant les franchises pres de Saconnay en la terre de Gez. Ceste damoyfelle estoit ieune, belle & gaye : Or alloit Calvin fort souuent soupper la, & y demouroit au coucher voyre

le mary estant absent de la maison, & pais. Et scay bien avec d'autres que la seruante qui estoit lors avec laditte damoiselle reuella avec serment qu'elle auoit trouué deux places de personnes au liēt de sa maistresse combien que son mary fut absent du pais : Mais Calvin y auoit souppé & couché ce soir là. Pour lesquelles parolles laditte seruante fut fort menassée : & chassée de la maison. Or soyt comme vray ou non : Mais ie diray avec gens de bien, & de bon iugement que pour le moins il deuoit auoir en memoire, & mettre en execution le dict de sainct Paul au Theſſalonicenses cinquieme chapitre. Abstenez vous de toutes espee de mal. Surtout ie ne veux laisser passer vn point bien seur & notoire à plusieurs cest de madame Iolland de Brede rode qui fut femme du seigneur Iaques de Bourgongne, seigneur de Fallais cy dessus mentionné. Ledit seigneur depuis qu'il fut arriué à Geneue fut fort mal disposé de sa personne & quasi continuellement entre les mains des medecins : Calvin l'alloit quelque fois visiter & par plusieurs fois dict à la susdite Dame Iolland femme d'iceluy seigneur de Fallais que pensez vous faire de cest homme si mal disposé iamais il ne sera pour vous faire seruice si vous me croyés laissez le mourir aussi bien est il comme mort : mais s'il peult mourir nous nous marierons ensemble. Desquelz propos laditte dame fort indignee, & scandalizee persuada à son mary de sortir hors de Geneue & s'en aller tenir aux terres de Berne ce qu'il feist. Et icelle Dame ne peult celler cela & l'a dict à plusieurs bons & honorables personages : & l'ay ouy mesmes de sa bouche en presence dudit seigneur son mary. Et fault noter que homme viuant habitant en Geneue ou en la iurif-

diction n'osoit murmurer ne parler contre Calvin sur peine d'estre banny & chassé de la Seigneurie de Geneue, ou mis à mort (1). Car il trouuoit milles ruses pour se deffen-

(1) Lorsqu'on établit un principe, il faut favoir en accepter les conséquences. Or, ce n'est pas en conséquence du principe de *charité* & de *libéralisme* que Calvin fit périr Servet & d'Argillère (1553-1562); condamner à mort Gentilis (1558); marquer au fer rouge & bannir les imprimeurs Narbert & Billonet (1561-1563); torturer ou fouetter publiquement, & puis bannir F. Bellet, G. Dubois & le Bolonais Thomas Alexandre (1543-47-59); bannir, sous peine de la vie, T. Mesquin, J. P. Alciat & Telio (1558-1559); bannir, sous peine du fouet, J. Bolfec, G. Gudinier, F. Le Teinturier & M. Antoine (1551-52-56); bannir encore & ruiner ou chasser à force de persécutions les illustres italiens M. Grimaldo & G. Blondrate (avant 1555-58); leurs compatriotes Carignan, Gallo, Giustinioni & Zucchi, le célèbre Castalion, C. Damont & autres de leurs successeurs dans le rectorat des écoles; enfin, les ministres Caroli, de La Mar, Aymé Mégret, Champereau, Veyron, Effautier, M^r Morel de Villiers, & tant d'autres victimes moins connues, mais non moins infortunées de l'intolérance *dogmatique* du Réformateur. Car il ne s'agit ici que d'*étrangers*, réfugiés comme lui pour la religion, généralement aimés & appréciés des Genevois, & à qui (sauf à Servet) il ne trouva à repro-

cher que des opinions un peu différentes des siennes, mais encore très-*orthodoxes* selon nos idées actuelles, sur certains dogmes plus ou moins obscurs, notamment sur celui de la Prédestination. Voilà des faits que les panégyristes de Calvin devraient avoir le courage d'accepter comme absolument irréfutables, au lieu de vouloir toujours, en réduisant ces exemples à deux ou trois seulement, les atténuer par de véritables sophismes, tels, par exemple, que celui allégué par M. Bungener « que ce « n'était pas condamner les réfugiés « à une peine bien grave, que de les « chasser de la ville où ils n'étaient « établis que depuis peu de temps. » D'ailleurs, il faute aux yeux que de renvoyer par une sentence infamante, comme Calvin le faisait chaque fois, des coreligionnaires qui avaient déjà été bannis de chez eux (bon nombre même de deux ou trois pays différents et dont plusieurs étaient bourgeois), c'était leur infliger le châtiment le plus féroce qu'ils pussent encourir après la peine de mort; car c'était les exposer derechef à tous les dangers auxquels ils venaient d'échapper, ou les forcer à retourner à la foi qu'ils avaient quittée. On fait aussi que les persécutions de Calvin à l'égard des principales victimes que nous venons de citer ne s'arrêtèrent pas aux portes de Genève,

dre contre les accusateurs faisant courir le bruit qu'ilz estoient melchans, atheistes, libertins ou qu'ilz vouloient trahir la ville tant qu'il conuenoit mourir, ou vider le païs. De quoy ie reciteray quelques exemples bien manifestes à plusieurs personnes bien sages & qui obseruoient diligemment la maniere de faire & les ruses desquelles il vsoit (1). Je ne m'amuseray à parler de Castello, Caroly,

mais qu'elles furent les atteindre jusque dans les pays les plus éloignés ; on fait ce que Caroli, Castalion, Grimaldo, Alciat, Blandrate, Gentilis & d'autres eurent à souffrir, dans leur retraite, de la haine du Réformateur. Sous ce rapport, l'exemple de Bolsec, qui a inspiré à M. Bungener son étrange argumentation, était on ne peut plus mal choisi ; car il est bien connu que ce ne fut qu'après avoir été repoussé, à l'instigation de Calvin, de plusieurs autres communautés *protestantes*, que cet infortuné chercha un *refuge* dans le catholicisme.

Remarquons que nous n'avons indiqué ci-dessus qu'une partie des réfugiés *étrangers* chassés par Calvin. Que ferait-ce si nous voulions y ajouter la liste des centaines de Genevois qu'il fit périr ou chasser à l'aide de ses juriscultes français, uniquement pour cause politique, & dont plusieurs avaient été, comme Perrin, Vandel, Claude Genève, etc., de ses plus zélés disciples & de ses plus fermes appuis ?

J. B. G. GALIFFE. *Quelques pages.*
P. 78.

Dans la lettre au duc de Wurtemberg, du 21 février 1558 (*Lettres françaises*, tome II, page 182 & suiv.), Calvin fait une description des souffrances qu'enduraient à Paris les Réformés emprisonnés ou condamnés pour leur foi. En lisant cette lettre & quelques autres, nous nous sommes demandé quel accueil aurait fait Calvin aux lettres qu'on lui aurait écrites en faveur de tant de malheureux qu'il a poursuivis à Genève, soit pour vengeance personnelle, soit pour cause d'opinions religieuses. Il connaissait bien les souffrances des églises réformées, mais il ne s'est jamais exposé à les consoler autrement que par lettres : la prudence le retenait à Genève.

(1) En juillet 1545, Calvin prêchant à Saint-Gervais prétendait « qu'il fallait élever deux gibets pour y pendre sept à huit cents jeunes genevois, » menace qui, le 30 mars 1546, lors de l'indignation générale causée par le procès Ameaux, reçut un commencement d'exécution. Une *berche* ou potence fut dressée ce jour-là sur la place de Saint-Gervais, en présence de tout le conseil, du

& Bernadin Ochin : & de Pierre Morand leſquelz il n'a peu endurer pres de luy. Car il ne vouloit ne maiftre ne compaignon. Mais ie diray d'un Aufmonier de la feu Royne de Nauarre appellé Montouſet iceluy craignant le Roy de Nauarre qui luy portoit hayne pour cauſe de la religion ou mieux pour la doctrine Lutheriane laquelle chaudement il ſouſtenoit, & preſchoit. Il ſe partiſt donc de Chaſtel Ialloux. Et ne ſ'eſtimant ſeur es terres de France, ne de Nauarrois il ſe retira avec congé & par le conſeil de laditte Royne ſa maiftreſſe à Geneue ou peu de iours par auant elle auoit onuoyé quatre mille francs à la bourſe des pauvres pour ſecourir les indigens qui n'auoient moyen de gagner leur vie. Ceſtuy Montouſet là arriué avec lettres de recommandations de la Royne fut bien veu, & receu de Caluin & autres pour amour de ſa maiftreſſe : Mais prenant garde, & diligemment conſiderant le gouvernement de Caluin diſtributeur des Aufmones & le peu de ſecours qu'auoient les pauvres il ne ſe peult contenir d'en parler à quelcuns leſquelz il tenoit pour ſes amiz ſe complaignant à eux. Cela vint auſſi toſt aux oreilles de Caluin. Car il auoit pluſieurs fauoris & deuots qui luy ſeruoient d'Eſpies l'informant & aduertiffant de tout ce qui ſe faiſoit, & diſoit de luy par la ville. Incontinent le bon Montouſet fut abandonné de tous, mal veu de Caluin : Et nonobſtant les recommandations

lieutenant et des officiers, tous armés. MM. Gaborel et Bungener nous diſent qu'on ne pendit perſonne et qu'elle ne ſervit à rien. Elle ſervit, comme le chapeau de Geſſler, à jauer l'étendue de la ſervilité des

citoyens et à faire connaître & emprisonner ceux dont le caractère indépendant ſe révoltait contre de pareilles meſures.

J. B. G. GALIFFE. *Quelques pages.*
P. 85.

de sa maistresse delaisé d'amys & secours. Reduiet en necessité il escriuit bien amplement à la Royne sa maistresse du gouuernement des ministres de Geneue singulièrement de Caluin, & comment les deniers enuoyés pour les pauvres estoient distribuez se recommandant à ses bonnes graces & sur tout implorant son secours & liberalité. Bien tost apres la Royne enuoya homme expres avec lettres à quelques personages des plus apparens estrangers retirés à Geneue comme au fufdit seigneurs de Fal-lais, au Magnifique Megret & aultres les aduertissant qu'on print garde à Caluin & qu'il estoit à craindre qu'il ne fust quelque nouveau caffard qui vendoit du fard aux chrestiens : & qu'elle estoit bien informee de la mauuaise foy sienne en la distribution des aumosnes. Cecy fut diuulgué par la ville entre les estrangers : & Caluin aussi tost aduertey de tout qui se doubta bien que cela procedoit de quelques aduertissement dudit Montoufet à la Royne sa maistresse imagina vne fort subtile ruse pour appaiffer le courroux de la Royne & luy oster la mauuaise opinion qu'elle auoit conceuë de luy. Car la nuit suiuant il escriuit deux lettres à ladicte Dame desquelles l'vne estoit fort douce, humble, & gracieuse en laquelle il la prioit de ne adiouster foy aux parolles ou escritz d'aucuns medisant, mal uiuants & libertins qui pour la rigueur, & seuerité de quoy il vsoit les reprenant & corrigeant leurs vices luy vouloient mal & escriuoient fausement contre luy pour le mettre en maleuolence des seigneurs, & dames. Mais que en brief elle cognoistroit de quel zelle il administroit & la parolle de Dieu & les affaires de l'Eglise. Ceste lettre ainsi escriitte ferree & seurement cachetee fut gardee en la poche de son faye.

Mais l'autre au contraire estoit superbe, aigre & poin-
gnante en laquelle il l'appeloit Atheiste, libertine, hypo-
crite faulxice des Anabaptistes voire qui celoït & entre-
tenoit en son cabinet deux insignes heretiques assaïoir
vn Quentin, & vn Anthoine Poque avec leurs femmes.
Et qu'il auoit tant d'assurance en Dieu : & estoit tant
appuyé sur sa conscience qui luy seruoit d'un rempart, &
muraille d'Erain contre toutes puissances mondaines qu'il
se soucioyt peu des menaces & maleuolences des Roys,
& Roynes, & potentats terriens. Et qui plus est la menas-
soit d'un grief iugement de Dieu qui en brief luy deuoit
tomber sur la teste. Il ne croy pas que homme viuant de
quelque condition grande qu'il peust estre eust voulu, ou
sceu escrire plus ignominieusement à la plus ville per-
sonne du monde. Ceste seconde lettre ainsi écrite &
subsignee de son sein manuel sans la cacheter il monstra
le matin à plusieurs ensemble cōgregés en la fin de son
presche, entre lesquels fut present ledit Mōtousset. Diuers
cerueaux iugeront en eux mesmes diuersement de ceste
lettre : les plus accors & prudens furent esbahys de si
grande audace d'escrire en un tel stile à une grāde
dame & l'estimerent imprudence. Autres moins discou-
rant le trouuoient fort bon, & l'attribuoient à conf-
tance & magnanimité chrestienne o le grand personnage
qui ne craint de dire la verité aux princes & grands sei-
gneurs. Or ayant acheué la lecture de ceste seconde
lettre il s'achemina hors le temple de la Magdelene ou
il venoit de prescher & en presence de ceux qui auoyēt
ouy la teneur il la cacheta & mit en sa gibbesiere, ou
pochette pres de l'autre douce, & humble. Et à l'heure
mesme l'homme de la Royne de Nauarre luy fut monsté

lequel incontinent il appella & luy bailla la premiere letre affauoir la douce, & humble comme dict est luy recommandant & le priant de la bailler en la main propre de la Royne ce qu'il promit & apres disner se partit vers ladicte dame estimant ceux qui auoit ouy la lecture de l'autre que fut celle la mesme. Ainsi le bon preud'homme amusa la Royne par vne letre fardee & feincte apparence d'humilité : & ferra la bouche à ceux qui pouoyent estre scandalisez de luy par la letre de ladicte Royne.



CHAPITRE XVI.

Mais ceste ruse & subtilité fut bien tost descouuerte : par ce que le pauures Montouset plus fuy, hay, & delaiissé que parauant fut contrainct de laisser Geneue, & s'en retourner vers sa maistresse ayment plus tost se mettre en peril de mort : ains mourir vne foys que languir longuement en telle necessité & angustie. Retourné dõc qu'il fut vers sa maistresse il luy recita de bouche bien au long de la maniere de viure de Geneue, des actes & de l'administration des deniers vouez aux pauures. La Royne bien congnoissant l'integrité & sincerité de son ausmonier, & tenant pour certain qu'il n'estoit point n'y fot n'y affetté luy monstra la letre laquelle Caluin luy auoit dernièrement enuoyé par son homme mandé expres : Et voyant qu'elle estoit du tout contraire à celle qu'il auoit monstree, & leuë deuant plusieurs en Geneue comme dict est rogue, superbe, contumelieuse & iniurieuse il afferma à la royne que Caluin en auoit escrit vne autre toute contraire à celle-la. Et luy specifica ceux qui auoyent esté presens à la lecture : surquoy ladicte Royne despecha vn homme expres pour estre certifiée du faict avec la letre de Caluin pleine de miel & sucre escriuant particulièrement à aucuns honorables personages habitans à Geneue lesquels iceluy Montouset affermoit auoir esté presens quand Caluin auoit leu sa letre laquelle il fait entendre de vouloir enuoyé à la Royne. Le messagier alla & retourna avec les responces toutes conformes

à ce qu'en auoit dict iceluy Montoufet. Dont non seulement la Royne fut mal contente de Caluin : & ne feit plus de luy cōte que d'un rusé & malicieux hypocrite : Mais encores ceux qui entendirent telles trusses neurēt pis apres telle deuotion en luy & laisserent la ville de Geneue pour habiter es terres de Berne fort scandalisēz de luy que chascun iour monstroit nouueaux exemples & monstrueux tesmoignages de sa diabolique malice & fraudes infernales desquelles i'en reciteray vne qui a esté fort diuulguee à tous les seigneurs du conseil de Geneue & aux seigneurs de Berne. C'est que Caluin considerant vn seigneur Amy Perrin l'un vrayement des plus apparens, & insignes de la ville de Geneue des premiers du conseil & cappitaine general de la ville contredire le plus souuent à ses entreprinſes, & rompre ses desseins, delibera de le faire mourir par quelque subtil moyen soubz pretexte de trahison contre la ville. Cherchant donc la commodité, & oportunité de mettre sa deliberation & desir en execution passa le seigneur Cardinal du Bellay par Geneue retournant de Romme pour aller en France en la cour : les Geneueſans s'efforcerent de l'honorer selon la coustume du lieu lui enuoyant les grandes cimaifes du meilleur & plus excellent vin & le courtisant les plus apparent de la ville. Apres son partement & arriuee en la cour Caluin pourſuyuant son entreprinſe cōtrefeit des lettres dudiect seigneur Cardinal ou de quelque sien bien secret amy par lesquelles il faisoit entendre à ceux de Geneue que le Roy estoit en bōne vouldenté de receuoir leur alliance & amitié & qu'il seroit bon qu'ilz enuoyassent quelcun des leurs en Ambassade vers sa maieſté pour requerir de la part de la ville ladiecte alliance, & combourgeoisie.

Ces pauvres folz receurent ceste nouuelle fort legierement & fans plus penſer ceste affaire feirent election d'un Ambaffadeur pour aller à la cour & traicter de cela avec le Roy. Or à ceste charge fut eſleu le fuſdit Amy Perrin comme vrayement le mieux parlant & plus idoyne de leur ville. Caluin bien ioyeux de ceste election ſe perſuadoit pour vray que ledit Perrin n'en retourneroit iamais pour l'inimitié laquelle le Roy & ſon conſeil auoyent conceu contre ladiſte ville qui eſtoit le refuge des plus iniques de France banqueroutiers, faux monnoyeurs, faulſaires, & apoſtats. Et pour vray lediſt Perrin euſt tres mauuais viſage du ſeigneur de Montmorency Conneſtable qui ayant entendu la cauſe de ſa venue, & la charge de ſon Ambaffade luy diſt fort bruſquement qu'il eſtoit vn ſot teméraire : & qu'il dit à ſes beaux ſeigneurs de Geneue qu'ilz s'en vinſent nuds en chemiſe, la corde au col proſterner aux pieds du Roy requerant ſa miſericorde non pas outrecuidement demander ſon alliance, & amitié. De ces parolles & pluſieurs autres autant ou plus rudes ſe trouua lediſt Perrin fort eſtonné & ſejourna quelque iours encor en France auant que retourner à Geneue.



CHAPITRE XVII.

Ce pendant le pauvre Perrin estoit ignorant de ce qu'on luy braissoit & des chats qu'on luy iettoit aux iambes par lettres enuoyees par deffoubs terre au nom de plusieurs de la secte Caluiane demourans en Paris & autres villes de France. La teneur de toutes ces lettres estoit qu'on se prind garde à Geneue : car leur Ambassadeur practiquoit avec le Connestable de rendre sa ville entre les mains du Roy : & lettres sur lettres estoient mandees à Geneue de la mesme teneur au nom de diuers personages estans en France à plusieurs qui s'estoyent retirez en ladicte ville dont naquist crainte & fuspicion entre les François habitants la, & inimitié cõtre ledict Perrin, qui quelque peu de iours apres retourna sans auoir fait aucune chose. Après son retour autres nouuelles lettres contrefaictes au nom de plusieurs de la religion estans en France furēt enuoyees au magnifique Megret, & à d'autres retirez à Geneue certifiāts estre vray que ledict Perrin auoit absolument promis de rendre la ville au Roy (1) : & qu'il y auoit des capitaines,

(1) Laurent Megret, dit le Magnifique, en apparence réfugié français à Genève, était en réalité un agent secret & un espion du roi de France, grassement payé pour intriguer dans cette ville contre ses intérêts natio-

naux & ceux de ses alliés & combourgeois.

Calvin connaissait & *protégeait* ses intrigues & mit tout en œuvre pour sauver & réhabiliter leur auteur (lors du procès qui lui fut intenté à

& foldats despechés pour cest affaire qui feignans d'aller en Piedmont se deuoient ietter vne nuit en Geneue par intelligence. Estant donc lefdits estrangers François retirés en Geneue en grand doubte, & fuspicion pour ce bruit qu'on faisoit fausement courir de ceste trahyson & surprinsé fut portee vne lettre forgee en la mesme boutique ou les autres fufdittes, au seigneur Amy Perrin subfignee du nom du president de Sauoye nommé Peliffon : & la teneur estoit telle. Seigneur Capitaine i'ay commâdement du Roy mon maistre de vous escrire, & aduertir de ne faillir à luy tenir promesse, & qu'il vous fera le premier homme de Sauoye. Le porteur de ceste lettre bien

Genève en 1547, pour haute trahison), avec lequel il resta ensuite dans les meilleurs termes, — car trois ans plus tard, on le retrouve compère du Magnifique, au baptême d'un enfant de ce dernier, son filleul.

La raison repousse naturellement l'idée d'une complicité vulgaire entre le grand Réformateur & l'espion de François I^{er} & de Henri II ; mais rien ne s'oppose à admettre que Megret, qui avait pu trahir la patrie adoptive qu'il habitait, dont il recevait une pension & à laquelle il était lié par des serments, ait aussi put trahir, à un bien moindre degré, la Cour de France, qui ne pouvait l'atteindre que par des bienfaits pécuniaires.

Calvin veut réunir Genève à la France.

Tout porte à croire que Calvin, le grand Réformateur, qui n'aurait eu qu'un mot à dire pour faire pen-

dre le Magnifique, dont il connaissait si bien la trahison, ait eu, au contraire l'idée de profiter de cet homme, de ses intelligences en cour & de sa position exceptionnelle dans l'intérêt de sa propre cause ; cette opinion devient d'autant plus probable, quand on réfléchit que la cause de Calvin, telle qu'elle résulte de ce que nous savons de lui jusqu'à cette époque, & même après, n'était en aucune façon simplement la cause du protestantisme suisse ou Genevois, & encore moins celle de l'indépendance nationale de ces pays, pour lesquels il n'avait au fond qu'une très-médiocre sympathie, — mais que sa cause était avant tout celle de la *Réforme française* tout entière, qui le reconnaissait pour son chef religieux & politique. Ceci une fois admis, personne ne s'étonnera que le Réformateur ait pu considérer le Refuge de Genève non-seulement

apris & recordé vint chez ledit Perrin le chercher lors qu'il scauoit certainement qu'il n'estoit en la maison. Il parla donc à la femme dudit Perrin & luy bailla laditte lettre la priant de la bailler à son mary & non à aultre. Et qu'à son retour de Laufanne ou il disoit aller en grand haste il viendroit prendre la responce. Fort esbahy Perrin lisant ceste lettre & ne se doubant de la trahyson qui luy estoit dresse'e vint trouuer Caluin en son logis ou par cas d'auanture le magnifique Megret estoit & leur communiqua la lettre qui luy auoit esté apportee leur demandant conseil, & attestant Dieu qu'il ne scauoit dont procedoit ceste lettre & qu'il n'auoit aucune intelligence avec personne de France. Caluin seul congnoissant le

comme un asile & comme une forteresse offensive & défensive du protestantisme *français*, tant que celui-ci était opprimé ou proscrit dans la mère-patrie, — ainsi donc, non-seulement comme un moyen, comme un instrument puissant, mais encore au besoin comme un *gage* qu'il fallait être assez ardemment convoité pour que sa remise définitive eût pu améliorer ou changer considérablement la condition des réformés en France.

Telle est notre opinion, & nous délinons les panégyristes de Calvin de trouver aux faits qui ressortent des procès de Perrin & de Megret, & de plusieurs autres incidents analogues, une explication tout à la fois plus naturelle & moins compromettante pour la bonne réputation du grand Réformateur.

J.-B.-G. GALIFFE. *Quelques pages*, P. 66.

Après une vie entière de lutte & d'efforts, Calvin dut enfin reconnaître que la France, telle qu'il l'avait rêvée, lui échappait de plus en plus.

On remarquera que sa réception définitive à la bourgeoisie genevoise & les principales créations qu'on lui attribue dans cette ville ne précédèrent sa mort que de quelques années. — P. 121.

Elles n'eurent lieu qu'après 1559, époque où tout espoir de pefer sur une décision du gouvernement français était évanoui; on s'explique facilement qu'il a pu avoir cet espoir & qu'il ne voulut prendre d'engagement contraire par l'acceptation de la bourgeoisie & des ferments qu'on faisait en cette circonstance, qu'alors & pour se consolider lui-même.

tout comme auteur de l'inuention luy feit quelques remonſtrances de belles parolles. Qu'il euſt Dieu deuant les yeux : & qu'il ſe recommandaſt à luy : Et que eſcoulant encores vn peu de iours il auroit poſſible aduertiffement plus certain de cecy, & pour le moins qu'il attendiſt le retour du meſſagier qui auoit apporté leſdittes lettres. Perrin s'arreſtant à ce conſeil ne communiqua ceſte lettre à perſonne, mais la cachea en vn lieu ſecret de ſon cabinet. De la enuiron vne heure Calvin qui n'eſtoit rien pareſſeux vint ſeulet retrouver ledit Perrin en ſon logis le priant de luy remōſtrer ladicte lettre feignāť de vouloir vn peu conſiderer quelque ſentence dedans contenue. Iceluy Perrin ne ſe doutant de trahyſon le mena ſimplement en ſon cabinet & tira la lettre du lieu ſecret ou il l'auoit miſe lequel Calvin remarqua bien, & l'ayant quelque peu leuē luy rendit & s'en retourna chez ſoy : Et ſoudainement il miſt la main à la plume & reforgea vne nouuelle lettre adreſſee audit magnifique Megret au nom d'vn certain ſeigneur de France qui l'aduertiſſoit de la trahiſon baſtie par ledit capitaine Perrin & l'exhortoit à le faire entendre aux ſeigneurs de Geneue qui ſe priñſent garde de leur ville. Car pour certain elle eſtoit vendue : Et que pres dicelle eſtoient gens au guet par la Sauoye pour ſe getter dedans. Ledit Megret ayant receu le ſoir la ſuſditte lettre fort eſtonné ſans y penſer plus oultre vint retrouver Calvin & luy monſtra celle lettre de laquelle il ſembla eſtre tout eſmeu diſant qu'il ſe retireroit hors la ville aux terres de Berne ou de Baſle : Megret le reconforta & luy promiſt d'aller le lendemain matin au conſeil & de ſe faire partie contre iceluy Perrin ce qu'il feit de grand zelle & porta deuant les Sindiques & Seigneurs

du petit conseil plusieurs lettres lesquelles il auoit comme il disoit receuës de diuers siens amis de France : plus allegant que ledit Perrin en auoit receu vne du president de Chambery Pellisson sur la promesse qu'il auoit faicte au Roy & que ledit Perrin l'auoit monstree le iour precedent à monsieur Calvin & à luy. Tout à l'heure fut enuoyé le grand Saultier vers Calvin pour l'amener au conseil : & n'alla ledit grand Saultier loing pour retrouver Calvin car il estoit à la porte de la maison de ville attendant ce qui en aduint. Entré dōc en la salle du conseil fut interrogé s'il auoit veu ladicte lettre du susdit president de Chambery respondit que ouy & que s'il plaisoit ausdits seigneurs de commander au capitaine Amy Perrin de bailler la clef de son cabinet : & luy bailler des seigneurs du cōseil en sa compagnie qu'il iroit querir ladicte lettre car il sauoit le lieu ou iceluy Perrin l'auoit cachee. Cela luy fut accordé dont incontinent la lettre fut apportee & leuë deuant le conseil : apres la lecture de laquelle le pauvre Perrin fort confuz, & estonné fut mené en prison assez estroictement dequoy se leua merueilleux bruiēt par la ville entre les citoyens & estrangers. A la requeste des amis & parens dudit Perrin il fut mis à ses defences : & entre aultres choses fut remonstré au conseil que s'il eust esté consentant, & coupable de telle trahison & crime il n'eust pas communiqué telle lettre ne à Calvin ne au magnifique. Or il fut resolu en conseil que la lettre seroit portee audit president Pellisson, pour scauoir s'il l'auoit enuoyee ou nō. Absolument il respondit la lettre n'estre sienne ny escrite de son commandement ne vouloir : Sans cela le pauvre Amy Perrin estoit en grand danger de sa vie. Mais on congneut que c'estoit vn stra-

rageme inuenté par quelque fin maistre duquel toutesfois on ne pouuoit auoir certaine probabilité. Fut donc mis ledit Perrin en liberté & restitué en ses degrés, & honneurs de capitaine general de la ville comme par auãt (1). Et nonobstant que ceste menée contre ledit capitaine Perrin fut conduicte si secretement & finemét qu'elle ne peust estre plainement descouuerte : toutesfoys la fuspicion fut bien grande, & les coniectures bien vehemêtes qu'elle procedoit de Calvin : & des adherens sur quoy on voit l'ingratitude d'iceluy Calvin, & la petite recompense qu'il fait audit Perrin pour les peines & trauailz qu'il print pour le faire reuoker de son banissement, & de l'aller querir en personne à Strabourg pour le ramener en Geneue. La femme dudit Perrin ieune, cholere & courageuse faillit plusieurs foys de tuer Calvin & en parloit publiquement & haultement le vituperant, & appellant traistre & meschant. Mais commandement luy fut faict de la part de la Seigneurie soubs peine assez rigoureuse de laisser ledit Calvin & de n'intenter contre son honneur & personne.

(1) M. James Fazy, dans son *Précis de l'histoire de la République de Genève*, émet sur le procès d'Ameaux (tome I^{er}, page 268), sur Amy Perrin (p. 271), Servet (p. 275), Berthelier (p. 283), des opinions entièrement conformes à celles de Bolfec, & souvent même plus sévères. On peut voir surtout (p. 266) la manière

dont M. Fazy apprécie les procès pour des opinions erronées, de prétendus actes de forcellerie, ou même de simples infractions aux mœurs ; il est impossible de trouver dans ses paroles autre chose qu'un blâme motivé & même une condamnation presque continuelle de la conduite & des principes de Calvin.



CHAPITRE XVIII.

Caluin toufiours perſeuerât en ſa hayne contre Perrin comme il eſtoit irreconciliable & immuable en mauuaife voulenté, cherchoit tous moyens pour le faire mourir, ou pour le moins chaffer hors la ville, & attendit toufiours temps commode & oportun pour executer ſon mauuais deſir. Cependant il s'eſſorça de gaigner aucuns des ſeigneurs du conſeil donnant de la bourſe des pauvres dons ſecretement à aucuns du nombre deſquelz fut vn Lambert qui eſtoit neceſſiteux auquel fut quelque fois reproché qu'il portoit parpoin de ſatin de la bourſe des pauvres. A d'autres il preſtoit d'argent aſſez grâd ſomme pour traffiquer : combien que Beze affirme qu'il eſtoit fort pauvre : toutesfoys entre les autres vn Claude du Paon apotiquaire eut pour quelque temps cinq cents liures en preſt à quelle condition que ce fut ie ne ſçay. Aultres il entretenoit par promeſſes d'auancement d'honneurs, & faueurs. Dont par le moyen de telles perſonnes il eſtoit aduertit de tout ce qui ſe faiſoit au conſeil de la ville : & auoit les voix des elections d'offices, & dignitez à ſa deuotiō. D'autre coſté il mit ordre & moyenna par ſes ſubtilitez que pluſieurs des eſtrangers venus habiter à Geneue tant de la nation Françoisẽ, que Flamande, Angloiſe, ou Italienne furẽt receux bourgeois de la ville paſſez par le petit conſeil ſeulement ſans l'adueu des deux cens : ce qui engendra murmure entre les anciens citoyens & bourgeois. Mais on ne feit conte de leur murmure car

les estrangiers desia surmontoient en nombre, puissance, & richesses les enfans natifz de la ville : & pour mieux les tenir bas on leur ietta le chat aux iambes par vn bruiet qu'on feït courir malicieusement que les Geneuefens enfans de la ville faisoient secrette deliberation de tuer en vne nuit tous les estrangiers. Dont les estrangiers commencerent à se tenir sur leurs gardes & faisoient quelques promenades avec armes par la ville de nuit conduictz, & accõpagnez neantmoins d'aucuns enfans & citoyens de la ville des plus favoris & deuots de Caluin : entre autres vn Cotti Baudichon homme assez cõgneu de generation, de visage de pelage, & de faits sans que autremet ie m'amuse à le declarer alloit vn soir bien tard en compagnie de quelques François armez ce qui fut aussi tost rapporté par la ville de maison en maison. Et incontinent furent assemblez grand nombre d'enfans de la ville qui vindrent rencontrer lefdits estrangiers & leur demanderent à quel propos, & de quelle autorité ilz alloient ainsi par troupes & armez de nuit. Le bruiet & tumulte fut grand par la ville & peu s'en fallut qu'il n'y eust effusion de sang. A ce bruiet courut vn des quatre escheuins ou sindiques, appelé Henri Haubert Apotiquaire : car sa maison estoit assez voisine du lieu ou fut ce bruiet : & portant son baston sindical taschoit d'appaïser ce tumulte, mais on ne feït grand cõte de luy ne de ses remonstrances iusques à tant qu'arriva Amy Perrin capitaine general de la ville qui voyant la sedition tousiours de plus s'eschauffer, & les cœurs de costé & d'autre s'enflammer dict au susdict Henri Haubert sindique qu'il vñst de son autorité, & commandast aigrement en quoy il se monstroït ford froid, & pusila-

nime cōme celuy qui nouuellement auoit esté esleu en ce degré, & se sçauoit mal faire obeyr, & craindre. Lors lediēt capitaine Perrin luy print le bastō sindical de la main & le hauffant bien haut cria qu'on deult obeyr à iustice repetant par plusieurs foys à haute voix s'ilz vouloyent recongnoistre le diēt baston & obeyr au magistrat : à laquelle demande & remonstrance chascun se retira chez soy, ainsi fut appaisé ce tumulte & sedition. Apres que chascun se fut retiré, & tout ce trouble cessé les quatre sindiques & les seigneurs du petit conseil furent assemblez enuiron la minuiēt en la maison de la ville, ou ledit Haubert recita tout le fait comme il auoit veu : & donna louange audiēt seigneur Amy Perrin, Affirmāt que sans luy il se fut commis grand meurdre & occision en la ville. Pour l'heure deliberation fut faicte qu'on informeroit des promoteurs de la sedition & qu'ilz seroyent chastiez. Celle mesme nuiēt & le matin ledit Haubert Sindic fut tellement pratiqué par Caluin qui luy feit entēdre mille folies, & baleuernes que au conseil du matin auquel lediēt Perrin ne se retrouua point pour quelques empeschemēs suruenus particulierement, il diēt tout autremēt qu'il n'auoit à la minuiēt : car il feit querimonie contre le dit Perrin allegant qu'il luy auoit osté par force le baston sindical de sa main : & qu'il auoit diēt malgré Dieu de toy & de qui ta faicte sindiq. Les seigneurs du cōseil amys & deuots de Caluin semblablement pratiquez & sollicitiez poufferent à la Rouë pour tourner le chariot contre ledit Perrin absent & ignorant la trahyson & menee. Or fut parlé audiēt conseil contre luy voyre iusques à inferer qu'il estoit participant : ains autheur de la diēte mutination & tumulte excité la nuiēt prece-

dente : & qu'il deuoit estre quelque chose de ce qu'on murmuroit de tuer les estrangers. L'affaire fut si bien menee, & follicitee par lesdicts amis & deuots de Caluin que plusieurs des enfans de la ville furent prins & mis en prison ce iour mesme. Entre les autres deux patissiers ieunes hommes appelez les cõparez avec plusieurs de leur compagnons qui auoyent esté la nuit precedente audict tumulte.



CHAPITRE XIX.

Amy Perrin secretement aduertý de la trahison laquelle on luy bastiffoit viftement se retira hors la ville aux terres des seigneurs de Berne : ce que feirent pareillement le seigneur Pierre Vuandel, les Baldazars, & d'autres de leur amis plus intrinseques : contre lesquelz la partie fauorisant à Caluin qui estoit la plus grande au conseil portoit sourde inimitié à la sollicitation d'iceluy Caluin. Tout aussi tost furent retrouuez force tesmoins qui mainrenoyét estre vray que la coniuration estoit faicte de tuer les estrangers. Soubs ceste faulse couleur, & imposture furent mys beaucoup des enfans de la ville en prison ausquelz par force de tourtures & tourmés : part aussi par subtiles practiques, & belles promesses on feit confesser le cas estre vray voire que lesdict Perrin, Vuandel & Baldazars estoient chefs de ladicte conspiration. Et ayant cela confessé sans plus attendre furent menez chaudemēt au supplice de mort. Mais quasi tous ces miserables sur l'eschaffaut appelloyent Dieu en tesmoignage qu'il n'estoit rien de ce qu'on leur imposoit, & qu'ilz auoyent confessé telles choses en partie par force de corde & tourmens & partie par faulses promesses. Ce entendant lesdict Perrin, Vuandel, Baldazars avec d'autres qui s'estoyent retirez hors de Geneue s'en allerent rendre aux mains, & iustice des seigneurs de Berne se soubmettant à toute rigueur de iustice s'ilz estoient trouuez coupables du crime qui leur estoit imposé à Geneue. Lesdits seigneurs de Berne

ayant faict diligente inquisition sur tout ce faict, & bien congneu la verité feirent remōſtrances par lettres, & Ambassadeurs à ceux de Geneue de n'vſer de telles inuentions, & cruaultez qui eſtoient contre Dieu, & leurs prochains avec ſcandales des circonuoifins, pour quelques remonſtrances, & exhortations que leur feiſſent leſdits ſeigneurs de Berne il ne deſiſterent : ains chaſcun iour on prenoit nouuaux priſonniers, & les faiſoit on confeſſer ce qu'on vouloit comme aux autres deuant mentionnez puis les faiſoit on mourir eux appellant Dieu en teſmoins de leur innocence, & declarant les ruſes, & cruaultez deſquelles on auoit vſé pour les faire dire choſes contre la verité, & leur conſcience au deſhonneur & detrimēt deſdit Perrin, Vuander, Baldazars, leſquelz ilz declaroyent innoſcens de ce qui leur eſtoit impoſé. De quoy leſdits ſeigneurs de Berne bien informez, & certifiez receurent en leurs païs leſdits Perrin, & les autres fuitifz de Geneue les receuant pour leurs ſubieſts & les declarāſ innoſcens de ladicte impoſture, & les exortans a viure paiſiblement en pacience. Dequoy ie puis aſſeurer que iceux ſeigneurs de Berne ſeront bons, & fideles teſmoins. Et par ce que Theodore de Beze en eſcrit tout au contraire en ſa belle preface à l'aduantage de ſon maiſtre pere, & amy, & au vitupere d'iceluy Perrin & des autres fuitifz de Geneue. Ie veux mettre en aduant deux choſes aduenues ces iours là en Geneue leſquelles homme viuant ne pourroit nyer ſinon qu'il fut le plus impudent du monde. La premiere fut du ieune Bertelier qui fut mis en priſon à Geneue pour la meſme impoſture, & calumnie que les autres deſſuſdits. Iceluy Bertelier genereux, & conſtant ne peult eſtre induict par remonſtrances ne cauteleuſes

promesses que luy sceussent faire les seigneurs de Iustice, ne les ministres qui à la suasion de Caluin taschoient de endormir les pauvres calomniés par belles parolles, & promesses a faire ne dire chose contre sa conscience dont il fut mis rudement à la question : mais pour genne, ou corde qu'on luy donnast il ne peust estre vaincu combien que pour la pesanteur des pierres qu'on luy pendoit aux pieds la corde en laquelle il estoit attaché par les mains rompist par trois ou quatre foys. Ce que voyans les seigneurs du conseil cuyderent creuer de despit : & en fut vn d'entre eux appelé Amblar Corne qui luy dict tu confesseras cecy ou bien on te donnera tant de traiçt de corde qu'on t'arrachera les bras, & iambes : Car la seigneurie ne fera iamais vaincue par ton obstination : Ledit Bertelier nonobstant perseuerant tousiours en sa constance, & ne voulant dire chose contre vérité, & sa conscience on trouua vne nouuelle cautelle qui fut d'enuoyer vers la mere dudit ieune prisonnier qui s'estoit retirée au païs de Foucigni pour cause des horribles cruautés qu'on exerçoit en Geneue. Iceluy Amblar Corne vn des seigneurs du petit conseil tres ardent & affectionné disciple de Caluin print la charge d'aller vers laditte femme & l'induire à venir à Geneue pour le bien & honneur de son filz qui estoit en prison resolu comme dict est plus tost de mourir aux tourmens que de dire aulcune chose contre verité, sa conscience, & son prochain. Ledit Amblar corne sceut fort bien charmer la pauvre femme par feintes parolles & faulses promesses de la part des seigneurs du conseil que non seulement son filz seroit mis en liberté : mais encor exalté en honneur & degrez d'offices s'il vouloit obeyr ausdits seigneurs, & confesser sim-

plement ce qu'ils vouloyēt : assauoir estre vray ce dequoy il estoit accusé. Et que Amy Perrin & les aultres susdits fugitifs de Geneue l'auoient sollicité d'estre de leur conspiration & entreprinse : mais qu'il ny auoit voulu entendre, confessant seulement ce peu il feroit mis en pleine liberté & esleué en dignité audit conseil. Or il sceust si bien dire qu'il endormist la pauure mere : & luy persuada de venir à Geneue pour le salut & deliurance de son filz. Arriuee en la ville elle s'en alla droict vers la prison ou estoit son filz fort cassé & rōpu de la corde. Et luy remonstra la vōlonté & deliberation du conseil de le faire plustost mourir en prison miserablement qu'ils vainquist les seigneurs du conseil : pource la miserable mere l'exhortoit, & prioit de aquiescer au vouloir des seigneurs & cōfesser ce qu'ilz desiroyēt de luy, combien que fut contre verité & sa cōscience & que par ce seul moyen il feroit mis hors de prison & constitué en dignitez, offices, & honneurs. Et que telle promesse luy auoit esté faicte par Amblar corne de la part de tout le conseil. Tant bien feut la miserable mere pleurer, & soliciter son filz que s'il n'auoit pitié de foy mesme au moins qu'il l'eust d'elle qui demouroit desolee sans enfans & appuy luy mourant : & l'asseura tant sur la promesse qui luy auoit esté faicte de la part desdits seigneurs : que le pauure ieune homme dict & promit à sa mere de le faire, dequoy elle aduertit ledict Amblars & autres du conseil qui incontīnēt s'assemblerent l'interrogans comme deuant des points susdits lesquels il confessa hardimēt se confiant sur les parolles & promesses faictes à sa mere. Mais il n'eust pas plustost confessé & sa confession mise par escrit que la sentence de sa mort ne fut arrestee, & publiee,

& le iour meſme executee. La miſerable & dolente mere voyant eſtre aduenu tout au contraire de ſon eſperance & contre la promeſſe à elle faiète par vn des ſeigneurs du conſeil & de la part de tout le conſeil : voyāt di-ie ſon filz mort conſiderant qu'elle en eſtoit cauſe : & comme trahytreſſe de ſon ſang ſe cuida tuer de deſplaifir & honte : or comme forcenee tout à l'inſtant ſortit hors de Geneue & ſ'en alla criant répliffant l'air de regrets & complaints, à Berne, Zurich, Fribourg, & autres villes des cātons declarant le deſteſtable & inhumain faiēt par elle commis à la ſuaſion des ſeigneurs de Geneue ſingulieremēt d'vn Amblar Corne leur meſſagier & commis pour eſtablir telle trahiſon. Et demandoit iuſtice à Dieu & aux ſeigneurs des Cantons contre la ville de Geneue. Nie cecy Theodore de Beze ou qui voudra, mais leſdits ſeigneurs de Berne & des autres villes en ſerōt bons teſmoins qui furent tellement irritez & animez contre ceux de Geneue apres auoir entendu ce faiēt qu'ilz eſtoient preſque deliberez de deſtruire telle canaille de gēs iuſques à vſer de ces parolles qu'il falloir getter à force de peſtes vne ſi malheureuſe ville dedās le lac, mais l'aduoyer de Fribourg qui ſe mōſtroit au cōmencement le plus enflammé de cholere par le moyen de quelque preſent remit ſa cholere & appaiſa toute lire des autres ſeigneurs. Cependant Caluin & les autres miniſtres de Geneue conformes à ſon deſir & intention ne ceſſoyent de crier en leur preſches contre ces miſerables mis à mort & contre les ſuſdits fugitifs les appellans meſchans enfans de Diables, garnements, trahitres & de pluſieurs autres telles iniures leur preſches eſtoient farcys. Plus ilz eſcriuoyent lettres particulieres en France & ailleurs que Dieu les auoit

deliurez de certains ennemys de religion & reformation qui auoyent conspiré contre les estrangiers de les tuer en vne nuit i'enten ceux qui estoÿét venus pour l'Euangile. Toutesfoys ilz ne peurent tant farder ceste calomnie qu'elle ne fut decouuerte & bien cõgneue à plusieurs personages de bon entendement & iugement, voire venus à Geneue pour l'Euangile comme depuis à estre bien entendu le faict de monsieur Spiffame & les causes de sa mort quelques faulſe couleur qu'õ luy eusse peu dõner pour couvrir la malignité des enuieux calomniateurs. Or pour dire des pauures miserables tourmentez, & mis à mort : plus deffusdits fugitifs ie dy que pour leur iustificatiõ leur sert grandement contre les calomniez de leur ennemis l'acceptation & recueil que leur ont faict les sages & prudent seigneurs de Berne les receuant en leur terres en paix, & tràquilité comme leur bons subiects. Calvin de cela fort faché ne cessoit iours & nuit de imaginer nouuelles inuentions & subtilitez pour donner lustre à ses mensonges & donner à entendre estre vray ce qu'on imputoit à ces pauures fugitifz, & mis à mort. Aduint donc la deuxiesme hyſtoire à Geneue par l'inuention de Calvin & ses adherens laquelle i'ay promis reciter qui est telle.



CHAPITRE XX.

Vn ieune homme (1) nouuellement venu habiter en Geneue de Lōbardie du seruice du Duc d'Albe lors gouuerneur de Milan pour le Roy d'Espaigne. Caluin aduertiy de sa venue comme il estoit de toute autre chose pour petite qu'elle fut en Geneue l'enuoya querir, & le sollicita si bien auec d'autres de son païs qu'il cōtrefeit l'espion comme enuoyé & commis expressement par ledit duc d'Albe son maistre pour remarquer la situatiō de la ville de Geneue & pour practiquer auec le capitaine Amy Perrin, Vuandel, & Baldafars qui auoyent promis à son-

(1) Toute la première partie de ce chapitre est entièrement confirmée par ce que M. Galiffe écrit dans ses *Quelques pages d'histoire exacte*, pp. 115, 116 & 117. Nous ne transcrivons pas son récit qui tient près de deux pages in-4°. Il en résulte toutefois que cet Italien, nommé Scipion del Castro, fut demandé par les magistrats bernois, muni d'un fauf conduit, fut accompagné à Berne par le syndic Aubert & trois autres conseillers; que la confrontation eut lieu *en présence des députés calvinistes de Genève & d'une délégation des deux conseils de Berne*.

La scène, commencée solennellement, se termina par une huée gé-

nérale des accusés à l'adresse de l'espion italien & des députés calvinistes. Le 13 août 1555, les députés genevois vinrent rendre compte au conseil du fiasco complet de leur triste mission. Quant au jeune espion del Castro, il en perdit la raison. Le 2 septembre, on apprit qu'après être resté deux jours sans manger, il s'était blessé en voulant se tuer avec un couteau. Le 10 septembre suivant, il fut condamné au bannissement perpétuel sous peine de mort.

Cela était nécessaire pour jouer la comédie jusqu'au bout & sauvegarder les apparences, en ayant l'air de poursuivre un faux espion qui n'était qu'un agent de Calvin.

dict maistre de luy rendre la ville : lesdits Perrin, Vuandel & Baldafars habitans es terres de Berne aduertys de ceste nouuelle calomnie s'en allerent à Berne & feirent requeste à la seigneurie que ledit espion fut mené à Berne & confronté aux accusés pour soustenir son dire. A la requisition desdits seigneurs Bernoys l'espion fut cōduict & mené en leur ville soubs gardes : mais non trop rigoureuses & par chemin fut fort bien instruit de ce qu'il auoit à faire & dire, avec contresignes desdits calomniez pour les recongnoistre, & faire distinction entre eux. Il dict fort bien tout ce qui luy auoit esté enseigné & recordé : mais il faillit aux marques qu'on lui auoit donné pour distinguer l'un de l'autre. Car ayāt asseuré de les auoir veuz, & bien les congnoistre il print l'un pour l'autre, assauoir vn des Baldafars pour Amy Perrin, & Amy Perrin pour Vuandel. Surquoy les sages seigneurs de Berne prudément considerant bien entendirent que cestoit vne ruse, & menee de la pratique de Caluin & ses adherens. Dōt renuoyerent les commis de Geneue avec leur espion & deliurerēt les accusez & calomniez à tort, les laissans aller librement en leurs maisons & habitations. Theodore de Beze & les siens pourroyent nyer cela ne fut que ledit espion tost apres s'enallant hors de Geneue vers Italie desguisé, & masqué d'une fausse barbe blanche fut à la poursuyte diligente desdits fugitifz reprins pres Euien : & de la remené à Berne, ou librement, & entierement il confessa la verité du faict assauoir cōment, par qui, & pour quoy il auoit ainsi esté practiqué, & induict à calomnier ceux lesquelz il ne cognoissoit, & par lesquelz il n'auait receu oncques desplaisir. Lesditz fugitifz de Geneue, & calomniez deman-

derent acte, & tesmoignage par escrit du Secretaire de la seigneurie ce qui leur fut accordé & l'ont monstté à plusieurs pour leur iustification, & cōfusion de leurs ennemys. Mais ie laisse le iugement de telles inuétions, & practiques à toutes personnes de bon, & sain entendement qui ne sont point liez & consacrez à la secte Caluiniane : Car cest le propre de tous ceux qui se sont vouez, dediez, & addonnez à quelque secte que ce soit de trouuer bon, approuuer, & louer tout ce qui est faict par les chefs de leur secte, de les excuser & soustenir à leur pouuoir : finalement d'endurer la ruine de leur païs maisons, bien temporelz voire de leur plus proches parens plustost que de souffrir la honte, & destruction de leur secte, & des docteurs, & maistres d'icelle. Et sçay bien que estant faicte remonstrance à quelques ministres deuots de Caluin comment avec conscience ilz pouuoient adherer à si grandes mensonges, & calomnies contre leur prochain. Ilz responderent que c'estoit pour la gloire de Dieu & la destruction des meschans ennemys de l'Euangile, contredisans à la reformation. Et que ilz auoyent cela pour resolu en l'Eglise de Geneue que pour la gloire de Dieu il estoit licite, ains necessaire quelquefoys de mentir, & contrefaire la vérité.



CHAPITRE XXI

Caluin enclin à remuemens & inuentions nouvelles pour troubler le monde apres se va imaginer de solliciter les ministres des terres de Berne assauoir du païs conquesté (comme ilz appellent) à demander que les biens ecclesiastiques des Abbayes, Eueschés, & prebendes prieurez, cures, & de tous les benefices possédés par les prebstres auant le changement de la religiō fussent cōmis à la dispensation d'iceux ministres & predicans. Et fendoit sa demande sur ce qui est escrit aux actes des Apostres assauoir que l'argent, & pris des biens vendus par les chrestiens nouvellement baptisez, & adioints à l'Eglise estoit apporté aux pieds des Apostres, & par eux distribué aux necessiteux selon qu'ilz cōgnoissoient estre besoing. Et par ce moyen vouloit auoir le maniment & gouuernement des biens qui souloient estre des ecclesiastiques : Mais les seigneurs de Berne ne voulurent entendre de ceste oreille : & renuoyerent leur ministres leur defendans fort bien qu'ilz ne parlassent plus de telle matiere & qu'ilz s'empeschassent seulement de bien prescher & enseigner le peuple. Ce chemin luy ayant esté cloz, & bousché il mit en teste à maistre Pierre Viret ministre de Laufanne & à d'autres du païs conquesté qu'il falloit que le ministre eust la puissance d'excommunier : & que sans telle puissance, & autorité de chasser & separer les meschâs, & faux chrestiens des bons & sinceres le ministere estoit vituperé, & la parolle de Dieu estoit desprisee.

Ce point mis en avant en leur congregations fut conclu en toutes leur classes que aucuns d'être eux feroiēt députés pour presenter requeste aux seigneurs du conseil de la part des classes du païs conquesté sur cest article & demâde. Lefdits seigneurs sagement considerans ce que demandoient lefdits ministres & de quel poix estoit ce qu'ilz vouloient leut estre octroyé : fut par quelcun d'entre eux remonstré que autant vauldroit estre en Espagne soubz l'inquisitiō que aux païs de Berne les ministres ayât telle autorité d'excōmunier ceux qui leur plairoit. Dont leur fut respondu qu'ilz se cotentassent de la charge de prescher & enseigner : & qu'ilz ne parlassent plus de ceste matiere (1). Calvin aduertit de la response des seigneurs de Berne à leur ministres : indefatigable qu'il estoit & obstiné en ce qu'il se déliberoit d'excuter, sollicita tant plus lefdits ministres & par lettres, & par parolles de bouche, de manière que grande partie

(1) A l'aide de quelques registres conservés aux archives de Genève on a dressé la statitique des excommunications prononcées par le Consistoire, à Genève, depuis le 27 novembre 1553.

En voici quelques résultats :

Du 27 novembre 1553 au 8 décembre 1554, 82 ;

Du 13 décembre 1554 au 12 décembre 1555, 94 ;

Du 12 décembre 1555 au 28 juin 1557, 165 ;

Du 18 février 1557 au 17 février 1558, 278 ;

Du 17 février 1558 au 16 février 1559, 274 ;

Du 23 février 1559 au 28 février 1560, 304 ;

Du 28 février 1570 au 27 février 1561, 235 ;

Du 1^{er} mars 1561 au 25 mai de la même année, deux mois & demi, 94.

Dans les années qui suivent, les sentences ne descendent guère au-dessous de 300 & ne s'élèvent pas au-dessus de 400. Les cas d'immoralité abondent, & ils peuvent donner une idée de la prétendue pureté de mœurs introduite par la réforme.

Histoire de M. Vuarin, t. II, p. 397, par l'abbé MARTIN.

d'eux delibera plustost d'abandonner le ministere que laditte puissance d'excommunier ne leur fut octroyee. Allegant que c'étoit contaminer l'Euangile, & le sacremēt de la cene de la bailler indifferemment à bons & mauvais : vertueux, & vicieux. Dont de rechief retournerēt à Berne presenter supplicatiō sur la mesme demande. Il leur fut faict responce par l'aduoyer de la part de tout le cōseil qu'ilz s'en retournassent & feissent leur deuoir de prescher & enseigner. Et que plus ilz ne retournassent pour telle demande ou requeste : Car du tout les seigneurs ny vouloient entendre. Et qu'ilz ne vouloient aultre sorte d'excommunication en leur terre que le baston de iustice pour punir les vicieux & délinquants selon les demerites & crimes : Et que pour cela les seigneurs portoient le glaive. Calvin d'aultre costé plus dur qu'un rocher, & immuable en ce qu'il désiroit faire ne desista de solliciter Viret, & les aultres ministres ses affectionnés, & deuots leur remontrant que l'office d'un bon pasteur n'est pas seulement de donner pasture bonne à ses brebis : mais encores d'auoir esgard que maladie, & corruption ne gastat son troupeau : pour ce qu'il deuoit séparer les rongneuses & les ietter hors du troupeau. A ces persuasions adioustā qu'il auoit receu lettres de diuers lieux de France villes & chasteaux par lesquelles ilz demandoient des ministres pour prescher en France. Ceste nouuelle augmenta fort l'audace desdits ministres. Desquelz aucuns avec Viret mesme s'en retournerēt pour la troysiesme fois à Berne à leur propre & particulier nom arrogamment & opiniastrément demandans leur estre octroyee la puissance & autorité d'excommunier, & priuer de la cene les mal viuants : ou bien qu'ilz ne bailleroient

la cene à la feste de la natiuité qui estoit prochaine : ains qu'ils quitteroient le ministere. Les seigneurs du conseil considerans telle proteruité desdits ministres fort indignés de leur orgueil conclurēt qu'ilz feroient bannys de leurs terres, & païs avec note honteuse, & infamie : & que chascun d'eux porteroit lettres de la seigneurie au Baillifz des lieux ausquels ilz habitoient de telle teneur que incontinant veuës les lettres il bannissent honteusement à son de tröpette lesdits ministres porteurs, & exhibiteurs d'icelle lettres. A chascun desdits ministres fut baillee vne lettre de telle teneur pour porter à leur Baillifz bien cachetee, & serree, & ainsi s'en allerent sans scauoir ce qu'ilz portoient ce qui fut à leur grand vitupere, & deshonneur : Car subitement arriués furent publiquement, & honteusement bannys des païs & terres de Berne fors Viret qui aduertie soudainement du faict par quelques intimes amys s'en alla tout de ce pas à Geneue sans bailler sa lettre au Baillif de Laufanne. Ledit Baillif asseuré du tour qu'auoit faict Viret s'en alla avec aucuns des plus principaux de la ville au logis dudit Viret : Et visitant partout singulierement son cabinet trouuerent grand nōbre de lettres de la main de Caluin à iceluy Viret par lesquelles furēt descouuertes plusieurs subtilles menees, & fines pratiques lesquelles Caluin inuenoit & induisoit ledit Viret à y prester la main chauldement : Singulierement furent trouuees les lettres par lesquelles il incitoit iceluy Viret à demāder la puissance d'excommunier ou qu'ilz quittassent le ministere. Plus la pratique & entreprinse d'Amboise : & mille autres inuentiōs & nouueaultés qu'il taschoit de mettre en auant. Or de telles lettres furent portees aux seigneurs de Berne

quarante & deux : en la lecture desquelles lesdits seigneurs furent fort offencez & scandalisés de l'esprit malin & inquieté de Calvin : nonobstât que Theodore de Beze s'efforce de le louer sur tout d'esperit, doux benin & tranquille & pense amufeler les oyés ou les veaux.



CHAPITRE XXII.

Le vien à parler de ses derniers iours & des maladies diverses desquelles il fut affligé auant sa mort. Theodore de Beze escrit qu'il fut vexé de phtisie : cholique, asme ou difficulté d'haleine : de calcal, gouttes, hemoroïde, oultre sa migraine de laquelle il estoit ordinairement tourmenté. Voila beaucoup de sortes de maladies ensemble & desquelles il fut en grande misere longuement affligé voire iusques à la mort (vray tesmoingnage & bié expres de l'ire de Dieu sur luy.) Et si on veult alleguer que plusieurs personnes saintes ont eu beaucoup d'afflictions en leur vie sur leur corps, & biens comme vn Job duquel l'hystoire est assez congneue : Je respondray que Dieu pour vne exemple de patience le permist estre affligé en ses biens, & en son corps : mais aussi pour assurance qu'il n'habandonne point le iuste qui vrayement se confie en luy il le deliura de toutes ces afflictions & le multiplia en toutes prosperités, & benedictions : Cōme bien dict saint Iaqués au cinquiesme chapitre de son espistre Catholique. Vous auez, (dict-il) ouy la patience de Iob : & auez veu la fin du seigneur (c'est à dire) l'issue laquelle le Seigneur donna à son affliction : & auez veu que le Seigneur est grandement misericordieux. Par ces parolles semble que l'Apostre nous mette en aduant les sentences de Dauid au pseaulme trentetroisiesme, par lesquelles il inuite chascun à son exemple à louer Dieu, d'auoir foy en luy, & le craindre proposant sa grace enuers les

bons : & sa rigoureuse iustice contre les meschans. Les yeux du Seigneur (dict Daud) sont vers les iustes, & ses oreilles vers leur cry. Mais la face du seigneur est contre ceux qui sont mal pour exterminer leur memoire de la terre. Quand les iustes crient le Seigneur les escoute, & les deliure de toutes leurs afflictions ou tribulations. Le Seigneur est prochain de ceux qui sont contrits en leur cœur : & sauue ceulx qui sont humiliés & abbatu d'Esprit. Plusieurs sont les afflictions du iuste : mais le Seigneur le deliure de toutes. Puis s'ensuit la mort des iniques, & meschans est tresmauuaise : Et ceux qui ont en hayne la iustice, & le droict periront malheureusement. Sainct Paul au dixiesme chapitre de la premiere aux Corinthiens assure les enfans & esleuz de Dieu que s'il leur aduient tribulation, ou affliction en ce monde ilz en auront deliurance avec heureux succez. Dieu (dict-il) est fidelle en ses promesses qui ne vous laissera affliger plus que voz forces ne pourront porter. Car il vous donnera avec deliurance heureuse issue. Pour retourner doncques à la vexation de diuerses griefues maladies desquelles miserablemēt fut affligé Caluin voyre iusques à le mort : outre celles que Theodore de Beze recite il fut encores tourmenté d'un genre de maladie duquel nous lisons auoir esté vexé par iuste iugement de Dieu aucuns ennemis de Dieu vsurpateurs de sa gloire, & hōneur : C'est d'une mangeson de poux, & vermine par tout son corps : & singulièrement d'une vlcere tres puante, & virulente au fondement, & parties vergongneuses ou il estoit miserablemēt rōgé de vers. Ainsi Honorius secōd Roy des Vuādales apres auoir huiet ans persecuté l'Eglise Orthodoxe perit finablement mangé des vers, & de poux.

Arnoulph Empereur successeur de Charles le gros qui fut vn grād piller, & saccageur des temples des Chrestiens aussi miserablēmēt mourut : Maximia Empereur tres cruel sanguinaire. Antiochus Epiphames hōme tres meschant, & cauteleux : spoliater du temple de Dieu : & cōtemp-
 teur de la gloire d'iceluy qui par mespris du seul vray Dieu colloqua au temple de Hierusalem vne idole de Iupiter. Herode meurtrier des innocens, & vsurpateur de l'honneur & tiltre de diuinité : Et d'autres hypocrites, & ennemis de Dieu qui sous pretexte, & couleur de saincteté, ou zelle persecuterent la verité furent exterminéz par iuste iugement, & vengeance de Dieu de tel genre de vexatiō rongez de poux & vers en leur vie iusques à la mort : Et apres ceste vie iettez à la mort seconde en eternelle misere & condēnation infernale, sur lesquels le dit du psalmiste est vérifié Dieu l'ha cōsumé de double confumatiō : Ce que on peut dire de Caluin : Car nonobstant ce qu'en escrit de Beze contre ceux qui disent que sa mort a vituperé ou dementy sa vie, & soubstient qu'il est decedé de ce monde du trespas des enfans de Dieu : il mourut neantmoins inuoquant les diables, iurāt, despitant, & maugreant pour les tresgriefues douleurs, & tres aspres afflictions lesquelles il sentoit de la feure, & tres pesante main de Dieu sur sa personne. Et de cela ont tesmoigné ceux qui le servirēt iusques à son dernier soupir. Et nie cela Beze ou autre qui voudra mais cela est bien verifié mesme qu'il maudissoit l'heure qu'il auoit jamais estudié, & escrit, fortāt de ses vlceres & de tout son corps vne puāteur execrable pour laquelle il estoit moleste à soy mesme, & à ses seruiteurs domestiques qui encores adioustent qu'il ne vouloit pour ceste

caufe qu'on l'allast veoir (1) : Mais ie ne puis laisser vn point escript par Theodore de Beze au grād hōneur (cōme il pense) de son Maistre pere & amy Caluin. C'est qu'estant cōtrainct de demourer pour sa maladie en la maison, & desister de lire, prescher il ne perdit pour ce le temps : Car il ne laissait de trauailler en sa maison : tellement que

(1) De Bèze (*Vie de Calvin*, p. 64, éd. de Paris de 1864) dit : Je laisse aussi que l'an 1546, il fut longtemps persécuté des hémorroïdes, & jusques à auoir un bien mauvais ulcère en cette partie-là, & lequel depuis lui est revenu parfois.

Et à la page 155 : « L'an 1562, il se trouua fort souvent mal disposé, & ne s'en faut guère ébahir : car déjà deux ou trois ans auparauant, on voyait bien que ses anciennes infirmités se rengregeaient ; c'est à sauoir ses douleurs de tête & grandes crudités qui luy causaient une défluxion perpétuelle. Il était aussi assailli des hemorrhoides qui lui étaient plus fâcheuses à raison de l'accident qu'il avait eu en cette partie-là dix-sept ans auparauant, comme il a été dit, dont aussi il s'était senti quelquefois depuis.... ; les coliques s'en suivirent & puis à la fin la goutte. »

Voyez, sur les maladies de Calvin, la lettre qu'il adressa aux médecins de Montpellier le 8 février 1564, et qui est citée par Audin (*Vie de Calvin*, t. II, p. 460.)

Bèze ajoute (p. 198) : « Il y avait aussi plusieurs étrangers venus auparavant de bien loin, qui désiraient

merveilleusement de le voir, tout mort qu'il était, & en firent instance. Mais pour obvier à toutes calomnies, il fut enseveli le lendemain, qui était jour de dimanche, environ les huit heures ; c'est-à-dire son corps fut coufu en un linceuil, & mis en un cercueil de bois tout simplement. Puis, sur les deux heures de l'après-midi, fut porté à la manière accoutumée, comme aussi il l'avait ordonné, au cimetière commun appelé *Plein-Palais*, sans pompe ni appareil quelconque. »

Ainsi, il était mort le samedi, 27 mai, à huit heures du soir, il fut enseveli le lendemain matin à huit heures et enterré à deux heures. — Pourquoi tant de précipitation ? — On ne le laisse voir à personne pour obvier à toutes calomnies. Lesquelles ?

Faut-il ajouter foi à Harennius, qui affirme avoir été *témoin oculaire* & qui affirme que : *Calvinus in desperatione finiens, vitam obiit turpissimo & fastidissimo morbo, quem Deus rebellibus & maledictis comminatus est, prius excruciatu & consumptus.*

Bolsec était donc fondé à écrire ce qu'il a dit de la maladie et mort de Calvin.

durât ce temps là il cōmença & paracheua sa dernière institution chrestienne Latine & Françoisse, sur lesquelles parolles il ne feroit sans raison demander audit Beze qu'elle estoit ceste dernière institution. Car on n'en à veu que la première laquelle desia lōgtemps au parauant il auoit composée, & mise en lumière. Or si la première estoit si bien faicte, & entierement complete, quel besoing de la refaire rât de fois? Voila la mensonge decouuerte laquelle dict ledict Beze que sondict maistre, & pere Calvin estoit si absolument docte que iamais il ne s'estoit retracté de sentence, ou proposition par luy escrite, ou ditte de bouche. Car ayant esté reprins par aucuns, & accusé d'heresie pour plusieurs fauces sentēces retrouuees en son liure de l'institution de la première & secōde edictiō il les racoutroit & corrigeoit puis supprimât les premiers. Il faisoit r'imprimer le mesme liure corrigé : Ce pendāt il faisoit teste contre tout ceux qui censuroyēt & repreneyēt ses erreurs : & les appelloit menteurs, imposteurs, & calomniateurs se remettant à ceste dernière impression de son institution en laquelle il auoit corrigé seldits erreurs, & ainsi par telle ruse il se vouloit faire docteur absolu, & irreprehensible qui ne s'estoit iamais s'etracté de sentence qu'il eust dicté ou escritte.



CHAPITRE XXIII.

Or c'est assez parlé de la vie, ruses, & malices de Calvin & des afflictions de la iuste main de Dieu sur sa personne avant sa mort, & en mourant de son impatience & desespoir. Maintenant il faut veoir de sa doctrine, & sincerité avec laquelle il a traité la sainte escripture. Car Theodore de Beze le met en sa belle preface au plus haut degré d'exellence sur tous les peres saints, & docteurs tant anciens que modernes qui ont iamais escrit ou enseigné : Combié que soit tout le contraire. Car de tous les heretiques qui furent onc i'entende ceux qui ont esté de la religion chrestienne, & se sont vantez du zelle de Dieu, ie ne croy pas qu'il s'en puisse trouuer vn qui plus absurdement & malheureusement aye escrit, & parlé de Dieu & plus osté l'honneur de nostre Seigneur Iesus-Christ que ledict Calvin : ce qui l'a fait ou par vituperable ignorance : ou par diabolique malice ou par l'un, & l'autre, car il est certain que luy estât malin, vindicatif, & meschant comme à esté prouué ci deuant. Il ne pouoit estre vrayement docte ne auoir la sapience : & pure connoissance de Dieu selon que tesmoigne l'escripture. En vne ame maligne la sapience n'entrera point. Or pour dire de sa doctrine. Ie ne nye point qu'il n'aye esté eloquent & docte es langues & qu'il n'aye beaucoup veu, leu, & escrit. Mais ie soustiens qu'il n'a point eu la vraye connoissance & intelligéce de la sainte escripture. Touchât ce qu'il a escrit de la prouidence, prescience, & de la

prædestinatiō qui est l'homme de bon, & sain iugemēt qui ne congnoisse qu'il a ramenē l'heresie de Manes persien duquel sont appelez les Manicheens qui affirment toutes choses estre faictes necessairement par vn decret eternal tant le bien que le mal? Il est bien vray que Calvin n'vse pas apertement de telz termes mais ses escrits emportēt cela equiualemēt comme i'espere bien montrer cy deffoubs. Et faut noter que c'est la ruse de Sathan qui relevant ses vieilles pratiques, & heresies condānees par auant fuscire quelque temps apres nouveaux ambitieux, & outrecuidez par lesquels il resseme lesdictes heresies : mais il les transforme, & couure d'autres parolles, ou couleurs affin qu'elles ne soyēt recongneues : & que simples & ignorā les reçoient. Mais les doctes, & sages cōduits du saint Esprit les remarquent bien, & les reboutent visuemēt. Ce qui aduint au tēps de Constantin le grand enuiron l'an de nostre redemption troys cens & vinct huit. Quand Arius prebtre d'Allexandrie par l'astuce & ruse satanique renouuela la faulce doctrine de Ebion, Arteme, & Paul Samosaltene ia de long temps parauant condamnée, & reiectee aux Sinodes des Euesques de ce temps là. Ce pendant doncques que ledict Arius instrument & ministre de l'énemy de Dieu, & de verité semoit la poison des susdits Ebion & aultres d'eux fardee toutesfois & couuerte d'autres paroles, & termes Alexandre euesque d'Alexandrie la recōgneut fort bien, & en aduertit les euesques circonuoyfins. Ainsi en ce temps Calvin à regratté & rafraichy l'heresie de Manes : Et combien qu'il ne parle apertement en mesmes termes de la fatale necessité (Car il se fut trop descouuert & eust esté incōtinant reiecté de toute l'Eglise :) toutesfoys il

assure la necessité aux actions humaines approuuant & loüant la sentence de Laurens Valle dequoy i'espere traicter amplement en vne œuvre de la prouidēce de Dieu laquelle avec sa grace i'espere faire de bien pres sçuyre ceste cy. Or escriuant & soustenant que Adam necessairement est tombé en peché par l'ordonnance & decret eternal de Dieu. Plus que la posterité, & enfans d'Adam il en a esleu aucuns à estre sauuez, les autres destinez à la mort eternelle. Et de ceste difference la premiere, & principale cause il afferme estre le vouloir de Dieu allegant vne sentence de saint Augustin sur le liure de Genese, ou il dict que de toutes les choses qui sont & se font la seule cause est la voulētē & plaisir de Dieu : ne vitupere il pas grandement nostre Seigneur ? Car qui est le pere tāt inhumain qui engendre vn enfant en intention & deliberation de le tuer ou faire pēdre ? ô malheureuse doctrine Dieu en mille lieux de l'escrip-ture dict ne vouloir qu'on peche, de ne prendre plaisir en la perdition des damnez : de ne vouloir qu'aucū perisse : qu'il ne viēt de luy que les Israhelites perissent, & soyēt reprouuez de sa filiatiō : leur reprochāt qu'il a faict pour à eux tout ce qui estoit cōuenable à vn tresbon doux & misericordieux pere pour le salut de ses enfans : & Calvin assure qu'il en a crees aucū pour les perdre & dāner : n'essē pas manifeste ignorance ou diabolique malice : ou tous deux ensemble ? Plus d'imposer au Saint-pere Augustin d'auoir dict que de tout ce qui se faict au monde la seule voulētē de Dieu en est cause, cest vne grāde ingorance, ou malicieuse imposture. Car en ceste sentence que Calvin allegue du Saint pere il est signifié que de tāt despeces, & genres d'animants oyseaux, poissons,

bestes à quatre pieds reptiles, & de tout l'ordre des choses crees il ne s'en peut donner autre raison sinon que tel a esté le plaisir de Dieu : disant l'escripture cōme a esté le plaisir, & voulenté de Dieu tout a esté faict & produict tāt au ciel qu'en la terre. Mais que la cheute rebelliõ & apostasie des mauuais esprits : semblablemēt que le peché & transgression d'Adam & les crimes, qui iournellement sont commis par les meschans, que la voulenté, & decret de Dieu en soit cause : voyla vne tres lourde, & ignominieuse ignorance & trop euidente blaspheme contre l'honneur de Dieu, & ne croy point que iamais le bon docteur Augustin aye voulu dire cela. En cest endroiēt : donc on congnoist plus clairement que le Souleil de my jour l'ignorance de Caluin, & sa malice diabolique, plusieurs sentences aussi de l'escripture il renuerse, & interprete au cōtraire de verité. Mais ie les referue à l'œuvre ia dictē dessus qui doit tost estre mise en lumiere, voyons maintenant le grand deshonneur qu'il faict à Iesus-Christ filz de Dieu nostre Seigneur, & Redempteur.



CHAPITRE XXIII.

Deux points feulemēt ie veux mettre en aduāt pour euter trop grāde prolixité, & ne fascher le lecteur, ou auditeur : Car ie referue le reste à vne aultre œuvre. Le premier est sur ce qu'il à escrit exposant l'epistre aux Hebrieux singulierement au cinquiesme chapitre ou est faict mention de l'Oraison laquelle nostre Seigneur Iesus-Christ feit à son pere sur le mont des Oliues peu auant qu'il fut liuré ez mains des Iuifz. Et sur ces motz lesquels nous lifons en la commune édition : assauoir qu'il fut exauffé pour sa reuerence Calvin laissant la commune interpretation receeu de toute encienneté de l'Eglise interprete le mot *εὐλάβεια* crainte, & doute commettant en ce faict manifestes erreurs ignoramment, ou malicieusement. En premier lieu il affirme que nostre Seigneur Iesus-Christ eust si horrible frayeur de la mort qu'il tomba comme en desespoir, & qu'il doubta d'estre englouty de la mort. En latin il met *deglutiri* ou *abforberi* ce que pourront veoir ceux qui ont le liure : & en la traduction Françoisse il y a englouty. Plus grand blaspheme ie n'enten point que iamais diffent contre la dignité de Iesus-Christ Ebion, Arteme, Paule Samosatene, Arius leur sectateur, ne Mohom mesme. Car il nye premierement diuinité auoir esté en Iesus-Christ comme ignorant de sa fin, & n'estant seur d'estre veritablement le filz de Dieu qui ha toute puissance sur la vie, & sur la mort. Toutesfoys Calvin ignoroit-il que Iesus-Christ auoit dict parauant

comme il est escrit en l'Euangile selon saint lean , chapitre dixiesme. Mon pere m'ayme pour ceste cause que ie laisse ma vie affin que ie la reprenne de rechief : nul ne l'oste de moy par force : Mais ie la laisse de moy mesme & de mon bon gré. l'ay puissance de la laisser ? & si ay puissance de la reprendre. l'ay ce commandement de mon pere. Sur cecy ie desireroy que ces pauures gens tant voués, & dediés à la doctrine de Caluin considerassent comment pouuoir auoir nostre seigneur Iesus-Christ doubte d'estre englouty de la mort vray Dieu, & vray homme qui n'a iamais ignoré la fin pour laquelle il estoit venu en ce monde : le genre de mort lequel il deuoit souffrir : les moyens, les instruments, les instigateurs & executeurs de sa mort, voyre le lieu, & l'heure auxquelles il deuoit souffrir. D'auantage si le chef auquel cōsistoit la perfection de la foy : & de l'assurance laquelle nous deuõs auoir sur les promesses de Dieu ha doubté, tremblé, & vacillé : combien plus doiuent doubter, & estre mal asseurés les membres debiles, & infirmes ? Vn Esaye scié tout vif par le trauers du corps se porta tellement en son extrefme, & cruelle douleur qu'il sembloit ne sentir mal ne peine aucune : Ananie, Asarie, & Mifael adolescents iectés en vne fornaisie ardente tant il s'en fault qu'ilz criét qu'ils perdēt cœur & ayent crainte d'estre engloutis de mort en la flamme : qu'ilz chantent hymme, & louage a Dieu. Saint Estiéne accablé de coups de pierres non seulement n'est troublé ne espouuanté : mais encor il prie pour ceux qui le lapident, & affomment. Vn marcelin avec son frere fiché en gros espieux par le commandement de Diocletian comme mesprisant ses douleurs & la mort Chanta le psalme *Ecce quàm bonū, & quàm*

iucundum habitare fratres in vnum. Et tāt d'aultres nō chrestiens feulemēt, & aſſeurés de la vie eternelle. Mais encores payens ont d'vne magnanimité deſpriſé la mort : Et le filz de Dieu le plus magnanime, & cōſtāt de tous les mortelz : à la miellieſme partie de la conſtance, & magnanimité duquel iamais homme n'eſt paruenue aura il (comme diſt Caluin) perdu cœur : & fera il tōbé en crainte ſi vile, & extrefme? C'eſt trop ignominieufemēt eſtimé, & parlé du filz de Dieu. Mais ſur ce point voyons la grande ignorance, & malice de Caluin : pour mieux prouuer ſon dire il change la commune interpretatiō du mot grec *ἐνλῖβεῖν* qui au rapport de tous doctes en lāgue Grecque ſignifie craincte, preuoyance, reuerēce, & *pieté* qui eſt le deuoir qu'on doit premierement à Dieu : puis aux parents & tiercement à perſonnes vertueuſes, & d'autorité. Ce mot auſſi ſe trouue ſignifiant d'eſtournement de ce qui eſt cōtre deuoir & raiſon : toutesfoys il ne ſignifie pas vne crainte ignomineuſe & procedant de laſchetté de cœur pour quelque peril imminent. Mais pluſtoſt vne crainte vertueuſe, engédree d'Amour, & reuerence laquelle on porte à quelqu'un pour ſa dignité & grādeur ce que plus manifeſte le mot *ἐνλῖβῆς* qui ſignifie vne perſonne religieuſe, vereconde, & honteuſe. Mais Caluin à prins ce mot en la pire partie d'horreur, & tremblement pour vn peril ineuitable iuſques à deſeſpoir à la quelle crainte les poètes donnēt les adiectifs *anxium* & *atrū* c'eſt à dire plein de anxieté, & de regard obſcur, & ord. Ce que nul Sainct Docteur receoit auoir eſté en noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt. Vn aultre grand erreur il cōmeēt en ſa traduction ceſt qu'il traduit la propoſition *ἀπὸ* tout aultremēt que tous les doctes en *Grec* ne la pren-

nent : Car elle ne se trouue iamais signifiant *περί* qui veult dire de. Et si on me dict qu'on ne la trouue aussi signifiant pro comme il y a en la traduction commune ie respon que mieux valloit laisser les parolles comme de long temps elles sont receuës de l'Eglise : & en commun usage que les changer sans propos contre l'honneur de Dieu, & de son filz Iesus-Christ : & si Calvin eust esté si scauât, & docte que nous veult faire à croire Beze il eust peu auoir veu que le mot *ἀπό* se peult interpreter pour ou selon cōme *ἀπό τῆς ἰσῆς οὐσίας* est interprété, ex equis viribus : ainsi en ce lieu *ἀπό τῆς εὐλαβείας* qui empeschera q̄ *ἀπό* ne soit interprété ex, ou pro. D'auantage. Si Calvin auoit desir de restituer ce lieu en son droict sens pourquoy si temerairement, & audacieusement à il adiousté au texte *vn pronomen suo*? Car il à dict qu'il fut exauffé de sa crainte combié que au Grec il ne se trouue mais simplement il est escrit *ἀπό τῆς εὐλαβείας* pro reuerentia sans pronom *αὐτοῦ*. l'ay parauanture trop pressé ce point y demourant trop longuement mais ie l'ay faict expressement pour plus clairement monstrier l'ignorance, ou la malice ou toutes deux ensemble de ce Calvin le quel Beze exalte si hault sur tous les doctes qui furent onc. Or se vouë, & dedie qui voudra à sa doctrine & soubstiène son heresie. le diray ce que ie recueille de la sainte escripture, & des sentēces des saints peres & docteurs anciens les plus proches des Apostres sur la priere de Iesus-Christ & sur les parolles escrites en l'epistre aux Hebreux. Et deuant toute aultre chose conuient noter que laditte oraison n'est point escrite par tesmoignage de personnes qui les ayent ouyes, & y ayēt esté presentes. Car ces parolles furent proferees par

nostre Seigneur Iesus-Christ sur le mont des oliues, ou il n'auoit mené que troys de ses disciples : les aultres il laissa en Getsemani. Et encores ces troys estoient loing de leur maistre d'un iect de pierre : & fort engraues de sommeil. Le saint Esprit donc par l'inspiratiō duquel cecy à esté escrit par vrays & sinceres non contrefaits seruiteurs de Dieu à par ceste oraison enseigné & faict entendre la dignité, magnificence, & excellence de nostre Seigneur Iesus-Christ. Qui (comme il est escrit audit cinquiesme chapitre de l'epistre aux Hebrieux) aux iours de sa chair c'est à dire vestu de substance & nature humaine, peu estimé des hommes : aussi mal traicté par les Iuifz que malfaieteur brigand ou larron fait priere, & oraison de la plus profonde, & intime partie de son cœur avec larmes à celuy qui le pouuoit deliurer de la mort. Il ne s'enfuit dōc en loingtaines prouinces, en boys, desers ou cachettes : il ne commande aux anges ses ministres d'empescher l'étreprinse de ses ennemys, ne de les aueugler, cōfondre, ou renuerfer : Mais il prie son pere non par crainte vile, feminine, pussillanime, pleine de frayeur, & doubtant d'estre englouty (comme voulant fuyr comme escrit Caluin). Ains plustost se offrant genereusement à la mort de toute eternité ordōnee par le pere celeste pour la redēption du genre humain. Et dict telles parolles Pere s'il est possible que ce calice de mort se puisse passer sans que ie le gouste ie vous prie qu'il se passe & que ie ne souffre point la mort. Mais s'il n'est possible vostre volonté soit faicte, & nō la miēne. En cecy le saint Esprit enseigne que deux natures estoient en nostre Seigneur Iesus-Christ la diuine & humaine, l'humaine cōstituee de corps subiect aux necessitez naturelles, & d'ame

raisonnable faisoit toutes actiōs naturelles appetant toutes choses necessaires à la conseruation de ceste nature & craignant toutes choses cōtraires à la cōseruation d'icelle nature assauoir les passiōs, afflictiōs & la mort qui est la destruction de ladiēte nature humaine. Or selō ceste nature humaine il craignoit la mort. Et en cecy le sainēt Esprit refute l'erreur d'un Eutices Abbē en Confētātinoble le troisiēme apres Manes, & Apolinaris qui foustenoient q̄ Jesus-Christ n'auoit pas vn corps humain : mais celeste qui comme vn Raion de souleil estoit passē par le corps de la vierge sans prendre chose aucune de la substance. Et ainsi attribuoit à nostre Seigneur vn corps fantastique & non passible. Pour monstrier donc cōtre les opiniōs des heretiques que Jesus-Christ estoit vray homme & vray Dieu. Il faiēt escrire ceste oraison pour signifier deux voulētē auoir estē en luy l'humaine selō laquelle il n'eust point voulu mourir : Et la diuine selō laquelle la raison cōduiēte se conformoit au vouloir de Dieu. Secōdement le Sainēt Esprit par ces parolles veut dōner à entēdre la necessitē de la mort de cest innocent sans laquelle la nature humaine demouroit imperfaiēte sans espoir de resurrection : Et pource il disoit s'il est possible : mais n'estāt possible il se remēct au vouloir de Dieu duquel iamais il ne s'est parti. Car comme cest vne mesme puissance & sapiēce du pere, & du filz ainsi est vne mesme voulētē. Ceste est la vraye & legitime expositiō selō les peres & docteurs anciens Orthodoxes laquelle les vrayes enfans de Dieu & de l'eglise suyuent : or tiēne l'autre de Calvin qui se voudra vouēr & consacrer à sa faulse doctrine & heresie.

CHAPITRE XXV

En vn autre point bié expres il mōstre fort clairemēt son ignorāce, & malice : car ie laisse passer vn grād nōbre de cōtrarietez de sentēces en ses liures pource qu'elles ont esté remarquees par d'autres. Mais de cest erreur ie ne pense qu'aucū en aye escrit cest sur l'article de foy de la descente de nostre Seigneur Iesus-Christ aux enfers. Or ce dict article n'est de moindre importance pour la probation de l'exellence & autorité sienne que les autres de sa natiuité, resurrectiō, & ascēsiō au ciel, ce neātmoins Caluin la voulu supprimer, & cacher par malice diabolique, ou par vne ignorance trop lourde ou par les deux ensemble. La malice du diable à de tous tēps esté vigilāte contre la gloire de Dieu, & de son filz nostre seigneur, & à tousiours incité quelques orgueilleux, & ambitieux cerueaux pour ce seruir d'eux en telz effects. Inuentant quelque interpretation estrāge pour cōclure les heresies desia parauāt cōdānees, & reiectees par les Euesques Saints, & Orthodoxes. Ainsi subtilemēt il feit parler Arius : & luy feit enseigner le mesme erreur que Ebion, Arteme & Paule Samosatene auoyent semé cōtre la substantialité du filz avec le pere : mais sous autres termes pour mieux cacher, & couvrir la poison desdits Ebion, & ses cōpagnōs qui parauāt auoit esté cōgneue & cōdānee. Ne faisant dōc point Arius mention du mot *ὁμοῦσμενος* qui est à dire de la mesme substāce il disoit que le verbe diuin n'estoit point coëternel avec le pere : mais que le

pere estoit deuāt le verbe : cōbien que le verbe (cōme il disoit) estoit ἐξ οὐκ οὐτῶν, c'est-à-dire des choses qui n'estoyent point : cōme voulāt dire qu'il n'estoit point des choses crees. Par lesquelles parolles il nioit fourdement la diuinité de Iesus-Christ mais la ruse fut cōgneue par vn Alexandre Euesque d'Alexandrie & puis condānee cōme à esté dict. Depuis il feit leuer vn Photinus Prebtre qui pour mieux farder, & masquer sa faulse doctrine laquelle il vouloit semer en l'Eglise il vituperoit les Ariās, & Orthodoxes cōdemnant la doctrine des vns, & des autres, toutesfois il renouuelloit l'heresie d'Ebion, & ses cōpagnōs. Car il interpretoit ce mot λόγος en leuāgile selō S. Jean, decret & destinatiō de la redēption de l'hōme : Et restitutiō de la vie eternelle par l'hōme nay de la vierge. Mais ce dit Photinus fut refuté en sa fausse interpretatiō par vn Basilius Euesque d'Ancyre prouince de Galatie. Somme c'est vne anciēne ruse de Sathan d'exciter quelques heretiques qui par fauses interpretatiōs de l'escripture cachent l'hōneur de nostre seigneur, & introduisent fauses doctrines en l'eglise : ce qu'en nostre temps nous auōs cōgneu en Caluin qui entre les autres lieux singulieremēt il desrobbe la gloire de Iesus-Christ traduisant ce mot. Il est descēdu aux enfers : Il à esté mys au sepulcre. Et parce q'il fut reprins des l'an 1552 par quelque personnage qui luy reprochoit que sa batologie estoit trop d'eshōneste, & vicieuse : Et que cestoit assez dict au symbole. Il à esté mort, & enseuely, sans y adiouster à esté mys au sepulchre : il à supprimee les premiers Cathecismes qu'il à peu : & l'an 1562. furēt r'imprimés & en ces dernières editiōs. Il ne fait aucune mētion de ceste descēte de nostre seigneur pour cacher les enor-

mes sentēces par luy misēs aux premieres editions : Enquoy il monstre sa malice diabolique cōme celuy qui ayāt dōné vn coup de dague à vn autre cache vistemēt sa dague, & retire sa main en son sein feignant n'auoir faict le coup : toutesfoys encores se pourrōt recouurer des vieux exēplaires des cathecismes ausquelz on retrouvera q̄ le ministre interroge l'enfant. Que veut dire ce qui est adiousté de sa descente aux enfers? A quoy l'ēfant respōd. C'est que non seulemēt il a souffert la mort naturelle qui est separatiō du corps & de lame : mais aussi q̄ son ame à esté enfermée en angoissēs merueilleuses que Saint Pierre appelle les douleurs de mort. Puis le ministre demande pour quelle raison cela s'est il faict, & cōment : l'enfant respōd pource qu'il se presentoit à Dieu pour satisfaire au nom des pecheurs il falloit qu'il sentit ceste horrible destresse en sa cōsciēce cōme s'il estoit delaissé de Dieu : & mesme comme si Dieu eust esté courroucé cōtre luy. Estāt en cest abisme, il a crié mon Dieu mon Dieu pourquoy m'as tu laissé. Puis peu apres il adiousté qu'il falloit que Dieu l'affligeast ainsi pour verifier ce q̄ à esté predict par Esaye assauoir. Qu'il à esté frappé de la main du pere pour noz pechez. Or pour refuter cecy ie veux cōmēcer par ceste derniere sentēce c'est qu'il dict q̄ Iesus-Christ à esté ainsi traicté pour verifier le dict d'Esaye. En ceste sentence il mōstre son ignorāce trop lourde, & la plus part des ses sectateurs l'ensuyuēt, traduisans plusieurs passages de l'Euangile semblables à cestuy ci. *Hoc autē factū est vt impleretur quod dictum est*, &c. Et disent, cecy à esté faict affin que fut accōply ce qui à esté dict par le prophete &c. Mais il deuoit auoir obserué que le mot, *vt*, ne signifie pas toujours, affin, cōme

rédant la cause pourquoy vne chose est faicte : mais signifie quelque fois cōsecutiō, ou euenement des choses ou predittes, ou subseqentes cōme nous liſons au psāme 50. *Peccauī & malū corā te feci vt iustificeris &c.* J'ay peché & cōmis mal en ta presence : non pas affin ne à ceste cause que tu fusses iuste : mais il est ensuiui par mō peché q̄ ta iustice est apparue : & à esté manifestee ta constāce & fidelité en tes promesses cōtre ce que les hommes iugeoyēt de toy : assauoir que pour mō peché tu m'habandōneroyſ & chasseroyſ de toy cōme tu auoyſ chassē, & habandōné Saül mon predecesseur. Le semblable est escript en l'Epitre aux romains 5. chapitre. *Lex subintrauit vt abundaret delictu*, c'est à dire la Loy est entree, ou baillee non pas affin que le peché l'habōdast d'auātage : mais il est aduenue que la Loy estant dōnee aux hommes le peché à esté plus habondant que deuant. Tout ainsi faut-il dire q̄ Iesus-Christ à souffert & faicte plusieurs choses predictes par les prophetes non pas affin que les propheties fussent accōplies : mais est aduenue que les propheties, & predictiōs des Saincts prophetes ont esté accomplies en la passiō, & faicts de nostre seigneur Iesus-Christ. Sur quoy faut apprédre deux choses cōcorātes en la passiō de nostre Seigneur, desquelles S. Pierre faicte mention au 2. chap. des actes assauoir le conseil deſſini, & determiné de Dieu : & sa preuoyāce qui sont différentes : car aucunes choses Dieu auoir deſſini & arresté en son conseil eternal assauoir q̄ Iesus-Christ s'humilieroit à la croix & souffriroit la mort : & d'autres choses il auoit preueu, (cōme toutes choses futures luy sont presentes) assauoir les iniures, blasphemés, calōnies qui par les luifs seroyēt faictes cōtre la personne de son

filz lesquelles choses il n'auoit ordōnees, ne arrestees en son cōseil, & decret eternal mais seulement preueuës : Et faut sagement distinguer entre le decret ou cōseil diffini : de Dieu & sa preuoyāce : ce q̄ l'ō peut entēdre par ce qui aduīt à Ioseph filz de Jacob, cōme l'histoire est en Genese. Il dict à ses freres apres la mort de leur pere troublez, & craignāts que ledit Ioseph ne se ressentist de l'iniure qu'il luy auoyēt faicte. Ne craignez point car telle fut l'ordonnāce & cōseil deffini de Dieu q̄ ie vinse en Egypte ou il auoit determiné de m'exalter, & cōstituer en dignité cōbien q̄ la determinatiō de Dieu n'estoit pas q̄ ses freres vlassent de telle cruaulté cōtre luy ce que toutesfois il auoit biē preueu. Or touchāt la proposition q̄ Caluin enseigne : & ses adherens opinatremēt tiēnent que Dieu auoit determiné, & deliberé la cheute d'Adā : & ainsi de toutes autres choses qui se commettēt au mōde cela est faux : & ia de lōg tēps condāné par l'Eglise : car quelque excuse, couuerture ou subterfuge q̄ Caluin, & ses adherēs puissent trouuer il ne peuuēt nyer qu'ilz ne dissent Dieu estre autheur de peché, mais de cecy sera plus amplement traicté s'il plaist à Dieu en l'œuvre suyuant ceste cy cōme i'ay promis. Secondemēt il blaspheme sourdement cōtre l'hōneur, & gloire de nostre Seigneur luy attribuāt chose qui ne fut onc, ne pouuoit estre en luy. Assauoir sinderese, remors, cōpūction, ou pressēmēt en sa cōsciēce. Car luy biē assure de son integrité & innocēce demanda aux Iuifs qui est celui de vous qui me reprendra de peché. Et en vn autre lieu il dict le prince de ce monde est venu cōme pour espier, & cōsiderer ce que ie suis, & mes actes : mais il n'a trouué en moy chose aucune reprehensible. Or il faut

maintenāt parler de la descence de nostre seigneur aux enfers qui est vn des principaux articles de la foy autant concernāt la gloire de Iesus-Christ que l'article de sa resurrection & ascention au ciel.

CHAPITRE XXVI.

La descence de l'esprit de nostre Seigneur Iesus-Christ fut prophetizee par Daud au ps. 15. Tu ne laisseras point mō ame aux enfers & ne permettras que ma chair sente putrefactiō : ou tombe en pourriture lesquelles parolles S. Pierre aux actes 2. chapitre expose de Iesus-Christ duquel l'ame descēdue aux enfers ne peut estre detenue aux lieux profōdz soubz la puissance des princes des tenebres : mais ayāt presché, & manifesté la puissance de sa diuinité. Il retourna glorieusement & reprint sa chair & son corps gisant au sepulcre. Et resuscita presens les gardes du sepulcre malgré les diables & la mort. De sa descēte aux enfers & sa prediciō faicte aux deffunts S. Pierre au 3. chap. de sa catholique escript. Que Iesus-Christ nostre Seigneur estant mort selō le corps & viuāt selon l'esprit s'en alla prescher aux espritz detenus en la prison c'est à dire en la puissance de la mort, & du diable Prescha dis-ie aux incredules & iustes laquelle predication pour le regard de ceux qui auoient esté incredules au tēps de Noë n'estoit faicte pour les cōuertir à la foy mais les à asprement reprins & blasmé & cōuaincu de incredulité. Et pour les iustes

à esté cōsolation & cōmunication de gloire à sçauoir à ceux qui seullemēt estoient detenus aux limbes pour les peines du peché originel. Le mesme S. Pierre plus clere-mēt à assuré au 4. chap. ladicte prediciō aux enfers parlât des meschâs qui vituperoiēt les gens de biē qui se retiroient des vices & pechés ilz rendrōt conte dit-il & raison à celuy qui iugera les vifz & les mortz pource l'euāgile à esté presché aux mortz affin qu'ilz soient condénés en chair selon les hōmes & qu'ilz vivent en esprit selon Dieu. C'est à dire que Iesus-Christ par telle predication faicte aux enfers s'est declaré & manifesté iuge des vifs & des mortz à ce que les mechans soiēt iugez & condénez en la chair selō laquelle ilz ont vescu. Et les iustes reçoüēt vie eternelle à cause de l'esprit selon lequel ilz ont vescu en Dieu. Je confesse que ceste matiere est fort difficile à entédre : Mais si vault il mieux ne l'entendāt point confesser simplemēt de ne l'entédre que de supprimer la gloire de Iesus-Christ & exposer la saincte escripture à contre poil pour paroir de n'ignorer rien, & estre vn docteur absolut & parfaictelement doué de l'esprit de Dieu : comme Theodore de Beze s'efforce de le faire croire par ses iaſeriees, & mēlōges trop impudētes & effrōtees. Je pourroy encor mettre en aduāt beaucoup de passages de l'escripture Saincte mal traduitz, & piremēt exposés par Caluin en ses œuures. Mais parce que plusieurs personnages de bō esprit en ont desia faict mētion & que ie ſcay que bien tost en doit sortir en lumiere vn amplement declarant ses erreurs, & ignorance : aussi pour n'estre trop prolix & fâcheux aux lecteurs de ce present opuscule. Je mettray fin à ce present liure : par lequel ie desire estre congneues la vie,

les mœurs, les ruses diaboliques, de Calvin & la mort corporelle de laquelle il passa de ce mode en blasphemmes, maugreemets, despitemens, iuremets, & desespoir extreme. Pour lesquelles choses sa porte fut close & on ne permettoit qu'on l'allast visiter pour ne donner occasion d'ouurer les yeux à plusieurs pauvres ignorants qui trop vouëz & cōsacrez à sa doctrine eussent esté informez du cōtraire qu'ils estoient persuadés. le serre dōc cest œuvre exhortant les hūbles, & sinceres enfans de Dieu, & de l'eglise catholique que ce present discours leur soit vn antidote, & preseruatif contre l'empoisonnee doctrine de Calvin couuerte, & fardee de iaseries de Theodore de Beze qui veult faire paroïr vn esprit des tenebres estre vn ange de lumiere : & vn loup estre vn aigneau : & vn mulet estre vn elephant. Et prie Dieu que les pauvres ignorants, & idiots destournez du vray chemin de salut : & fichez en opiniō faulse par la fraude de Sathā puissent ouurer les yeux de l'entendement, & cōgnoistre cōbien ilz se sont fouruoyés : & cōment leur secte s'en va abolissant de iour en iour. D'auantage que les entreprises de leur chefs ne prosperēt mais tousiours sont renuersees au cōtraire de leur intentiō qui signifie clairement que Dieu n'est point auteur, ne motheur de telz chāgements & nouveaultes : aussi ne leur dōne point bōne, & heureuse issue. Car quelle fin ont faict le duc des deux ponts & ses Reistres lesquelz il amena pour piller, brusler, & desrober la France soubz couleur de religion ? Plus les Souyffes & Geneuefians induicts, & sollicitiez par Theodore de Beze à venir surprendre la ville de Lyō, & le païs circonuoisin : que son ilz deuenus ? Les villes de Mascon, & aultres de Frāce surprinſes cōment

ne font elles demourees en leur domination, & puiffance fi Dieu leur auoient dōnees? Castelnau, la Renaudie, & Vilemougis : & les autres cōspirateurs cōtre la mort d'un Ieune Roy à Amboife induiçts par la fuafion de Caluin quelle iffue eürēt ils : & que deuint leur entreprinfe? le fucces de la hōte & mort vergōgneufe laquelle ils receürēt furēt tefmoins bien manifestes qu'ils n'estoiēt pas enuoyés de Dieu. Cōme Iehu pour tuer Ioram, & la lignee d'Achab cōme il est efcrit au 9. chapitre du quatriefme des Roys. Poltrot qui à la perfuafion de Theodore de Beze occit trahitreufemēt à Orleās le Noble, preux, & vaillāt Prince François de Lorraine duc de Guife, pour quoy n'eschappa il & fut fauüé s'il auoit eſté aduoué, & enuoyé de Dieu à ceste entreprinſe comme Dieu fauua Aor ayāt tué Eglō Roy de Moab cōme l'hyſtoire est bien expreſſe au troiſiefme chap. du liure des Iuges : finellemēt les ennemis de paix, & tranquillité, cōiurateurs cōtre la couronne, & teſte de leur Roy auquel ilz auoiēt faiçt homage, & iuré obeiffance, & fidélité comment leur en print il le iour de S. Bertholomy l'an de grace. 1573. Je ne veux pas approuuer les maſſacres de pluſieurs gens de biē, & innocēs qui par malice Diabolique & fraude Sathanique ſe feirent trop cruellement en certains lieux & villes de Frāce. Mais ie diray bien aſſeuremēt quelque choſe qu'en ſentent & eſcriuent aulcūs de la ſecte Caluiniane que promeſſe ne doit eſtre tenue à ceux qui font contre leur promeſſe, deuoir & foy. Je prie toutes ſortes, & conditions de gens vrayement cōduiçts par l'eſprit de Dieu : de faire oraiſons deuotes & continues que Dieu donne à ſon eglife des vrays docteurs, & legitimes paſteurs qui ſinceremēt

enseignēt le chemin de salut : & repurgēt le chāp de l'eglise de tous erreurs & abbuz. Semblablement qu'il donne à nostre Roy & à tous Roys & princes de la terre son saint Esprit : & sapience pour entendre sa sainte & iuste volonté : grace d'y obeir : & de contenir leur subiects en sa crainte, & vraye religiō. Pour cōclusion à nostre Dieu, createur, redempteur, & sauueur soit gloire, hōneur, & louāge eternellemēt, Ainsi, soit il.

FIN.

ESTRAICT DU PRIUILLEGE.

Après auoir veu la certification, de maistre Pierre Perier, docteur en theologie, & prieur du couuent de nostre Dame de Confort, à Lyon, & de maistre Iean Laurencin, vicaire & Official de Lyon par laquelle il appert : qu'au present traitté ny a rien cõtreuenant aux sainctes Constitutions ecclesiastiques, de l'égglise Cathollique & Romaine : Est permis à Iean Patraffon, libraire à Lyon Imprimer ou faire Imprimer, ledit traicté, intitulé : la vie de Iean Calvin & sont faictes inhibitions & deffences à tous libraires, de l'imprimer, ny exposer en vente : sans le consentement dudit Patraffon, à peine de Confiscation desdits liures, & d'amende arbitraire, Faict à Lyon le neufiesme de Iuillet. 1577. Signé

CHATILLON.

Erreurs plus notables en l'impreſſion de ce liure. Les autres moins d'importance ſont à la diſcrétion du ſage lecteur. En la page 33, ligne 11, pour *jaune*, liſez *azine*. En la page 40, ligne 14, pour *à urté*, liſez *aürté*; en la meſme page & ligne, pour *pernicité*, liſez *peruicacité*; en la page 93, ligne 13, pour *calomniez*, liſez *calomnies*; en la ligne ſuyuante, pour que leur *on*, liſez *ont*.





NOTE OUBLIÉE, SE RÉFÉRANT AU CHAPITRE XXIII,
PAGES 109 ET 110.

DE LA PRÉDESTINATION CALVINIENNE

Jugée par un Ministre genevois.

Quelques personnes ignorantes avaient baptisé la ville de Genève du titre fastueux de *Rome Protestante*, il eût été bien plus exact de l'appeler seulement la *Rome Calviniste*, puisque les doctrines de Calvin étaient les seules qui lui eussent donné quelque célébrité ; car Genève n'a jamais été le centre du protestantisme dont la communion luthérienne est la principale branche, qui, de même que les autres Eglises protestantes, rejette le calvinisme.

La doctrine caractéristique des Eglises calvinistes est la prédestination à la damnation (*Conférence sur la Sanctification*, par le pasteur Martin, p. 249) ; la lutte que cette question a soulevée est celle qui a le plus miné intérieurement l'Eglise genevoise, & c'est l'abandon de cette doctrine par les ministres de Genève qui a fait perdre entièrement à cette ville le titre qu'elle s'était attribué de *Rome Calviniste*, car évidemment elle n'a plus été calviniste depuis qu'elle a abandonné, dans le XVIII^e siècle, la doctrine de Calvin.

La confession de foi des calvinistes fut rédigée à Genève en 1566, & en 1618 le synode de Dordrecht la sanctionna & décida que désormais tous les ministres y souscriraient. En 1725, à Genève, on cessa d'exiger la souscription à cette confession de foi ; & le fœnicianisme remplaça le calvinisme. (Voyez l'article GENÈVE, par d'Alembert, dans l'*Encyclopédie*, & les paroles de J. J. Rousseau à ce sujet.) Depuis lors, jamais le clergé genevois n'a déclaré, ou que Jésus-Christ est Dieu, ou au moins qu'il n'est pas Dieu. Et même, le 3 mai 1817, la vénérable compagnie des Pasteurs de Genève a fait un règlement où elle ordonnait aux prédicateurs de n'émettre aucune

opinion sur la divinité de Jésus-Christ & sur la Prédestination. Ce fut alors que les méthodistes se séparèrent de l'Eglise nationale & formèrent des Eglises séparées, afin de prêcher à leur gré.

Pour faire apprécier la doctrine de Calvin sur la *Prédestination*, nous allons rapporter quelques extraits de la *Réfutation du méthodisme* par le ministre Pourait (pages 3, 6, 8, 30, 37, 40 & 43); car, fidèle à notre système, nous ne nous appuyons que sur les écrits des ministres & auteurs protestants:

« Lorsque Calvin, secouant le joug de l'Eglise romaine, eut renversé le principe de l'autorité, il dit à ses nouveaux sectateurs : « Examinez & croyez. » Cela voulait dire alors : « Examinez ; & si, après avoir examiné, vous ne croyez pas comme moi, je vous brûle. » C'est ainsi que l'infortuné Servet mourut victime de cette épouvantable logique. Calvin tout-puissant descendit dans la tombe, entouré de la vénération de ses concitoyens, & des hommages de presque toute l'Europe protestante. La force avait réduit ses ennemis au silence ; l'autorité de ses écrits était presque égale à celle des Livres saints. Les ministres consacrés juraient sur la Bible d'enseigner sa doctrine ; & pendant 90 ans son ombre vénérée domina en reine encore sur notre clergé. Mais il y a dans la marche de l'esprit humain comme une puissance occulte, je dirai presque comme un fatalisme de logique, qui entraîne tôt ou tard après soi les nations & les individus..... Un siècle & demi d'une autorité presque sans bornes n'a pu sauver Calvin : il est tombé....

« Calvin triomphant s'applaudissait d'avoir étouffé Servet, son rival ; mais, en dépit du prestige qui l'entourait, le sang de la victime avait laissé sur son front une tache ineffaçable, & la postérité l'a jugé. Déjà la mort de Gentilis, l'exil de Bolfec & de Castalion, les injustes persécutions exercées contre les Arminiens, avaient montré à l'Europe protestante ce qu'était cette nouvelle puissance qui s'appelait TOLÉRANCE, LIBERTÉ..... Genève secoua le joug ; elle lutta 60 ans, & finit par remporter la victoire. Les confessions furent abolies ; on ne fut plus tenu de croire & d'enseigner Calvin, & l'on jouit dès lors du seul protestantisme possible, favoir la liberté de conscience & le droit de l'examen.....

« On nous reproche de ne plus croire à la doctrine de Calvin ; c'est là tout notre crime. Eh bien ! nous allons montrer ce qu'était cette doctrine de Calvin. Nous allons ouvrir son fameux livre de l'INSTITUTION CHRÉTIENNE, où il l'a développée avec toute la supériorité de son génie, & l'on verra ce que croyait Calvin.

« Écoutons-le exposer lui-même sa doctrine :

« Sur la race humaine souillée, corrompue, à tout jamais perdue, Dieu
« a choisi de toute éternité quelques âmes qu'il régénère par son esprit.
« Quant aux autres, ajoute Calvin, Dieu les damne pour toujours, & cela

« fans qu'il y ait de leur faute, mais par son bon plaisir ; il les abandonne à
 « Satan qui les aveugle & les entraîne NÉCESSAIREMENT dans le chemin
 « de la perdition, & Dieu se sert ainsi des impies pour faire briller sa
 « justice. »

« Voici encore comment Calvin s'exprime à cet égard : (*Instit.*, lib. 3, cap. 21 & seq.)

« Dieu a une fois ARRÊTÉ dans son Conseil éternel & immuable quels
 « hommes il voulait destiner à la perdition ! Nous dirons que ce Conseil,
 « par rapport aux élus, est fondé sur sa miséricorde gratuite, sans aucun
 « égard à la dignité de l'homme ; qu'au contraire, l'entrée de la vie est
 « fermée à tous ceux qu'il veut livrer à la damnation, & que cela se fait par
 « un jugement, à la vérité caché & incompréhensible, mais au fond JUSTE
 « & ÉQUITABLE. »

« Quoi donc ! Dieu a une fois arrêté dans son Conseil éternel & immuable
 quels hommes il voulait destiner à la perdition ! & dans ce but il les a privés
 de la connaissance de sa parole & de la sanctification de son esprit ! Jamais
 système plus affreux est-il sorti d'une tête humaine ! Le délire a-t-il jamais
 rien inventé de plus atroce ! Dieu a choisi de toute éternité lesquels de ses
 enfants il veut damner ; alors que signifient les promesses de l'Evangile ? Que
 vient-on faire au sanctuaire ? Pourquoi ces hymnes saints qui montent vers
 les cieux ? Pourquoi ces prières ferventes ? Pourquoi ces gémissements qui
 partent d'un cœur contrit ? Pourquoi s'agenouiller dans nos temples ?
 Pourquoi verser des larmes de repentir ? Pourquoi s'amender ?..... Pécheurs,
 n'espérez pas de fléchir votre juge ; vous êtes marqués du nom de réprou-
 vés, le ciel est d'airain pour vous.

« Et la rédemption, quel sens peut-elle avoir aux yeux du REJETÉ ? Que
 lui apprend cette scène sanglante qui se passe au Calvaire ? L'élus n'en avait
 pas besoin, & le réprouvé, qu'en fera-t-il ? Ce n'est pas pour lui que Jésus
 porte sa croix, ce n'est pas pour lui qu'il monte au Golgotha, qu'il ceint
 son front d'une couronne d'épines, qu'il s'abreuve d'un calice amer & qu'il
 expire sur le bois. Que lui importent donc & les souffrances du Sauveur &
 sa longue agonie, & sa mort douloureuse ? Ces mots : Salut, Rédemption,
 Sacrifice, ne le regardent pas, & la croix n'est pour lui qu'une affreuse
 ironie.

« Et les œuvres, que deviennent-elles ? Elles sont complètement inutiles
 pour le salut ; l'élus n'en a que faire, il est sauvé. Et le réprouvé, que lui
 serviraient-elles ? Il est damné de toute éternité. Donc, tout calviniste rigide,
 s'il veut être confesseur, peut être impunément un scélérat.....

« Cette doctrine nous présente l'Eternel sous des traits odieux ; elle dé-
 grade ses perfections les plus sublimes ; elle en fait un tyran qui se joue de ses
 créatures & met son bonheur à les torturer. Il leur offre d'une main le salut

qu'il leur refuse de l'autre ; il leur commande la vertu qu'il les empêche de pratiquer ; il abuse de leur faiblesse pour les livrer ensuite au supplice ; il les punit de ce qu'il a fait lui-même ; il en sauve au hasard quelques-uns & damne les autres sans pitié. En un mot, il ressemble bien plus au démon de l'enfer qu'à ce Dieu saint & juste, sage & miséricordieux, que l'Évangile annonce.

« Telle est, dans son ensemble, cette fameuse doctrine de Calvin, qu'il a fallu croire pendant un siècle & demi dans nos murs, pour n'être pas regardé comme un païen....

« Voilà le système théologique que Calvin substituait à l'Évangile & que nos méthodistes professent. C'est pour le faire triompher qu'ils remuent aujourd'hui ciel & terre, & ces philosophes taxent du nom d'Ariens & de Sociniens (ce qui pour eux veut dire impies) les hommes raisonnables, les chrétiens fidèles qui se refusent à voir, dans ce tissu de contradictions & de blasphèmes, les sublimes révélations du Très-Haut.

« En vérité, quand on pèse dans sa pensée de semblables prétentions avec de semblables erreurs, on ne fait que l'emporter là-dedans du ridicule ou de la folie ; l'indignation s'éteint, & l'âme se partage entre le dégoût & la pitié. »

La place que nous venons de consacrer à la citation de M. le ministre Pourait, nous empêche de faire quelques extraits de l'ouvrage de M. le pasteur Martin, de Genève, *ses Conférences sur la Sanctification* (pages 102 à 110, — 201 à 217 & 249), auxquelles nous ne pouvons que renvoyer. Nos lecteurs y verront avec quelle éloquence & quelle logique il prouve que la doctrine de Calvin sur la Prédestination ne se trouve pas dans la Bible, est contraire à la morale & qu'elle est ODIEUSE, ÉPOUVANTABLE. Mais s'il regrette, malgré cela, les beaux jours où Calvin régnait à Genève, il faut avouer que ce regret est bien désintéressé de sa part ; car, s'il avait vécu du temps de ce singulier réformateur, & qu'il eût contredit avec autant de franchise la doctrine calvinienne de la Prédestination, il n'aurait pu éviter les flammes du bûcher de Servet, ou du moins la peine de l'exil & du bannissement, qui était le moindre châtement que Calvin infligeât à ceux qui osaient contredire sa doctrine, surtout lorsqu'ils le faisaient avec une logique pressante & victorieuse. Il n'a qu'à ouvrir l'histoire de Genève & il verra que Bolsec (1551), Jean Troillet, François Le Teinturier (1552), & Denys Bilonet (1563) furent bannis de cette ville à perpétuité, sous peine de vie, pour avoir émis des opinions contraires à la sainte Prédestination de Dieu. Combien de protestants & d'Eglises réformées étaient alors du même avis que ces victimes ! Nous ne parlerons pas des autres ministres ou hommes célèbres étrangers, tels que Castalion, Gentilis, Alciat, de Blandrate,

Mathieu Gribaldo, Henri de la Mar, Aymé Megret, Aymé Champereau & autres, qui payèrent de la vie ou du bannissement leur opposition à Calvin sur d'autres points. Que de gens sérieux & sincères dans leurs convictions religieuses, & généralement d'une conduite beaucoup plus *chrétienne* que les calvinistes proprement dits d'alors, furent punis & persécutés par la justice de celui qu'on surnommait partout le pape de Genève, créé tel par sa seule volonté, & qui pour se maintenir dans cette haute juridiction spirituelle a fait couler autre chose que de l'encre !







EXTRAIT DE L'HISTOIRE DE LA VIE, Mœurs, Doctrine, & Déportements de Théodore de Bèze, dit le spectable, grād Ministre, de Genève, selon que lon a peu voir & cognoistre iusqu'à main tenāt, en attēdāt que luy mesme, si bō luy semble, y adioust le reste.

Par M. Hierosme Bolfec, Theologiē & Medecin
à Lyon MDLXXXII (1).

I.

Jean Calvin veut exorciser un malin esprit.

.... Quant à moy (Magnifiques & honorés Seigneurs) i'appelle Dieu en tesmoing que ambition ne malueil-lance aucune contre personne du monde ne me fit par-ler en vostre congregation, & cōtredire à la doctrine, & sentences proférées au peuple present par le ministre pro-posant : mais le seul zèle de la gloire de Dieu & de la vérité, pour lesquelles ie déprise tout le monde, & suis prest d'exposer ma vie mesme, quand fera son plaisir &

(1) Cette vie a été publiée pour la première fois à Paris, en 1582, in-8°, à la suite d'une réimpression de l'histoire de J. Calvin, par Bolfec.

Il ne faut pas oublier, si l'on veut apprécier toutes les diatribes & ca-

lornies que Bèze a pu, avec facilité & sans contradicteur, publier contre Bolfec, que celui-ci est mort vers l'an 1584 & que Bèze lui survécut longtemps, car il ne mourut qu'en 1605.

volonté. l'ay par cy devant escrit, & mis en lumière un traicté de la vie, mœurs, & mort de défunct Iean Calvin, vostre singulier docteur, & ministre, à qui est donné l'honneur de vous avoir apporté la reformation Evangelique, du quel tiltre vous voulés estre excellens sur toutes autres nations. Mais i'ay laissë une chose de luy bien toutesfois notable, & manifeste à plusieurs de vostre ville, cest d'un vigneron de défunct Domene Faure, qui estoit dans la maison de son maistre en vostre ville, fort tourmenté du malin esprit & miserablement vexé : la nouvelle estât parvenue au dict Calvin, il s'y achemina avec bõ nõbre de personnes, & voulant icelluy s'attribuer la prérogative donnée de Dieu aux vrais serviteurs, & apostres de son fils nostre Seigneur Jesus-Christ, assavoir de chasser les diables, & délivrer les hommes tormentés par le malin esprit, il lui advint tout ainsi que aux sept enfans de Sena, desquels il est escript au dixneufiesme chappitre des actes : car Dieu qui ne veult estre tesmoing de mensonge, permit au malin esprit de faire leuer l'home affligé, qui furieusement à coups de poing, d'õgles, pieds, & dêts, quelque resistēce, & déffence que peussent faire les assistants, tracta si mal le saint Prophète Calvin, qui trefordement testõné, battu, mors, deschiré & egraffigné, eut grãd peine d'eschapper. Par là lon pouvoit biē cognoistre qu'il n'estoit point celui lequel il vouloit donner à entendre d'estre, assavoir vrai enfant & serviteur de Dieu, & de nostre Seigneur Jesus-Christ.

II.

Etat de la ville de Genève après la P. Réforme.

Or, auant d'entrer au discours de la vie de Théodore de Bèze, il ne fera hors de propos de vous exhorter à entrer en vous-mêmes, & suivât la manière des sages, & prudés, usans en toutes choses de bon, & sain iugement & raison, considerer l'estat de vostre ville aprésent : & de combien elle est châgée depuis la reception de ceste reformation éuangelique, laquelle vous vous attribuez (1).

(1) Les réformateurs avaient éprouvé que leur meilleur argument contre l'Eglise romaine, avait été d'appuyer sur les défordres du clergé. Ils pensèrent de là, que le moyen pour parvenir à dominer les citoyens, serait aussi de les accuser d'une vie déréglée, & ils insistèrent sur l'organisation d'un pouvoir ecclésiastique, qui leur donnât beaucoup d'ascendant sur la vie particulière.

Mais la situation de l'ancien clergé catholique & celle des citoyens n'était pas tout à fait la même, & il aurait été facile à des gens moins enthousiastes & moins dominés d'une seule idée (celle de la propagation & de l'affermissement de leurs nouvelles doctrines) que ne l'étaient les réfor-

mateurs, de juger qu'ils s'exposaient par là à compromettre leur ouvrage. Ce qu'ils s'obstinaient d'ailleurs à présenter dans les citoyens comme preuve d'une existence immorale, était loin de pouvoir être avec justice qualifié ainsi. Tranchons le mot, ils calomnièrent les Genevois de cette époque, qu'ils ne comprenaient point, et qui, sous plusieurs rapports, étaient bien supérieurs à ces exaltés de collège. Ce n'était point un peuple ordinaire que celui qui avait su maintenir ses droits avec tant de constance, & qui avait mis tant de vertu à supporter les plus grands sacrifices, pour sa liberté ; qui avait, à plusieurs reprises, su repousser toutes les offres de la corruption &

En premier lieu elle fouloit estre le parangon de toutes les villes de Saoufe, en bonnes, & honorables compa-

toutes les tentations de la mollesse, & qui, s'il n'eût été animé que de mauvais instincts, comme on se plut à le représenter plus tard, aurait pu devenir le centre d'un empire assez étendu, ses concitoyens occuper les premiers emplois à la cour des ducs, & s'endormir dans le repos & la richesse. Mais tels n'étaient point les Genevois ; ils n'étaient pas non plus aussi ignorants, à cette époque, qu'on a voulu les représenter ; bien loin de là, où trouver dans ce temps-là, en Europe, une commune offrant un concours d'hommes supérieurs comme celui qui se rencontra alors à Genève ?

Des citoyens comme les Berthelier, Levrier, Befançon Hugues, Bonniward & tant d'autres qui les suivaient de près & qui leur succédèrent, sont rares dans tous les temps. Il reste encore assez de monuments de leurs talents, comme orateurs, négociateurs, & même comme écrivains, pour que leur supériorité personnelle, sur ceux qui prétendaient en savoir plus qu'eux, puisse être bien appréciée. Ils étaient tellement en avant, ces fondateurs de la liberté genevoise, qu'à les étudier dans leurs actions, il semble voir à l'œuvre des hommes de notre époque, & c'est là ce qui fut sans doute le germe de l'éclatante scission qui eut lieu bientôt entre les réformateurs & les citoyens de Genève les plus distingués par

leur position sociale. Il y avait à Genève plus de philosophie que n'en pouvaient comprendre des hommes qui n'avaient qu'un texte. C'était l'intérêt politique, la nécessité d'éloigner des évêques, toujours créatures des ducs, qui avait fait favoriser l'introduction de la réforme, beaucoup plus qu'une opinion nette & bien arrêtée sur l'excellence d'un dogme sur un autre. C'était l'indifférence en matière religieuse & le dégoût inspiré par la conduite des évêques & du haut clergé, qui avait opéré ce changement, beaucoup plus que l'envie de consacrer sa vie à des disputes théologiques.

L'habitude des débats publics avait aussi exercé les Genevois à la facilité de l'argumentation, & ils creusaient assez radicalement tous les sujets dont ils s'occupaient. Pour être arrivés peut-être un peu plus loin que les réformateurs eux-mêmes, ils traitaient la question de haut & ne l'abordaient pas toujours sans rire ; c'était ce qui faisait le désespoir des réformateurs, qui croyaient sincèrement à toutes leurs subtilités ; c'était ce qu'ils appelaient des blâphèmes. La liberté d'esprit, ils l'attribuaient à une vie dérégulée, ne voyant pas que c'était la fuite de toute une existence sociale remarquable, & dans laquelle la véritable civilisation, fondée sur l'exercice plein des facultés de chacun, avait

gnies de personnages doctes en toutes professions, & vertueux, qui à la venue & réception de ces réformateurs,

fait de grands progrès ; ils ne comprenaient rien à l'allure tout athénienne qu'on suivait alors à Genève ; ils n'avaient rien vu de semblable en France, d'où ils étaient venus..... Dans leur préoccupation, ces hommes sévères prenaient pour des fautes horribles les propos, les railleries, les accès de gaieté, les fêtes, & la manière de vivre d'un peuple plus avancé qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, & dont toutes les habitudes ressemblaient beaucoup à celles en usage actuellement.

On a beau fouiller, rechercher les traces des abominations que le fanatisme a reprochées aux Genevois de ce temps & aux prétendues factions qui se feraient formées pour les soutenir, on ne trouve rien ; non-seulement rien de prouvé, mais rien même dans les accusations ; des déclamations générales, mais jamais un fait réel qui ne soit excusable aux yeux des siècles qui ont suivi. D'ailleurs, on voit les Genevois, qui vivaient presque tous par le commerce, chéris de tous ceux qui étaient en rapport d'affaires avec eux. L'appui des Fribourgeois était venu surtout de l'estime que leurs relations journalières leur avaient inspirée pour Genève ; en aurait-il été ainsi si c'eût été une ville débauchée?...

Non, Genève n'était point, à l'instant de la réforme, une cité immorale & débauchée ; la bourgeoisie

qui en était restée maîtresse avait toujours été (car elle n'aurait pas pu subsister autrement) ce qu'est toute communauté qui règle elle-même ses affaires, amie de l'ordre, probe & réglée, sans ostentation, sans pédantisme, & ne se permettant, dans la vie privée, que ce qu'on peut se permettre sans nuire à l'intérêt général & individuel. Les réformateurs ne comprirent rien à un pays ainsi fait, beaucoup trop avancé pour eux, & parce que leur exaltation ne se communiquait pas, & qu'on accueillait avec indifférence, & quelquefois avec des railleries, leurs subtilités religieuses, ils se mirent à tonner contre les habitudes des citoyens & à solliciter l'organisation d'une Église qui eût une surveillance spéciale sur les mœurs & les opinions des individus.

Cette prétention, tout à fait contraire à la liberté civile, alarma, dès le principe, les citoyens qui avaient fait de la conquête de la liberté l'affaire de toute leur vie ; ils ne pouvaient pas donner au clergé réformé ce qu'ils n'avaient jamais voulu céder jadis au clergé catholique, à leur prince même qui était en tête de ce clergé. Mais le fanatisme ne recule devant rien, & malgré l'ingratitude qu'il y avait à se mettre tout de suite en hostilité avec ceux qui avaient appelé la réforme & protégé les réformateurs, le zèle outré des

ont quitté la place aux ignorans, & malins : car la vertu ne peut durer avec l'ignorance, attendu que tout ignorant est malin & ennemy des vertueux (1). Secondement il ny avoit ville, où les viures de toutes sortes abondassent plus, & fussent à si bon compte : mais à la venue des estrangers, y survenans de plusieurs nations soubz prétexte de religion, tout devint cher, & ne s'en trouvoit à demi. Car les gourmants & friants, vrais libertins qu'ils estoient, recueilloient incontinent tout ce qui estoit apporté de délicat au Moulard à quelque prix qu'il peust estre. Ce que occasionna plusieurs, tant riches que pauvres, de murmurer contre tels estrangers, qui se disoient estre là venus, conduicts du saint Esprit, pour viure en

réformateurs, pour obtenir ce qu'il voulait, ne trouva rien de mieux que de calomnier les meilleurs patriotes.

(James Fazy : *Précis de l'hist. de la république de Genève*, pages 243 à 247.)

(1) L'esprit genevois, aristocratique de son essence, comme c'est le cas en général dans les pays protestants, où l'individu se juge & s'estime lui-même d'après sa conscience & sous sa responsabilité devant Dieu, répugnait à cette égalité parfaite du citadin & du campagnard, du réformé & du catholique. On aura beau faire, il faudra bien du temps pour persuader à un ancien Genevois, qu'il ne vaut pas mieux qu'un homme de Chêne ou de Carouge ; à un capi-

taliste millionnaire, qu'il n'a pas plus de droits politiques que son fermier ou son domestique.

(E. H. Gaullieur ; *Genève*, p. 451.)

Un spirituel professeur, M. Saint-Marc Girardin, pour qui semble avoir été faite la jolie pensée du P. Bonhours : « L'esprit, c'est le bon sens qui brille, » disait dans son discours d'ouverture du cours de littérature française à la Faculté des lettres de Paris, en 1827, : « Les vieilles sociétés à qui la foi manque n'ont pas la gaieté du cœur ; le cœur n'est gai que lorsqu'il croit encore à quelque chose. » C'est sans doute pour cela que l'on voit si peu de gaieté dans la société réformée de Genève,

faincteté, & chercher une reformation Euangelique. Et toutes fois estoient si addonnez à leurs gueulles, & ferfs de leurs voluptez. Mais de ce poinct, i'ai assez touché en la vie de Calvin, à qui principalement estoient reservez les plus friants morceaux, & son cellier mieux fourny de vins delicats : de quoi pourroient encores rendre tesmoignage les vieillars, qui ont esté de ce temps là. Mais ie retourne au changement survenu en vostre ville, par ceste reformation, car elle fut faicte la retraicte de toutes sortes de meschants fuitifs de France, Flandres, & Italie, pour leurs meffaiçts & crimes, desquels les uns estoient larrons, banqueroutiers : autres faussaires, faux tesmoings, faux monnoyeurs, & une infinité d'appostats, qui ayant desrobé croix, calices, & autres argenteries de leurs Couvents : ou pour avoir desbauché femmes mariées ou filles : ou bien encores surprins de sodomie, se sont retirez en votre ville soubz pretexte d'aller chercher ceste reformation. Des larrons & faussaires, i'en allegueray deux entre les autres les plus cogneus, & renommez, Vile-Mongis, duquel l'histoire est assez diuulgüée par sa mort vergongneuse, laquelle il receut à Amboyse en la belle entreprinse contre le ieune Roy à l'instigation de Calvin, & Beze, laquelle Dieu monstra apertement de n'approuuer, & n'en estre promoteur par la malheureuse issüë, & cōfusion des entrepreneurs. Iceluy Ville-Mongis s'enfuit de vostre ville se voyant en danger de mort, pour avoir falsifié les lettres, & seau du Roy, le procès

le peut encores trouver au parlement de Digeon, qui en rend fuffifant tefmoignage. Nicolas Defer Hanuoyer, feit banqueroutte à Anvers, defrobant plufieurs bons marchands, & emportant la fomme de trois mille livres de gros, comme ils comptent en Flandres : & fe retira en vofre ville : touteffois craignant d'efre fuyvy par les crediteurs, & d'efre contrainct de rendre ce qu'il auoit emporté, il fe retira vers Calvin lui faifant quelque préfent de fon larrecin, & lui demandant confeil pour fe gouverner fur fon affaire : à la fuafion du dit Calvin il achepta moulins, terres, prés, & vignes : mais au nom, & titres de fa femme & de deux fiennes filles, defquelles Antoine Calvin ou mieux Cauvin fon frère, print la plus jeune en mariage, laquelle depuis il repudia (1).

(1) Lorfque des perfonnes réfugiées à Genève pour caufe de religion n'étaient pas accompagnées par leur mari ou femme, parce que ceux-ci refufaient de les fuivre, on leur permettait dans cette ville un fecond mariage, ce qui les constituait bigames. Nous en avons une preuve dans la note mife à la lettre écrite par Calvin à Galéas Carraccioli au marquis de Vico. (*Lettres de Calvin*, tome II, p. 206.) Cette note écrite par M. Jules Bonnet eft ainfi conçue : « Depuis l'époque de cette expatriation volontaire (1551), le marquis de Vico retourna plufieurs fois en Italie, revit en fecret fa famille, & n'ayant pu obtenir de fa femme,

« fille du duc de Nucera, qu'elle le
« fuivit à Genève, il contracta en
« 1560 une feconde union qui fut
« approuvée par les théologiens ré-
« formés. Il mourut en 1586, en-
« touré, dans fa patrie d'adoption, de
« l'eftime & de la confidération pu-
« bliques. »

En mars 1558, M^{me} la marquife de Vico refufa, par attachement à la foi catholique, de partager l'exil volontaire de fon mari dans une cité réformée. Dans la lettre à la ducheffe de Ferrare, du 20 juillet 1558 (*Lettres françaifes*, tome I, page 215), Calvin, parlant de la démarche du marquis de Vico auprès de fa femme, dit : « Tant y a que celui fera affez

Voilà bõne couleur de chercher la faine reformation
Evangelique.

de s'estre mis en débvoir pour être
escusé devant Dieu & les hommes. »

On peut conclure de cette lettre
qu'aux yeux de Calvin si une femme
catholique ne veut pas quitter sa
patrie, ses enfants & sa famille pour
suivre son mari réformé, celui-ci peut
contracter un second mariage, du
vivant de sa première femme & de-
venir bigame.

D'aucuns prétendent que le pro-

verbe populaire, *Genevois, quand je
te vois, rien qui vaille je ne vois*, a
tiré son origine de la vue du débordement de mœurs qui existait à Genève à la fin du XVI^e siècle, après l'établissement complet de la Réforme.

M^r J. A. Galiffe (*Notions généologiques*, tome III, page xii & suiv.) fait un tableau saisissant des mœurs & caractère des Genevois avant & après la Réforme.



III

*Quels ont été les principaux collaborateurs de Calvin,
dans la P. Réforme de Genève.*

..... Considerans de quel esprit furent menez & conduicts ceux qui nous ont séparés de l'Eglise catholique & universelle, vous faisant croire, que vous passez en perfection de cognoissance de Dieu, & de religion Euangelique toutes autres nations, qui portent le nom de Chrestienté, brièvement, & comme en passant, ie vous remettray en memoire les conditions des prédécesseurs de Théodore Bèze, vostre présent ministre, successeur de Calvin, de qui la vie est dessus escripte. Premièrement transcourons de la vie & mœurs de Guillaume Farel, natif de Gap, qui fut fils d'un notaire, appelé Fareau, de qui le père fut iuif, & le dit Guillaume Fareau avec ses frères fort importuns, inquiétés & desbordés en propos heretiques, sentans la doctrine de Luther, furent persecutés aigrement par un marchand de la dite cité de Gap, appelé Iean Touasse, dont furent contrains les dits Fa-

reaux de s'enfuir, & se retira en vostre ville, & fut un des premiers introducteurs de cette nouvelle vostre reformation. Au raport de tous ceux qui l'ont congneu & des vostres mesmes, il estoit de fort petite doctrine sans jugement, turbulent & incompatiblemēt superbe, orgueilleux & audacieux. De quoi peut faire foy le bannissement de vostre ville, auquel il fut condamné par le conseil des deux-cents & après par le général, à cause des iniures, & opprobres contumelieux, lesquels il dict aux seigneurs du petit cōseil, assis en leurs bans en la maison de la ville, où il monstra sa contumacieuse outrecuidence & quasi furieuse présomptiō, & ce fut l'an de nostre salut mil cinq cens trente sept du mois d'april 3. que tel banissement fut faict de luy, de Caluin, & d'un Courault. Ce que vous pouvez encores trouver en vostre maison de ville dedans le liure rouge. Or ceste contumace orgueil, & monstrueuse arrogance déclaire assez suffisamment qu'il n'estoit point de Iesu-Christ : car il n'estoit point conduict de l'esprit de Iesu-Christ, qui est doux, benin, patient, humble, & debonaire, esquelles qualitez Iesu-Christ exhorte les siens de l'imiter, & en suivre. De Geneue honteusement mais iustement banny, il se retira à Neuf Chastelet & mōstra à la fin de ses jours de quel esprit il estoit conduit : car estant parvenu en laage pour le moins de septante ans en quelle continence ie n'en dy rien, Dieu le sçait, & ceux qui plus conversoient familièrement avec luy : mais il print en ce

dict aage vne femme qui ne passoit pas plus de 17 ou 18 ans, fille d'une chambrière qui l'avoit servy longtemps. Interrogué d'aucuns siens amis, & familiers comment il s'étoit tant oublié, & luy remonstrans qu'il auoit donné argument, & occasion de mocquerie aux papistes. Pour toute responce le sainct prophète Fareau, n'eut autre chose à dire fors qu'il en avoit besoing, tout vieil qu'il estoit. Or iugez, Seigneurs Magnifiques, selon raison, & sapience, si ce sainct reformateur qui se vantoit estre des enfans & ministres de Iesu-Christ, estoit véritablement conduict de l'esprit de Iesu-Christ. Il y auroit trop à faire de rechercher les vies & actes de tous ses compagnons, & complices qui se sont aidez à plâter ceste si sainte reformation Euāgelique en vostre ville de Geneue. Toutefois auant que toucher au faict de Beze leur successeur, ie ne puis ne veux taire d'un Abel Popin, qui a esté assez congneu & ouy de plusieurs de vos concitoyens. Or il avoit esté cordelier au pays d'Anjou, bon cōpagnō, & comme le commun bruit estoit de luy, il avoit desrobé de son Couvent croix, calices, & semblables argenteries. Et ainsi garny s'estoit retiré en vostre ville vers ces dictz nouveaux reformateurs : entre lesquels arriué, aussi tost fut receu & esleu ministre en la ville : S'il faut parler de son maintien, & personne, il estoit fort propre pour orner une table bien garnie, & jamais despourveu de propos pour faire rire les plus melancoliques du monde. Je suis certain qu'en vostre ville se

trouvent encores des personnes qui l'ont veu, & congneu, & se souvièdrôt, que par moquerie on l'appelloit Don Iean Chapponnier, duquel nom fut par gaudifferie surnommé un prestre de vostre ville, lorsque la mutation y furuint. Car le dict Abel Popin luy ressembloit fort de corsage, jaferies, & coustumes : beau tondeur de nappes, & vuideur de gobelets : mais laissans en arriere sa vie, & conversation, veritablement Epicurienne, ie diray de son stile, & maniere de prescher, & euangeliser. Plusieurs de vous me rendront, ou pour le moins peuvent rendre tesmoignage, que ses sermons ne cōtenoient aucune édification, mortification, ne induction à suiure Iesu-Christ, & vivre selon l'esprit de Dieu ; mais du tout tendoient à la destruction des ceremonies, ordonnances, & statuts instituez par les saincts Peres, & docteurs de l'Eglise Catholique, & s'escharmouchoit en ses fermōs escumant comme un verrat eschauffé, iettant quelquefois cris & urlements comme furieux contre les Prélats, & Ecclesiastiques, & contre les ceremonies de l'Eglise, & sacrement : paroles qui seront odieuses aux oreilles d'un chacun, & qui méritent plus tost estre teües que reuelees, comme estant blasphemies abominables & exécrables deuant Dieu & les hommes, chacun jour inuentant nouveaux epithetes ridicules contre Dieu & ses saincts : de maniere que ses auditeurs s'en retournoiēt de ses fermōs sans aucune spirituelle édificatiō, consolatiō ou deuotion : mais avec un desdain, & mespris des prélats,

& ceremonies de toute ancienneté instituées en l'Eglise Catholique (1).

(1) Pendant tout le seizième siècle, tous les ministres exerçant à Genève & pays en dépendant furent *français*. Il n'y eut qu'une *seule* exception, ce fut Jacques Bernard, moine défroqué, ministre à Satigny, terre de Peney. Il était citoyen de Genève, gardien du couvent des Cordeliers de Rive en cette ville; mais parmi les ministres, il n'y en avait pas de plus détestés à cause de l'aigreur de leur caractère & de leurs délations continues que M^{re} Abel Poupin & Raymond Chauvet, que le peuple avait surnommés *Groin-de-porc* & *Torticol*. En chaire, M^{re} Cop appela p.....s les dames Genevoises qui devaient re-

présenter une pièce de théâtre; & M^{re} Abel Poupin apostropha en chaire François Favre du nom de Chien.

Ce Jacques Bernard était d'une bonne famille de Genève; deux de ses frères avaient adopté la p. réforme; l'un avait été prêtre aussi & s'était marié; Jacques avait lutté longtemps, mais s'étant trouvé en contact journalier avec les réformateurs Farel & Viret, qui logeaient chez son frère, & ces deux ministres prêchant sans cesse à son couvent, il finit par céder & il le fit avec éclat.

(Voir, sur Jacques Bernard, JAMES FAZY, *Précis de l'hist. de la République de Genève*, page 221.)





IV.

Conférence de Calvin à Berne, sur le point de la Prédestination.

..... Touchant des menfonges, il en est merueilleux ouurier comme on peut veoir au dit opufcule parlant de Caluin : Car j'appelle Dieu en tefmoin, qu'il aſſeure d'iceluy très impudentes menfonges cõtre la manifefte vérité : & contre ſa propre cõſciẽce, au moins s'il en a. Mais ie pẽſe auoir en mō liure de la vie, mœurs, actes & mort dudit Caluin aſſez mōſtré, cõbien le dit Beze s'eſgaroit de la vérité, en touchant les poinçts plus au vray qu'il n'a faiçt ; alleguāt raiſons, & tefmoignages biẽ ſuffiſants, & expès : Pource ie me deporter de plus en dire pour le préſent : Mais des menfonges par luy diçtes contre autres perſonnes particulières trop audacieuſement, ie ne puis, ne doy les paſſer en ſilence. Il ne veut conceder au dit de Xaintes que Caluin aie eſté appellé en conférence ſur le point de la prédeſtination à Berne. Et diçt qu'il y alla, non comme défenſeur de ſa cauſe : ou coupable de quelque choſe qui lui fut impoſée. Car le mot de *Reus* latin, duquel il uſe emporte cela : Mais il diçt qu'il y alla comme Ambaſſadeur, lequel honneur

(comme il adioust) luy avait esté donné, voire plusieurs fois, & contre sa volonté. Et telles sont ses paroles expresses en son dict liure : *Adfuit quoque Calvinus (non ut Reus) sed unus ex legatis, quem honorem ei non semel hæc civitas vel invito habuit.* Qui est une menfonge trop diabolique, & en appelle Dieu à tesmoin : aussi les seigneurs de Berne : & vostre magistrat mesme. l'en diray donc la pure, & sincere verité deuant Dieu & ceux qui la voudront ouyr sans varier, ne desguiser aucune chose : il est vray que depuis la controuerse suruenüe l'an de nostre salut mil cinq cens cinquante deux en pleine congregation contre la doctrine escrite & preschée par Calvin & les ministres ses adherans, plusieurs Ministres des terres de Berne, leuerent l'esprit & bien entendirent que ledit Calvin, & ses adherans erroient grandement en ceste matiere de la predestination, tant qu'en leur congregation, ou Synode (qui se fait communement à Lausanne) qu'en plusieurs lieux particuliers, ils en auroiēt entre eux de grandes disputations, & contentions. Sur tous autres, un ministre de la bourgarde de Nion, appelé non pas Zacharie comme le susdit de Xaintes le nomme : mais Zebedee, lequel nom Beze n'a voulu exprimer en son liure, cauteleusement, viuement combattoit contre les Calvinistes sur ceste fausse doctrine, yssue de la forge des Manicheens : rapportee en ces iours par Calvin. De ce different aduertis les Seigneurs de Berne, sages, & prudents, ne voulans permettre telles diuersités d'opinions &

contentions en leurs terres, ils escriuient aux Seigneurs de Geneue, qu'ils deussent enuoyer Calvin, & autres leurs ministres à Berne : & leur commander de s'y trouver au iour dict, pour estre ouys : & respondre sur ceste doctrine, de laquelle le different estoit levé entre eux. Et par ce que le pauvre Bolfec medecin auoit esté le premier promoteur de ceste dispute contredisant en publique congregation en Geneue au temple de saint Pierre, à la dicté doctrine Calviniste l'an susdit, mil cinq cens cinquante deux, il lui fut faict commandement de se trouver par le sergent Baillif de Thonon, où pour lors il habitoit, combien que pour lors fut absent en la curation d'un seigneur de Maillec, malade en la Bresse à Virieux le Grand. Mais aussi tost aduertý du dict mandement desdicts Seigneurs Magnifiques de Berne, par hommes exprès qui luy fut enuoyé par le susdit seigneur Baillif de Thenon il laissa toute autre chose pour se retrouver, prenant cheuaux de poste pour plus despescher chemin. Et entrant en Berne passant tout à chevaux avec le postillon deuant le logis de Calvin, qui lors se trouua à la fenestre dudit logis : & tout à l'instant l'alla aduertir de l'arrivée de Bolfec : & en un moment Calvin feit brider cheuaux, & se partit de Berne, à très grand haste, ne retournant par le droit chemin par lequel il estoit venu, assauoir par Lausanne : mais il tira vers Neuf Chastel, où il alla encores coucher ce soir mesme. Bolfec descendu de cheual, sans aucun delay, va retrouver le seigneur

Avoyer de Vuateuille, lui faisant ses excuses d'avoir retardé de venir au iour assigné, pour estre absent du pays : & ignorant du mandement de leurs magnificences, de quoy le dit seigneur Baillif de Thenon luy auoit donné tesmoignage par lettres. Aussitost fut mandé au dit Caluin par un serviteur de ville, de se retrouver le lendemain en la maison du conseil deuant les Seigneurs : Mais l'homme de bien estoit desia party. Laquelle chose ayant entendu le dit seigneur Avoyer de Vuateuille manda homme exprès à cheval, en haste après iceluy Caluin, pour luy faire commandement de retourner, & se retrouver au Conseil le matin du iour suyuant. Mais nonobstant la diligence du messagier, cela fut en vain. Car le dit Caluin auoit malicieusement print autre chemin, & tiré en grand haste, comme dict est, se doutant de ce qu'en aduiendroit, vers Neuf Chastel. Telle est la vérité du faict, quoy que Beze en ayt escrit du contraire, comme il est tres effronté mensonger. le diray aussi touchant l'autre poinct, lequel il adioust impudemment, à sçauoir, qu'il y alla, non comme accusé, ou defenseur de sa doctrine : mais comme ambassadeur. Vray est que luy ayant esté signifié par les Seigneurs de Geneue, qu'il fallait qu'il allast à Berne pour la substantiation de sa doctrine, de laquelle estoit excité discord entre les ministres, il impetra des Seigneurs du petit Conseil, quelques uns des dits Seigneurs pour estre présens à la dite conférence, desquels routes fois n'estoit aucun besoin.

Mais iceluy Calvin craignant de recevoir quelque escorne, & honte, requist que les dits Seigneurs y fussent enuoyez de Geneue comme Ambassadeurs, & que luy seroit adioinct avec eux en mesme titre, s'assurant que y allât en telle conditiō, luy seroit porté quelque respect. Toutesfois il n'estoit appelé des Seigneurs de Berne, sinon pour défendre ce qu'il auoit escrit, & preschoit avec ses adherans sur la matière de la predestination, sur laquelle estoit le différent entre aucuns ministres des terres de Berne. Or les dicts Seigneurs de Berne ayant veu la ruse, de laquelle il auoit usé se partant de leur ville sans resolution, & sans dire à Dieu : mesmement prenant autre chemin que l'accoustumé, furent offensez, & doñerēt congé aux Seigneurs de Geneue, avec lesquels il estoit venu. Feirent statut & défense à tous les ministres leurs subiects, de plus disputer de ce poinct de la predestination : & de n'en tenir propos en sermons publics, ne priuées compagnies, sinon que simplement, & sincerement comme il est exprimé en la sainte Ecriture. Defendirent pareillement à tous leurs subiects de quelque condition qu'ils fussent, de ne laisser leurs paroisses pour aller prendre la cène à Geneue, bien informez que plusieurs tant natifs en leurs terres, que des estrangers venus habiter en leur pays pour leur religion, portoient telle affection à Calvin, qu'ils desprisoient leurs paroisses, & ministres. Or, le pauvre Bolséc eut congé de s'en retourner à son habitation de Thonon avec

lettres des dictz Seigneurs de Berne, au Baillif avec exhortation des dictz Seigneurs, de ne s'empescher des differents ministres : ne disputer de ceste dite matiere. Car ils ont tousiours prudemment aduizé à l'ambition de ceux de Geneue, qui ne pouuant s'eslever par force & par richesse, pour faire teste aux dictz Seigneurs, ont tasché de les diviser, & s'accroistre par leurs divisions. Et de ce qu'escriit Beze, que le dit Bolséc fut banny par le Magistrat de Berne, selon la sentence de quatre cités du pays des Suysses, c'est encores une plus impudète, & diabolique mēsonge. Car en premier lieu, le iugement de la controuerſe ne fut commis qu'à trois citez, Zurich, Berne, & Balle : & tant s'en faut quē Bolséc fuisse par eux condamné d'estre en erreur : qu'ils le declarerent conforme à la pure parole de Dieu sentant, & suivant le droit, & sincere sens d'icelle. En second lieu qu'il est escrit que Bolséc fut condamné & banny des terres de Berne, c'est une autre tres claire & euidente mensonge, tesmoins les Seigneurs de Berne mesmes : Bien est vray que Calvin, Beze & Viret avec aucuns de leurs deuots, & adherāſ tāt en leurs noms propres, que d'autres suppoſez incessamment escriuoient à aucuns particuliers des Seigneurs de Berne : & aux ministres de la ville Haler & Musculus, & chacun iour redoubloient nouvelles accusations & impostures contre ce pauvre Bolséc. De quoy les dits Seigneurs de Berne trop importunez de tant de calomnies : Combien qu'ils fussent tres bien informez

que tout cela ne procedoit que de maleuolence, & haine d'ennemis contre tout devoir Chrestien, pour se deliurer de telles importunitéz feirent dire par un des Seigneurs de leur conseil appelé d'Ausbourg (si i'ay bonne memoire) qu'il seroit mieux au dit Bolsec de se retirer de leurs terres plus loin de ses aduerfaires, & ennemis en lieu tranquille pour n'estre plus ainsi vexé, & tormenté : Car iamais il n'aurait paix ne repos si pres d'eux. Bolsec acquiesçant à leur bon conseil amiablement, & avec leurs bonnes graces se partit de leur pays, & s'en alla en France.





Portrait de Théodore de Beze par Bolsec.

Car si onc adolescent fut dissolu en toutes sortes de libertez charnelles, & impudicitez, il l'a esté : & non seulement en propos communs entre ses familiers & compagnons, mais encores en ses mœurs & actes tres corrompus : voire ie dy abominables, cōme on peut recueillir de ses propres escrits, qui à son tres grand regret, & confusion sont demeurez imprimez de l'an 1548. Et combien qu'il aye fait tout sō pouuoir de les retirer, & supprimer : & qu'ē lieu d'iceux en aye fait r'imprimer d'autres, auxquels il n'a mis tout ce qui estoit aux premiers : toutes fois il n'a sceu tant faire q̃ de la première éditio mise en lumière, en Paris, l'à susdit, en l'imprimerie de Robert Estienne, n'é soit demeuré plusieurs copies qui fōt foy de sa tres débordée luxure : Et puis dire & asseurer qu'il ne fut onc poete si lascif, si detestable, ne si eshōté, de qui les escrits soiēt venus en nostre veuë, qui iamais tāt fortit des bornes de modestie : & tant laschat la bride à sa plume pour escrire, & declairer sa vilainie, cōme il a fait en sōdit liure d'Epigrammes de sa Cādice : singulieremēt en celuy auquel il signifie le deuil

lequel il portoit estant chez son père à Vezelay, lointain, & absent de ses amours, & douceurs, cōme il les nōme, à sçavoir son ieune favorit Audebert, & Cādide.

Ainsi donc desbauché, impudent, & effrené en sa ieunesse dissolue, grand nombre de personnes ont bien sçeu qu'il en receut le loyer conuenable à tels abandonnez à leurs charnels desirs : c'est qu'il fut prins (d'une maladie honteuse) & en fut traicté en un faubourg de Paris.





NOTES SÉPARÉES

—

PROCÈS DE SERVET.

M. de la Roche, rédacteur de la Bibliothèque anglaise, y avait inféré (1) de longs extraits du procès de Servet, qu'il avait copiés avec la permission du Conseil en 1716. M. de Voltaire s'empara de ce sujet avec sa vivacité accoutumée, & publia dans l'*Essai sur l'histoire, les mœurs & l'esprit des nations*, sous les nos 133 & 134, deux chapitres intitulés : *Genève & Calvin*, & *Calvin & Servet*, qui firent une sensation prodigieuse dans toute l'Europe. On écrivit de toutes parts à notre clergé pour lui demander la vérité des faits, & on le pressa de publier une réponse solennelle à ces écrits, que la réputation gigantesque de Calvin faisait considérer comme des libelles remplis de calomnies. M. le pasteur & professeur Jacob Vernet, plein de confiance dans la vertu du foi-disant

(1) Tome II, part. 1^{re}, pages 96-108, & tome V, page 5.

réformateur, voulut se charger de cette entreprise & pria M. de Chapeaurouge, secrétaire d'État, de lui communiquer la procédure ; celui-ci présenta sa requête au Conseil, qui la refusa. M. Vernet, fort étonné de trouver moins de facilité qu'on en avait montré à M. de la Roche quarante ans auparavant, revint à la charge, & M. le syndic Calandrini lui écrivit pour l'engager à renoncer à ce travail, « parce que le silence sur ce sujet paraissait préférable à tout ce qu'on pourrait en dire. » M. Vernet insista de rechef, & demanda surtout qu'on lui permit de prouver qu'on n'avait pas refusé à Servet, *pour son argent*, un habit & du linge qu'il avait demandés en grâce, parce qu'il était couvert de vermine. Le Conseil y avait consenti, mais son persécuteur l'avait empêché. Voici mot à mot la réponse de M. le syndic Calandrini, qui est datée de 1757 :

« Monsieur & très-cher cousin,

« Le Conseil, se trouvant intéressé à ce que la procédure criminelle contre Servet ne soit point rendue publique, ne veut pas qu'elle soit communiquée à qui que ce soit, ni en tout, ni en partie ; le caractère d'homme de lettres n'est point propre à obtenir aucun privilège à cet égard. La conduite de Calvin & du Conseil, connue par les notes sur l'histoire de Genève, est telle que l'on

veut que tout soit enseveli dans un profond oubli. *Calvin n'est pas excusable* ; Servet lui a mis la lumière devant les yeux sur la manière dont on devait se conduire à l'égard des hérétiques, & ne lui a pas permis d'être dans le cas d'une ignorance invincible. M. de la Chapelle l'a justifié comme il l'a pu, d'avoir été l'instigateur du procès fait à Vienne contre Servet. Il a supposé, pour cela, un fait que nos registres devraient prouver & qu'ils ne prouveront pas. Vous croyez justifier par nos registres la dureté dont on a usé envers Servet dans sa prison, & vous trouveriez, par ces mêmes registres, que ces ordres favorables n'ont pas été exécutés ; &, enfin, après l'événement, Calvin, au lieu de pleurer amèrement, soutient la thèse la plus insoutenable à un chrétien, & avec des raisonnements indignes d'un si grand homme, au jugement même de M. de la Chapelle. Servez-vous de la raison tirée de votre maladie, pour vous dispenser d'un ouvrage qui ne peut qu'être nuisible à la religion, à la réformation & à votre patrie, ou qui serait peu conforme à la vérité. La petite raison que la réformation ne fut regardée comme la protectrice des anti-trinitaires, a pu faire fermer les yeux à Calvin aux grandes vérités de la religion chrétienne ; prenons garde que la crainte qu'on ne nous regarde comme fauteurs de je ne fais quoi, ne nous fasse élever des questions qui ne nous conviennent pas, &c., &c. »

Michel Servet, né à Villanueva en Espagne, vers

1510 (1), fut brûlé vif à *petit feu*, le 27 octobre 1553, après une captivité de plus de dix semaines, qu'on s'étudia à rendre aussi horrible que l'ingénieuse méchanceté de son persécuteur put le suggérer, uniquement pour prouver l'infailibilité du pape de Noyon, sur un article de foi inventé par de prétendus docteurs des siècles après Jésus-Christ. Après la mort de Servet, au lieu de pleurer amèrement, Calvin chante un cantique de triomphe en publiant son infâme livre sur la nécessité de brûler les hérétiques. Les hérétiques ! Et toute l'Europe le nommait encore hérétique lui-même peu d'années auparavant, & presque toute l'Europe le nommait encore ainsi après ce triste procès (2).

(1) Quelques auteurs, entre autres M. Saiffet, fixent à l'année 1509 l'époque de la naissance de Servet ; s'il en était ainsi, il serait né la même année que Calvin. D'après la *Revue de Vienne*, 1837, tome I^{er}, page 204 (article de *Colomb de Batines*) on soutient en se basant sur l'article de *d'Artigny*, dans les *Mémoires de Littérature*, tome II, que d'après l'interrogatoire que Michel Servet

subit en avril 1553, devant les juges de Vienne, il serait né à Tudèle, dans le royaume de Navarre, en 1511. Ses biographes les plus exacts le font naître à *Villa-Nueva*, en Arragon, parce que dans tous ses ouvrages, il s'est déguisé sous le pseudonyme de Michel de Villeneuve (Edit.)

(2) « J.-A. Galiffe. *Notices généalogiques*, III, 439. »



APPRÉCIATION DE L'OPINION DE M. MERLE D'AUBIGNY
SUR LE PROCÈS DE SERVET.

Voici, mot pour mot, ce que dit M. Merle d'Aubigné au chapitre I^{er} de son histoire de la *Réformation en Europe au temps de Calvin* : « Et partout, dans une circonstance « célèbre, quand un malheureux, dont les doctrines « menaçaient la société, se trouvait devant les tribu- « naux civils de Genève, il y eut, *dans toute l'Europe,* « *une seule voix qui s'éleva dans un sens favorable à l'ac-* « *cusé; une seule voix qui demanda un adoucissement aux* « *peines de Servet,* & CETTE VOIX FUT CELLE DE « CALVIN (!!!). » Certes, il faut se répéter à chaque mot que c'est bien M. Merle d'Aubigné qui a tracé ces paroles pour ne pas croire à une véritable mystification. Son assertion est par trop paradoxale pour que nous ayons besoin de défendre ici les Genevois & toute l'*Europe* de l'époque contre une calomnie aussi diamétralement opposée à la vérité, connue aujourd'hui de tout le monde ; nous ne nous occuperons donc que de Calvin.

A notre avis, peu importe que le Réformateur, qui avait déclaré positivement « que si jamais Servet venait à Genève, il ne l'en laisserait pas sortir vivant, » — puis, qui, après avoir échoué dans la tentative de le faire brû-

ler à Vienne, le fit faïfir un *dimanche* à Genève en violation des franchises qu'il avait juré d'observer, — puis, qui, contrairement aux mêmes franchises, se fit remplacer dans le rôle d'accusateur par son domestique, pour pouvoir figurer lui-même encore, sans abandonner l'accusation, parmi les témoins à charge & parmi les juges de l'accusé, — auquel, toujours contrairement auxdites franchises, ses avis & son influence firent refuser successivement un défenseur, la communication des principales pièces du procès, & jusqu'aux vêtements les plus indispensables à ce malheureux, dont l'avoir, entre les mains de la justice calviniste, se montait pourtant à plusieurs milliers de francs, &c., &c. ; — peu importe, dirons-nous, que Calvin ait eu l'intention de substituer le glaive au bûcher dans ce cas spécial, pour lequel il foula aux pieds les notions les plus élémentaires de la justice, — lui qui, d'ailleurs, s'éleva dès le commencement avec violence contre les Genevois & les réfugiés les plus recommandables qui voulurent intercéder en faveur de la victime & des lois violées à son sujet ; — lui enfin qui, encore bien des années après ce honteux supplice, poursuivait avec la dernière rigueur & jusqu'à la mort ceux qui avaient osé le blâmer. — Mais puisque M. Merle met à cette prétendue commisération de Calvin une importance telle, qu'elle paraît lui faire oublier complètement que Calvin fut le seul véritable auteur responsable de la mort de Servet, nous lui ferons observer

qu'il faudrait, en face des documents authentiques, d'autres preuves d'un fait aussi invraisemblable que les cinq mots qu'il cite d'une lettre de Calvin à Farel !

Si le Réformateur avait *réellement* eu l'intention d'apporter ce soi-disant adoucissement au supplice de sa victime, il l'aurait tout naturellement proposé au Conseil, qui seul pouvait y faire droit, & qui, comme toujours, & cette fois mieux que jamais (les documents le prouvent), se ferait empressé de souscrire à ses désirs ; d'autre part, s'il y avait eu la moindre démarche de Calvin dans ce sens, le Secrétaire calviniste, qui enregistrerait avec un soin si minutieux ses moindres actes & paroles, n'aurait pas manqué de nous apprendre cette particularité favorable à son idole ; mais on ne trouve absolument rien de semblable dans les registres, & le lecteur impartial retire toujours de la lecture des pièces officielles une impression diamétralement opposée à celle d'une prétendue pitié de Calvin pour sa principale victime. Les efforts malheureux tentés par ses apologistes pour le disculper même dans cette occasion, tiennent évidemment à l'idée erronée que la nature du supplice de Servet fut une sorte d'exception sous le régime de Calvin. Mais on fait maintenant que le supplice du feu était devenu au contraire l'un des plus fréquents de la justice calviniste ; nous avons même la conviction que Calvin tenait à ce que Servet fût ainsi confondu avec ceux auxquels ce supplice était plus particulièrement réservé. Enfin, y a-t-il l'ombre de

vraisemblance que Calvin, qui faisait brûler ou qui consentait à ce qu'on brûlât par centaines, après les plus horribles tourments & mutilations, le plus souvent sur simples soupçons, des malheureux qui lui étaient parfaitement inconnus & indifférents (on en brûla même *pendant* le procès de Servet, 29 août 1553); — y a-t-il, disons-nous, l'ombre de vraisemblance que Calvin ait eu l'idée d'accorder cet adoucissement à l'homme qu'il haïssait depuis si longtemps, à la fois comme adversaire & comme l'un des hérétiques les plus dangereux de la terre, & qu'il était décidé d'avance à faire périr s'il lui tombait entre les mains? lui, Calvin, qui, à propos d'un hérétique bien moins dangereux que Servet, écrivait à madame de Cany, en lui reprochant sa commisération pour ce personnage : « J'eusse voulu qu'il fût pourri en quelque « fosse, si c'eût été à mon souhait.... Et vous assure, « madame, s'il ne lui fut sitôt échappé, que, pour m'ac- « quitter de mon devoir, il n'eût pas tenu à moi qu'il ne « fût *passé par le feu!* » lui, Calvin, qui « au lieu de pleurer amèrement après l'événement » (comme le disait, en 1757, l'excellent professeur & syndic J.-L. Calandrini au savant Jacob Vernet, en lui refusant, dans l'intérêt même de Genève, de la religion & de la Réforme, la communication du procès de Servet), soutient la thèse la plus insoutenable à un chrétien, & avec des arguments indignes d'un si grand homme! Allusion au livre que le grand Réformateur, « l'un des pères des

libertés modernes, » comme l'appelle M. Merle, écrivit immédiatement après le supplice de Servet pour recommander au pouvoir laïque de détruire les hérétiques par le fer & par le feu (1).

(1) Galiffe fils. *Nouvelles Pages*, p. 108.



EXTRAITS DU PROCÈS DE SERVET.

REQUÊTE DE L'ACCUSÉ.

« Mes très-honorés Seigneurs,

« Je vous supplie très-humblement que vous plaise
« abréger ces grandes dilations ou me mettre hors de
« la criminalité. Vous voyés que Calvin est au bout de
« son roulle, ne sachant ce que doyt dire, & pour son
« plaisir me veult icy faire pourrir en la prison. Les poulx
« me mangent tout vif, mes chausses sont descirées, &
« nay de quoy changer, ni perpoint ni chamise que
« vne méchante.....

« Messseigneurs, je vous avois aussi demandé un pro-
« curré ou advocat, comme vous aviez permis à ma
« partie, l'a quiele n'en avait si à faire que moy, que
« fuys estrangier, ignorant les costumes de ce pays.
« Toutefois vous l'avez permis à luy, non pas à moy,
« & l'avez mis hors de prison d'avent de cognoistre.....

« Faict en vous prisons de Genève, le 15 septem-
« bre 1553.

« M. SERVET. »

On lit dans les registres du petit Conseil de Genève ce qui suit :

Du vendredi 15 septembre 1553.

« M. Servetus,

« Sur la supplication de Michiel Servet se plennant
« des prisons & des poulx & de luy permettre de advo-
« cat, est esté arresté que l'on luy face faire des chauffes
« & vestimans necessaires à ses despens, & que l'on luy
« communique les replicques de M. Calvin, & s'il ref-
« cript quelque chose y soit monstre à M. Calvin, mais
« dempuys ne soit plus monstre à Servet, mais renvoyé
« comment jà est résolu. »

Il paraît toutefois que cette décision ne fut pas immédiatement exécutée, quelques-uns disent par fuite de volonté haineuse de Calvin, & Servet demeura dans un triste dénuement ; aussi se vit-il obligé, vingt-cinq jours après, d'écrire la lettre suivante qui n'a pas besoin de commentaires :

« Magnifiques Seigneurs,

« Il y a bien troys semaines que je désire & demande
« avoyr audience & nay jamais peus l'avoyr. Je vous

« supplie pour l'amour de Jesu-Christ, ne me refuser
 « ce que vous ne refuseriés à un Turc, en vous deman-
 « dant justice. Jay à vous dire choses d'importance
 « & bien nécessaires.

« Quant a ce que aviés commandé qu'on me fit
 « quelque chose pour me tenir net, n'en a rien esté
 « faiçt, & suys plus piètre que jamays. Et davantaige
 « le froyt me tormeant grandamant, à cause de ma
 « colique & rompure, laquelle mengendre dautres pau-
 « vretés que ay honte de vous escrire. C'est grand
 « cruaulté que je n'aye conget de parler seulement pour
 « rémédier à mes nécessités. Pour l'amour de Dieu,
 « Messseigneurs, donéz y ordre, ou pour pitié, ou pour
 « le devoyr.

« Faiçt en vous prisons de Genève, le dixième d'octo-
 « bre 1553.

« Michel SERVETUS. »

Cette lettre fut suivie de cette décision du Conseil :

Du mardi 10 octobre 1553.

« M. Servet, prisonnier,

« Sur la requeste de Michiel Servet de luy donner
 « audience & de le vestir pour le changer, & contre

« le froid : — Arresté que le Seigneur sindic Darlod &
« Roset y allent & que le sindic Darlod face faire les
« vestements nécessaires. »

Ces vêtements ne furent pas faits.

Servet fut brûlé vivant le 27 octobre 1553, en présence de Farel, mais il n'est nullement mort en impie, comme le prétend Calvin, qui le calomnia même après sa mort.



OPINION DE M. ÉMILE SAISSSET SUR SERVET.

Michel Servet. — Sa doctrine philosophique & religieuse ; nouveaux documents sur son procès & sa mort, par Emile Saïffet, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris.

Cette étude sur Michel Servet a été publiée d'abord dans la *Revue des deux Mondes*, en février & mars 1848, & ensuite dans un volume in-12, intitulé : *Mélanges d'histoire, de morale & de critique*, par M. Emile Saïffet. Paris, Charpentier, 1859, pages 119 à 227.

Ce travail, empreint d'une haute impartialité, & qui est le meilleur que nous connaissons sur ce sujet, commence ainsi : « Je suis plus profondément scandalisé, « disait Gibbon, par le seul supplice de Michel Servet « que par les hécatombes humaines qui ont été immolées « dans les auto-da-fé de l'Espagne & du Portugal. » Ce mot est caractéristique.

Saïffet fait connaître ensuite les principaux travaux dont Servet a été l'objet ; sa biographie, ses écrits ; la situation générale du christianisme & de la philosophie

au temps de Michel Servet ; les hérésiarques panthéistes avant lui ; sa philosophie panthéiste, son système théologique, sa théorie du Christ, son procès & sa mort.

Après avoir cité la lettre où Calvin raconte la mort de son ennemi, Saiffet continue ainsi :

« Je ne crois pas que le fanatisme théologique ait jamais rien inspiré de plus froidement atroce que ces paroles. — Quoi, dirai-je à Calvin, il ne vous a pas suffi d'ôter la vie à Servet ; vous voulez encore déshonorer sa mort ! Que vous ayez fait la guerre à ses idées, je le comprends, vous les croyiez fausses ; que vous détruisiez ses écrits, les tenant pour dangereux, j'y consens encore, bien qu'il eût suffi de les réfuter ; que vous portiez la main sur sa personne, que vous punissiez une erreur d'esprit du dernier supplice, c'est un attentat dont vous partagez la responsabilité avec tout votre siècle. Mais, après avoir frappé un infortuné, dans ses idées, dans ses livres, dans sa vie, respectez au moins son honneur. Prouvez qu'il professe un système absurde, téméraire, impie, mais ne contestez pas sa bonne foi ; dites qu'il blasphème, ne dites pas qu'il ment.

« Qu'est-ce qui luttait en lui contre vos instances, unies à celles de Farel, quand vous lui demandiez une abjuration, avec la vie pour récompense ? Était-ce encore l'orgueil ? Evidemment non, c'était sa conscience & sa foi.

« Pour effacer ces marques éclatantes d'un véritable

martyre (1), à quels misérables subterfuges avez-vous recours? Vous lui reprochez d'avoir prié Dieu. Mais que pouvait faire, hélas! cet infortuné, sans patrie, sans famille, sans un seul ami, en face de la mort la plus cruelle, sinon d'élever ses yeux vers le ciel, son unique asile, & d'invoquer le nom du divin Maître qui a appris aux hommes à bien mourir? Vous triomphez des gémissements de la victime; mais Jésus-Christ lui-même n'a-t-il point sué une sueur de sang au jardin des Oliviers? Ne s'est-il point écrié: « Mon père, éloignez de moi ce calice? »

« C'est donc en vain que vous opposez à cette mort héroïque & touchante les scrupules affectés d'une théologie étroite. Avant d'être calviniste, il faut être homme. Au-dessus de toutes les communions particulières, il y a une autre communion universelle & sainte, la communion de la justice & de l'humanité. Cet homme qui meurt pour une idée, ces gens du peuple qui prient avec lui & qui, touchés de ses souffrances, s'efforcent de les abréger, voilà les membres véritables de l'Eglise de Dieu. Mais vous, Calvin, qui dénoncez un adversaire personnel à l'inquisition catholique, vous qui

(1) M. Saiffet va lui-même bien loin. Saint Augustin a dit avec une grande justesse d'expression : *martyrem non facit pœna sed causa*. Aussi les comparaisons & observations qui suivent, bien que très-justes au point de vue de l'humanité, sont-elles loin d'être convenables à celui des idées et des croyances.

demandez la mort quand l'exil eût suffi, vous qui prêchez contre Servet absent & sous le poids d'une sentence capitale ; quand vous mettez le comble à tant de noirceurs, en venant contester contre l'évidence la bonne foi de votre ennemi, pour travestir & déshonorer ses derniers moments, vous n'appartenez point, j'ose le dire au nom du principe éternel de toute bonté & de toute justice, non, vous n'appartenez point à l'Église de Dieu. »



Calvini Defensio orthodoxæ fidei de sacra Trinitate contra prodigiosos errores Mich. Serveti ; ubi ostenditur hereticos jure gladii coercendos esse, & nominatim de homine hoc tam impio juste & merito sumptum Genève fuisse supplicium. Oliva Rob. Stephani, 1554.

Audin (Vie de Calvin, t. II, page 320) indique cet ouvrage sous ce titre : *Fidelis expositio errorum Michelis Serveti & brevis eorumdem refutatio, ubi docetur jure gladii coercendos esse hereticos, 1554.*

Dans les opuscules de Calvin publiés à Genève en 1566, in-folio, pages 1315 à 1469, on trouve le mémoire justificatif publié par Calvin en 1544, sous le titre suivant :

« Déclaration pour maintenir la vraie foy que tiennent tous chrétiens de la trinité des personnes en un seul Dieu, contre les erreurs détestables de Michel Servet, Espagnol, où il est aussi monstre qu'il est licite de punir les hérétiques & qu'à bon droit ce meschant a esté exécuté par justice en la ville de Genève. »

Cet ouvrage, indiqué comme traduit du latin de Jehan Calvin, avait déjà été imprimé à Genève chez *Crespin*. 1 vol. in-8°.

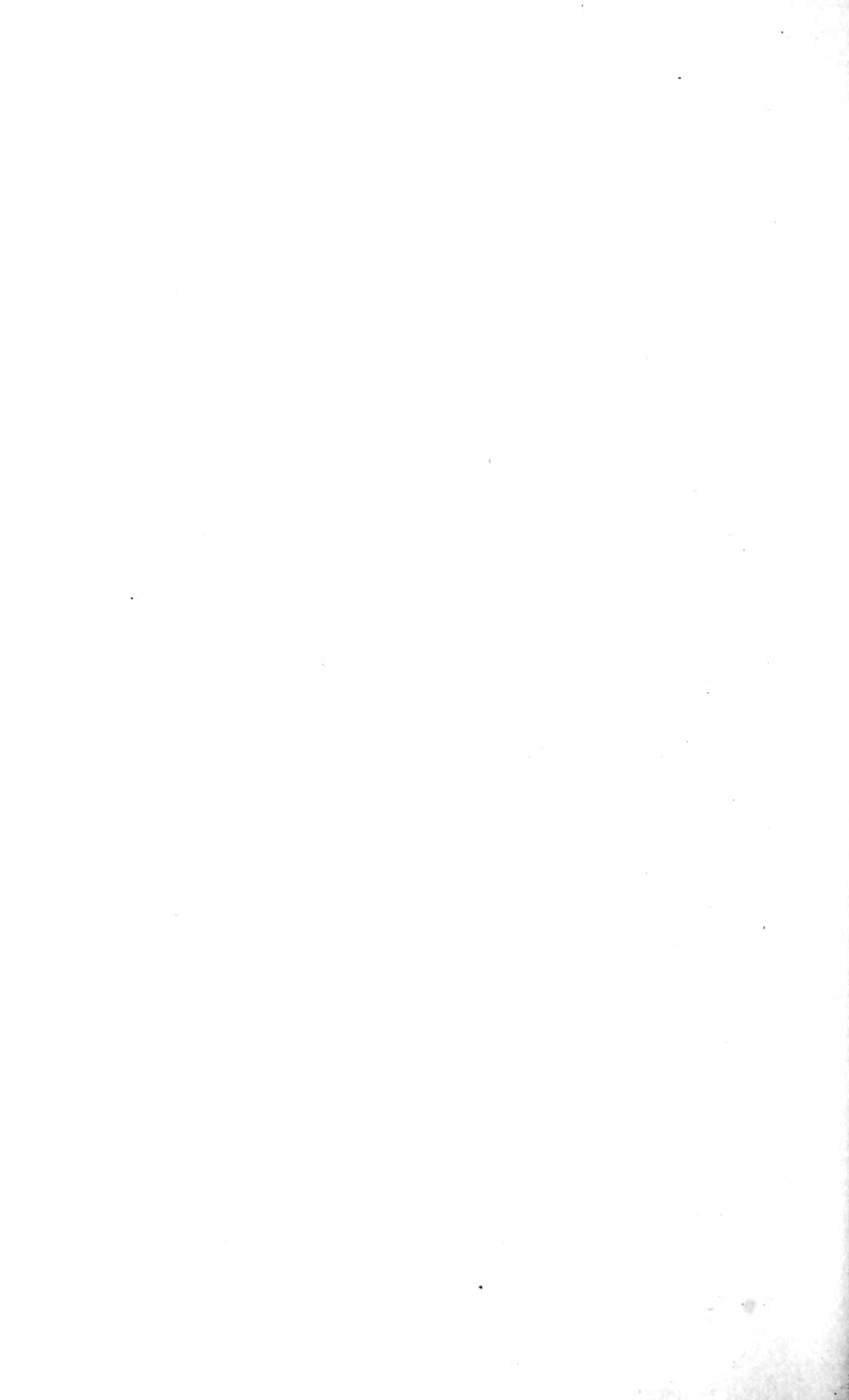
On fait que Calvin fit condamner Servet à mort à Genève ; Servet lui avait proposé une conférence ; Calvin s'excuse de ne l'avoir point acceptée, & de n'être point entré en dispute avec lui. Plusieurs personnes trouvaient fort mauvais qu'il se fût servi de cette voie violente contre Servet. Il s'excuse en disant qu'après avoir engagé Servet à renoncer à ses impiétés, cet homme y ayant persisté, il n'avait pas pu empêcher que les magistrats ne le condamnaient à mort. La difficulté était, si des magistrats politiques pouvaient condamner des hérétiques à des peines & même à celle de mort ; Calvin soutient ici fortement l'affirmative, que les calvinistes ont depuis désavouée. Il rapporte ensuite les trois questions que Servet lui avait proposées & les réponses qu'il lui avait faites. Ces questions sont sur la divinité de Jésus-Christ & sur le baptême des enfants. Servet prétend que Jésus-Christ, à raison de la nature humaine, est fils de David, & qu'à raison du Verbe il n'est point fils de Dieu. Sur le baptême, il soutient que les enfants ne peuvent non plus participer au baptême qu'à la cène. Sur la Trinité, il assure qu'il n'y a point en Dieu une distinction de trois personnes invisibles, mais une distinction personnelle du Fils visible d'avec le Père invisible. La doctrine de Servet paraît fort embrouillée ; car tantôt il dit qu'il y a en Jésus-Christ une réunion hypostatique du Verbe avec la nature humaine, tantôt il ne reconnaît qu'une nature humaine en Jésus-Christ. Il maltraite fort Calvin & l'ac-

cuse de foutenir les erreurs de Simon le Magicien. Il fait néanmoins profession de croire la Trinité, quoiqu'il n'admette point la distinction des personnes ; il accuse, dans chaque article, Calvin de mensonges & de calomnies. Cette réplique de Servet ayant été rendue à Calvin & déferée au sénat de Genève, les ministres de Zurich le censurèrent & présentèrent leur requête à ce sénat pour la faire condamner. Calvin se défendit en son particulier & fit signer sa défense par plusieurs théologiens. Servet fut condamné à être brûlé & ce jugement exécuté le 27 octobre 1553. C'est pour justifier cette exécution que Calvin a fait le livre dont nous parlons (1).

L'ouvrage de Calvin fut réfuté par Sébastien Castalion, qui publia sous le nom supposé de Martin Bellius, un livre intitulé : *De Hereticis, &c... An sint persequendi. Magdeburgi, Raufsch. 1554, in-8°*, — reproduit en 1562, sous le titre de : *Contra libellum Calvini, in quo ostendere conatur hæreticos jure gladii coercendos esse.*

(1) LOUIS-ELLIES DUPIN, *Bibliothèque des écrivains séparés de la communion de l'Eglise romaine* du XVI^e & XVII^e siècle, tome I^{er}, page 166.





Th. Beza de Hereticis a civili magistratu puniendis libellus.

Rob. Stephani, 1554, in-8°.

« On trouve beaucoup d'aigreur dans le livre que Bèze a fait pour montrer que les hérétiques peuvent être punis de mort. Il s'agissait de Michel Servet que les magistrats de Genève avaient condamné à être brûlé. On avait fait quelques écrits contre cette conduite, qu'on accusait d'être contraire à l'esprit de l'Évangile, & ces écrits étaient sous le nom de Martin Belius. Bèze prend la défense du jugement à mort rendu par les magistrats de Genève contre Servet & entreprend de prouver trois choses : 1° Que les hérétiques doivent être punis ; 2° que le jugement en appartient aux magistrats séculiers ; 3° qu'on peut condamner les hérétiques à mort. Ces maximes avaient été combattues par un écrit publié, & soutenues par d'autres écrits. Bèze entreprend de les défendre ; & le principe sur lequel il s'appuie, est qu'un citoyen doit être un honnête homme, & que ceux qui s'opposent à la véritable religion ne le sont pas ; qu'il appartient aux magistrats de les condamner. Il avoue qu'il n'est pas à propos d'agir contre ceux qui pèchent plus par simplicité que

par malice ; mais il soutient la thèse générale que l'on doit punir de mort les hérétiques & particulièrement ceux qui nient la *divinité* de Jésus-Christ & le mystère de la Trinité. Il réfute les arguments que l'on allègue pour la tolérance, lesquels se montent au nombre de douze. Ceux qui soutenaient le parti contraire disaient que la connaissance des choses de la Religion n'appartenait point aux magistrats & en apportaient plusieurs preuves. Bèze les réfute & conclut enfin que les magistrats peuvent punir les hérétiques, même de mort. Il en apporte des exemples sur lesquels il est plus fort que sur les lois ; mais enfin tout son ouvrage est contre la prétendue réforme ; c'est un problème auquel il est impossible aux prétendus réformés de répondre. Si vous avez été en droit de punir de mort des hommes que vous avez cru hérétiques, pourquoi les princes catholiques n'auront-ils pas le même droit contre ceux qu'ils croient aussi hérétiques ? Vous fournissez des armes contre vous, & si Calvin & Bèze avaient été sages, ils n'auraient pas autorisé & soutenu des maximes qui leur ont été si préjudiciables par la suite (1).

En 1554, à l'occasion de l'auto-da-fé de Servet, Calvin établit en thèse qu'on a le droit de faire périr les hérétiques. Il ne fut pas le seul parmi les p. réformateurs qui professâ cette doctrine. L'excellent, le doux, le modéré

(1) L. E. DUPIN. Même ouvrage, t. I^{er}, p. 177.

Mélanchton, dans une lettre adressée à Calvin (laquelle parmi les lettres de Calvin porte le numéro 187), parlant de la condamnation de Servet, s'exprime ainsi: « *Affirmo etiam vestros magistratus juste fecisse quod hominem blasphemum, re ordine judicata, interfecerunt.* » Ces termes renferment la justification complète du tribunal de l'Inquisition.

Jean Senebier, dans son *Histoire littéraire de Genève*, tome I, page 207, cite ce passage de Melanchton :

« Luther ne partageait pas l'opinion de Calvin & pensait que brûler les hérétiques était contraire à la volonté du Saint-Esprit. »

Conclusio LXXX in Resol. de indulgentiis.

Cette thèse est au nombre de celles que condamna la Sorbonne en 1521.



OUVRAGES A CONSULTER SUR SERVET.

SANDIUS. *Bibliotheca antitrinitariorum*, p. 6. Freistadiis, 1684, in-8°.

DELAROCHE a écrit la vie de Servet *ex professo* dans la *Bibliothèque anglaise*, tom. II, p. 76 & tom. V, p. 5.

HENRI AB ALLWOERDEN. *Vita Michaelis Serveti*. Helmstadii, 1728, in-4°.

Jean Lorenz de MOSHEIM. Vie du célèbre médecin espagnol, Michel Servet (en allemand). Helmstadt, 1748, in-4°.

L'ABBE D'ARTIGNY. Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique & de littérature. Paris, 1749, tome II, pages 55 à 154.

Dans cet ouvrage on trouve des lettres alors inédites de Calvin & dont d'Artigny avait les originaux entre les mains, & notamment les interrogatoires de Servet devant les juges de Vienne. D'Artigny avait trouvé toutes ces pièces dans les archives de l'archevêché de cette ville.

ALBERT BILLIET DE CANDOLLE. Relations du procès criminel intenté à Genève, en 1553, contre Servet. Genève, 1844 (extrait du tome III, pages 1 à 161 des

Mémoires & documents, publiés par la Société d'histoire
& d'archéologie de Genève.)

AUDIN. *Histoire de la Vie de Calvin*, tome II, pages
267 à 333.

EMILE SAISSET. Michel Servet. (Voir ci-dessus, pages
175 & 171.)



AFFAIRE SERVET.

Extrait des registres du petit Conseil, à Genève.

Du vendredi 15 septembre 1553.

M. Servetus,

Sus la supplication de Michiel Servet se plennant des prisons & des poux & de lui permettre de advocat : est arresté que l'on luy face faire des chausses & vestimans necessaires à ses despens, & que l'on luy communique les replicques de M. Calvin, & s'il rescript quelque chose y soit monstre à M. Calvin, mais dempuys ne soit plus monstre à Servet, mais renvoyé comme jà est résolu.

Du mardi 10 octobre 1553.

M. Servet, prisonnier,

Sus la requeste de Michiel Servet de luy donner audience & de le vestir pour le changer, & contre le froid : arreste que le seigneur findic Darlod & Roset y allant, & que le syndic Darlod face faire les vestemans necessaires.



Christianismi Restitutio, hoc est, totius Ecclesiæ Apostolicæ, ad sua limina Vocatio, in integrum restituta cognitione Dei, Fidei Christi, Justificationis nostræ, Regeneratione Baptismi, et Cænæ Domini manducationis. Restituto denique nobis Regno Cælesti, Babylonis impiæ captivitate solutâ, & Antichristo cum suis penitus destructo. 1553, in-8°, p. 734, avec un feuillet d'errata.

Ce livre fut imprimé à Vienne, & on en tira mille exemplaires ; mais il furent tous brûlés ; leur destruction eut lieu à Vienne, le 17 juin 1553. Des exemplaires qui avaient été envoyés à Frankfort furent détruits par les soins de Calvin, au dire de Grotius ; il s'en est sauvé fort peu : ce qui fait que ce livre est d'une rareté extraordinaire, & qu'on n'en voit guères que des copies manuscrites. Quelques-uns l'ont regardé comme une seconde édition du livre *De Trinitatis erroribus* ; mais il y a trop de différence pour qu'on puisse s'y tromper : il est composé de six parties dont voici les titres :

I. *De Trinitate divinâ, quod in eâ non sit indivisibilibus trium rerum illusio, sed vera substantiæ Dei manifestatio in*

Verbo & communicatio in Spiritu, libri VII. Les deux derniers livres sont écrits en forme de dialogue.

II. *De Fide & Justitiâ Regis Christi legis justitiam superantis, & de Charitate libri tres.*

III. *De Regeneratione ac Manducatione supernâ, & de regno Antichristi libri quatuor.*

IV. *Epistolæ triginta ad Joannem Calvinum Genevensum concionatorem.*

V. *Signa sexaginta Regni Antichristi, & revelatio ejus, jam nunc præsens.*

VI. *De Mysterio Trinitatis ex veterum disciplina ad Philippum Melanchtonem et ejus collegas Apologia.*

Servet ne s'explique pas dans cet ouvrage d'une manière nette & claire, & il serait difficile de se former une idée juste de ses sentiments.

On trouve dans le cinquième livre du premier traité un passage remarquable sur la circulation du sang, qu'on a prétendu que Servet a connu le premier. Ce passage est rapporté en entier dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des lettres*, par NICERON, tome XI, pages 244 & suivantes; dans l'article sur Michel Servet, pages 224 à 247.

FLOURENS, *Histoire de la découverte de la circulation du sang.* Paris, 1857, 1 vol. in-12.



Cette famille aurait passé presque inaperçue à Genève sans le procès criminel que le parti calviniste intenta en 1546 au conseiller Pierre Ameaux, & qui ne fut qu'un prétexte de persécution ou d'intimidation & d'humiliation à l'égard du parti national, au moment où ce parti commençait à se remettre de sa sanglante défaite de 1540. Aussi le procès d'Ameaux a-t-il été mal compris & en tous cas complètement défiguré par les écrivains calvinistes, ainsi que nous le prouverons en le faisant connaître, non par extraits mais en entier, tel qu'il se trouve dans les registres du Conseil. D'ailleurs, bien que ce procès ne soit pour ainsi dire qu'une petite affaire correctionnelle, relativement à tant d'autres qui entraînèrent l'exil ou la mort, il en est peu cependant qui soient plus instructifs relativement au pouvoir & aux moyens d'influence de Calvin dans Genève.

Pierre Amyeaux, ainsi signé, mais nommé plus souvent Ameau ou Ameaux, cartier, c'est-à-dire fabricant de cartes à jouer, était, en 1545-46, conseiller capitaine ou gouverneur de l'artillerie de la ville. Condamné cette même année, après dix semaines d'emprisonnement, à

l'infligation de Calvin, qui fit casser, comme trop douce, la sentence déjà très-rigoureuse des Conseils, à faire le tour de la ville en chemise, tête nue, torche au poing, puis à faire amende honorable à genoux, devant le tribunal, en criant : Merci à Dieu & à la justice, sentence qui impliquait la déchéance de tout emploi public & la condamnation aux dépens, — le tout, « pour avoir mé-
 « chamment & vilainement parlé contre la parole de
 « Dieu, du magistrat & des ministres, » dit la sentence, — pour avoir tenu chez lui, dans l'intimité, en présence de quelques amis qu'il avait invités à souper, quelques propos sur Calvin, sur sa doctrine, sur les magistrats calvinistes & sur l'influence croissante du parti français, disent l'accusation & les témoins les plus hostiles à l'accusé ; encore est-il évident que ces derniers, qui n'avaient rien eu de plus pressé que de trahir les confidences de leur hôte & collègue, avaient singulièrement enflé les paroles qui lui étaient échappées dans un moment d'expansion, qu'il n'eût tenu qu'à eux de réprimer à temps. Mais il faut se rappeler que, déjà à cette époque, blâmer les magistrats calvinistes, ou surtout énoncer des opinions différentes de celles de Calvin, ou encore se plaindre du nombre croissant des réfugiés français, c'était invariablement « blasphémer Dieu, son Église & sa sainte Réformation. » Au reste, il est bon d'observer qu'Ameaux était lui-même un des plus anciens protestants genevois, & qu'il n'avait pas eu la moindre con-

nexion avec la faction nationale des *Artichaux*, qui avait expulsé les réformateurs rebelles en 1538. Mais nous verrons dans son procès que Calvin avait d'autres raisons pour lui en vouloir personnellement, peut-être à l'insçu d'Ameaux lui-même.

Ameaux avait épousé Benoîte Jacon, veuve de Jean Mugnier, dont il divorça en 1545 pour adultère réitéré. On ne saurait expliquer décemment le scandaleux procès de cette espèce de folle, qu'en disant qu'elle prétendait excuser, ou plutôt sanctifier une conduite extraordinairement dévergondée, par des passages de l'Écriture... C'est donc à bon droit que les historiens calvinistes ont flétri sa conduite ; mais ils se sont singulièrement fourvoyés en prétendant que, loin de contrarier les penchants licencieux de sa femme, Ameaux menait de son côté une vie déréglée, & que ce fut contre son gré que le Conseil prononça le divorce, d'où ils cherchent à expliquer l'humeur qui animait le mari complaisant contre Calvin. Ce fut précisément le contraire qui eut lieu. Dès la première accusation portée contre sa femme, le pauvre Ameaux, contre la moralité duquel il n'y eut jamais la moindre plainte, demanda son divorce, demanda qu'il renouvela à plusieurs reprises pendant treize mois, & qui lui fut refusée chaque fois. Heureusement pour lui que Calvin, après avoir positivement pris la défense de dame Ameaux contre son mari, en eut enfin assez des obsessions journalières de cette Messaline, qui, comme il s'en plaignit lui-même

au Conseil, « ne voulait plus sortir de sa maison. » Reléguée à la campagne, elle y dit & elle y commit des choses si étranges que l'on fut enfin forcé de faire cesser ce scandale public en la mettant en prison. Ce ne fut cependant que quatre mois plus tard que P. Ameaux obtint du Consistoire & du Conseil la permission de se remarier, « vu la conduite de sa femme, » qui n'en fut pas moins graciée peu de temps après. Or, comme lors des élections au Conseil d'Etat, qui eurent lieu environ quinze jours après la condamnation de dame Ameaux, Pierre Ameaux fut, malgré tout cela, l'un des candidats présentés qui obtinrent le plus de voix pour le Conseil, presque entièrement composé de calvinistes, il est bien évident qu'aux yeux même des rigoristes il n'était resté aucune tache sur son nom, & que le procès de sa femme ne peut prouver que la rancune personnelle que le Réformateur nourrissait déjà contre lui, en même temps qu'il explique suffisamment celle qu'Ameaux ressentit dès lors contre Calvin, qui avait voulu le forcer à garder & à reprendre pour femme une prostituée dont la conduite avait été affichée, comme à dessein, pendant plus d'un an (1).

(1) G.-B.-G. GALIFFE D^r. *Notices généalogiques*, t. VI, p. 239.

*Déposition de Benoit Texier, l'un des espions de Calvin, du
11 mars 1546, extraite des actes authentiques des archi-
ves de Genève.*

Maître Henri (de la Mar) un jour vint me trouver en mon étude & me parla incontinent de l'emprisonnement de Pierre Ameaux, de quoi je n'avais encore rien entendu. « Aucuns, disait-il, après qu'il les eut bien traités & qu'il leur eut fait grande chère en sa maison, en un souper, pour toute récompense l'ont accusé vers Messieurs, & fait mettre en prison pour quelques paroles qu'il a dites. » Alors je répondis : « J'en suis marri, je voudrais ou qu'il se fût tu, ou qu'il eût bien parlé. » Puis, je lui demandai ce que c'était qu'il avait dit & s'il avait parlé directement contre Dieu, ou seulement contre les hommes. « Je pense, disait-il, qu'il a dit quelque chose contre Calvin; toutefois, s'il y a autre chose, & qu'il ait tort, c'était après boire. Je l'ai toujours connu *homme de bien, vertueux & de grand esprit. Calvin est un peu bien sujet à ses affections*, HOMME IMPATIENT, HAINEUX & VINDICATIF; QUAND IL A LA DENT CONTRE QUELQU'UN, CE N'EST JAMAIS FAIT. Déjà, quand il demeurait à Strasbourg, il en fut repris. Même, quand il vint demeurer dans cette ville, aucuns de ses amis le prièrent de se déporter de telles affections, & lui dirent que, s'il vou-

« lait continuer en cela, il ne lui en prendrait pas comme
 « à Strasbourg, VU LA NATURE DU PEUPLE AVEC QUI IL
 « AVAIT A DEMEURER. » Puis il dit conséquemment : « Il
 « y a eu naguère une si grande noise & inimitié avec un
 « des principaux de la ville, que Messieurs furent con-
 « traints de s'en mêler. Ils furent bien empêchés & eu-
 « rent fort à faire à le faire réconcilier avec l'autre. La
 « haine a été si grande, qu'il ne prit pas la cène, de quoi
 « a été gros bruit, & estime que ce fut la cause des pro-
 « pos que ledit Pierre Ameaux a tenus. J'ai entendu
 « qu'il poursuit contre ledit prisonnier. » — Je répondis :
 « Je ne le crois pas, si la chose ne touche l'honneur de
 « Dieu. » — « S'il est ainsi, disait-il, je voudrais bien
 « qu'il s'en déportât pour son profit ; car Pierre Ameaux
 « est un homme de grand crédit, qui a beaucoup d'amis
 « qui peuvent beaucoup. Il se bruit déjà quelque chose,
 « & il en adviendra du mal. Ils en feront vengeance en
 « temps & lieu, en sorte que Calvin se trouvera mal. Il
 « pense que je sois cause de ceci, mais je vous promets
 « que je n'en puis mais ; je n'en savais rien. » Finale-
 ment il dit : « Je vous prie, ne lui dites rien de tout ceci. »
 JE LUI PROMIS QUE AUSSI NE FERAIS-JE. Et de vrai, j'ai
 longtemps attendu sans en sonner mot, & n'avais pas
 délibéré de jamais en rien dire. Mais quand j'ai vu que
 la chose était de si grande conséquence, & qu'on est ainsi
 ému de cette affaire, j'ai voulu avoir plus d'égard à un
 bien public & au profit de la ville où je demeure, que

au bien d'un seul homme, quand ce serait le plus grand ami que j'aie en ce monde.

Signé : Benoît TIXIER.

Sur cette délation, Calvin accusa Henri de la Mar, & soutint qu'il était *incapable* de demeurer au ministère. En conséquence, il fut cassé de sa place de ministre à Jussy & Fausonnex, & condamné le 15 avril 1546 à passer encore trois jours en prison, POUR AVOIR blâmé M. Calvin.



Ami Perrin a été indignement calomnié par ceux qui ont cru pouvoir faire une histoire de Genève, en adoptant & publiant sous leurs noms les infâmes mensonges inventés par Bonivard (1), & comme on continue à les

(1) Quoique François Bonivard fût à peine genevois, la niaiserie & le fanatisme se sont si étroitement alliés pour en faire un personnage des plus importants de notre histoire, que je le place ici pour pouvoir en dire mon opinion une fois pour toutes.

C'était un fort mauvais fujet & un plus mauvais prêtre, qui devint l'ennemi juré de la maison de Savoie, parce qu'elle lui avait soufflé le prieuré de Pignerol, qui faisait partie des bénéfices de son oncle & dont il avait fermement compté d'hériter comme de ceux de Saint-Victor & de Payerne. Le dépit, la haine & le désir de se venger l'engagèrent à favoriser toutes les entreprises contraires au Duc, & il se fit protestant pour s'assurer l'appui des Bernois. Il se maria trois fois, & laissa décapiter sa troisième femme, sur une fausse accusation d'adultère, sans avoir, dit-il lui même dans la pro-

cedure, d'autre reproche à lui faire, sinon qu'elle le pressait souvent de prêcher, & trouvait mauvais qu'il bût autant avec ses amis. Il entreprit d'écrire ses chroniques pour gagner un peu plus d'argent, en sus de la pension qui lui était allouée par le Conseil, & au lieu de profiter des matériaux historiques qu'on s'était empressé de mettre à sa disposition, il composa une espèce de roman qui fourmille de mensonges & d'impostures, & qui induit en erreur tous ceux qui se sont imaginé travailler à l'histoire de Genève jusqu'à nos jours. Tel était l'homme dont on a fait une espèce de saint, parce qu'il avait abjuré sa religion sans en avoir aucune, & qui, après avoir fait vœu de chasteté perpétuelle, a pris publiquement trois femmes de suite & une concubine.

L'histoire de sa captivité forme un tout autre chapitre, parce qu'un homme, quel qu'il soit, ne doit pas

propager comme des vérités historiques, je dois à la mémoire des seuls fondateurs de notre liberté, de rejeter enfin sur leurs persécuteurs la honte dont ils ont couvert leur poussière.

François Favre avait puissamment contribué à sauver l'indépendance de Genève ; c'était le zélé coopérateur de Besançon Hugues, de Jean Baux, d'Ami Girard, de Jean Philippe, des frères Lullin, des frères Wandel, & de toute cette cohorte sacrée, qui, préférant la mort à l'esclavage, la brava mille fois avant de réussir à affranchir notre patrie. Ce fut l'œuvre de plusieurs années, pendant lesquelles il fallut beaucoup souffrir, & déployer un courage, une persévérance, une activité, un zèle, un désintéressement tout à fait extraordinaire. Après 16 ans de luttes & 8 ans de guerre, dont la disparité des forces fit un prodige presque incompréhensible, les Genevois, abandonnés & trahis par leur évêque & prince (dont ils avaient mieux mérité en défendant ses droits comme les leurs propres), cédèrent enfin aux pressantes sollicitations & aux menaces des Bernois, les seuls alliés dont ils pussent attendre des secours efficaces, & qui mettaient

être faisi par trahison, comme il le fut, & enfermé pendant plusieurs années, sans aucune forme de procès. C'était une infamie de la part du Duc ; mais elle ne peut rendre Bonivard intéressant que comme prisonnier & sous aucun autre rapport quelconque.

Il faut observer que jamais il ne s'est nommé *de Bonnivard*, ni *Bonnivard*, mais toujours *Bonivard*, avec un seul *n*. Il signait *Bonivardus* ; sa famille était très-noble, quoiqu'il y eût une quantité de Bonivard payfans dans la paroisse de Vandœuvres. (*Notes de M. Guliffé.*)

à les convertir au luthéranisme toute la fougue passionnée des nouveaux profélytes. Ils adoptèrent la réformation, non point par penchant, mais par politique, & pour sauver la seule chose qu'ils préférassent à leur religion, la liberté. D'ailleurs, ils imaginaient s'affranchir par là du joug de la superstition & du despotisme sacerdotal, qu'ils avaient trop de raisons de haïr. (Ne pas oublier que c'est un protestant qui parle.)

Mais la réforme fut tout autre qu'ils ne l'avaient prévu : les prêtres de la nouvelle doctrine voulurent écraser leurs adversaires par l'apparence d'une piété surnaturelle ; ils affectèrent des dehors d'une austérité surprenante, & le chef ambitieux qu'ils se choisirent renchérit encore là-dessus à un point extravagant.

Toute espèce d'amusement fut proscrite comme invention du diable, sous des peines très-sévères, & surtout le jeu, les chansons & la danse ; les dames les plus distinguées de la ville, femmes des syndics & autres, furent citées en Consistoire pour avoir dansé aux noces de leurs amies, lors même que ce n'était pas sur le territoire de Genève, mais dans les pays conquis par Messieurs de Berne. Là, au lieu d'admonitions paternelles & charitables, elles furent insultées avec une grossièreté qui ne pouvait manquer d'irriter leurs pères, leurs frères & leurs maris ; mais c'était précisément ce que l'on voulait ; on pensait bien que des hommes qui avaient tenu tête au duc de Savoie, ne laisseraient pas tranquillement outra-

ger leurs femmes, leurs sœurs & leurs filles par des aventuriers inconnus ; & des espions étaient apostés partout, dans les auberges, dans les rues, dans les maisons particulières, pour rendre compte de tous les propos que la colère aurait fait tenir. Ces propos, tout insignifiants qu'ils pussent être, étaient pris pour de bons prétextes de nouvelles citations à comparaître devant le Consistoire.

Là, les injures que Calvin n'épargnait jamais à ses ennemis, provoquaient des répliques dont il se plaignait au Conseil. Les accusés étaient traînés en prison, où on les tenait jusqu'à ce que l'ennui d'une longue détention, le chagrin d'être séparés de leurs familles, la faim ou la maladie, les fit se soumettre à l'humiliation d'aller demander pardon à genoux à M. Calvin en plein Consistoire. C'est ainsi que furent traités François Favre & Ami Perrin, les premiers personnages de la ville, pour ne rien dire d'une multitude d'autres moins riches & moins puissants.

Cette réparation n'appaisant pas suffisamment l'orgueil effréné du prêtre qui s'était emparé de Genève, il chercha tous les moyens imaginables de faire périr ses deux ennemis, & il y employa la ruse & la perfidie propres à ces caractères froidement & atrocement vindicatifs.

Ami Perrin fut nommé ambassadeur à Paris, pour donner plus de temps & plus de tranquillité aux menées contre son honneur & sa vie, & dès qu'il fut parti, on commença à chercher & à rassembler tous les rapports

que l'on avait artificieusement semés contre lui, & que les gens répétaient sans savoir à qui ils les avaient entendu tenir. Laurent Mégret, dit le Magnifique, espion français & agent secret du Roi, vint au secours de la cabale avec une calomnie dont elle se promettait un grand succès.

Ami Perrin était fort bien vu à la cour de Saint-Germain, & le cardinal du Bellay, alors encore tout-puissant, causait volontiers avec lui. Comme on parlait d'une attaque de l'Empereur sur la Suisse, il dit à Perrin que le Roi y enverrait des secours, & lui demanda ce que feraient les Genevois. De propos en propos, il lui offrit d'envoyer à Genève un secours de deux cents lances, dont il ferait nommé capitaine (comme il l'était déjà de toute la milice genevoise). Perrin répondit qu'il en parlerait au Conseil, sans les ordres duquel il ne pouvait rien faire. Ce fut cette simple ouverture sans résultat, que la cabale entreprit de travestir en négociation secrète pour livrer Genève à la France ; mais elle ne dit mot de cette grave inculpation, jusqu'à ce qu'elle fut parvenue à faire arrêter Perrin pour autre chose. Sa femme fut arrêtée pour avoir dansé chez un de ses parents à la campagne, sur terre de Berne, & l'on eut soin de répandre qu'elle allait être menée en prison avec son père, François Favre, entre des gendarmes. A cette étrange nouvelle, Ami Perrin court au Conseil pour faire des représentations ; il en était membre, mais comme partie

intéressée, il n'avait pas le droit d'y siéger en ce moment ; aussi ne fût-ce pas comme conseiller qu'il se présenta, mais comme mari outragé, effrayé, indigné de l'affront qu'on allait faire à sa compagne, à son beau-père, qu'il aimait tendrement. Il trouva là un homme que l'on examinait, & lui dit : « Retire-toi, mon affaire est plus pressée que la tienne. » On lui fit un crime *capital* de ce propos, prétendant qu'il avait interrompu le cours de la justice. On lui en fit un de ce qu'il avait jadis empêché le bourreau de martyriser, plus que la sentence ne le portait, un malheureux condamné aux verges ; on lui en fit un autre d'avoir remis à un pauvre homme l'amende à laquelle il avait été condamné, & qui formait tout son avoir.

Ami Perrin fut arrêté en sortant du Conseil, emprisonné & poursuivi avec un acharnement d'autant plus cruel, que la conduite de son procès était commise à un homme qui le haïssait personnellement. On le tint en prison du 20 septembre au 5 novembre, l'interrogeant continuellement sur les mêmes articles, dans l'espoir de trouver enfin dans ses réponses quelque variante dont on aurait saisi avidement le prétexte pour le mettre à la torture. Mais ses ennemis n'eurent point cette satisfaction, & tous les docteurs consultés furent unanimes à déclarer qu'ils ne trouvaient en lui aucun délit passible d'une peine quelconque ; les plus sévères ajoutèrent que, pour avoir interrompu le Conseil dans l'exercice de la justice,

en y entrant arrogamment sans être appelé & sans attendre son tour, & *puisque* on craignait son ambition, on pouvait le priver de tous ses honneurs & même de tous ses droits. Il fut en outre condamné à demander pardon. Voilà la sentence que l'on a qualifiée d'*évidemment partielle* en sa faveur, d'après le témoignage de Bonivard, de cet infâme délateur qui fut un des faux témoins contre lui. Et pour qu'on en juge autrement que sur ma simple narration, je transcris ici mot à mot les dix-sept points sur lesquels le Procureur général le fit répondre en premier lieu :

1° Depuis quand il est détenu, & s'il fait la cause de sa détention ;

2° S'il n'est pas citoyen & conseiller de la cité de Genève, sachant les édits & ordonnances du Conseil, LEQUEL EST ORDONNÉ PAR LA PROVIDENCE *de Dieu* (1), & ratifié par la communauté de Genève, auquel chacun doit obéir en toutes choses licites, & les contrevenants méritent punition ;

3° De quelle arrogance & autorité, le mardi dernier, 20 de ce mois de septembre 1547, est venu interrompre le Conseil ordinaire, sans être appelé, lui étant retiré hors dudit Conseil ;

(1) Voyez-vous ici la doctrine du droit divin proclamée dans une république protestante ? C'est que les prêtres ambitieux la proclamèrent toujours partout, quel que soit leur Dieu. (*Note de M. Galiffe, probablement.*) Comme si toute autorité n'était pas de droit divin !

4° De quelle autorité a dit au nommé Bramet, lequel la seigneurie avait appelé pour l'ouïr en Conseil, ainsi que l'ordre porte, les paroles semblables : *Retire-toi*, & de fait par sa rogance le fit retirer, contrevenant aux ordonnances sur ce établies ;

5° S'il n'a pas dit que si l'on mettait François Favre & la femme dudit inquis en prison, & *les mener & trainer par la ville*, qu'il ne le pourrait tolérer, & même qu'il s'en vengerait, & que Dieu l'aiderait à s'en venger ;

6° Par quel moyen il entend faire telle vengeance, & qui sont ses adhérents ;

7° A quelle occasion, le jour susdit, par plusieurs fois, & derechef, vint entre-rompre le Conseil, disant : « Vous m'avez fait faire commandement d'aller en prison, mais je n'irai point, » avec grandes paroles de menace & autres illicites, & si cela n'est pas grande rébellion contre le magistrat, méritant punition ;

8° Si par ci-devant n'a pas dit avoir entretenu un cheval turc dans Genève, l'espace de trois semaines, & avoir porté la cote de maille pour en tuer trois de Genève, dont alors déclara que c'était l'un des seigneurs syndiques tenant pour lors l'office de syndicat en son degré (1) ;

9° Quelle connaissance & pratique « avec le seigneur de Rolle » de l'avoir ainsi de longue main hanté ;

(1) Cette accusation, ainsi que propos ou des faits antérieurs à son toutes les suivantes, porte sur des ambassade de Paris.

10° S'il n'a pas dit qu'il était aussi gros maître en Genève que le Roi en son royaume de France ;

11° De quelle autorité il disait tel propos & à quelle fin il tendait ;

12° Si, lui étant sur les champs par ci-auprès, & ayant rencontré un citoyen de Genève, n'a pas dit furieusement, en blasphémant Dieu : « Tu n'as pas salué ton Prince » & le menaçant de le battre (1) ;

13° S'il n'a pas dit qu'il lui bostait la mine de tuer tous ceux du Conseil en leurs maisons (2) ;

14° A quelle occasion il disait tel propos & qu'il déclare la source & fondation d'où il procédait ;

15° S'il n'a pas dit, en blasphémant Dieu, qu'il aimait mieux mourir riche que pauvre homme de bien ;

16° S'il n'a pas dit, avant de partir de Genève, quand il alla en France, les paroles semblables : « Que dis-tu ? « Ne ferait-il pas bon & profitable, si je trouve moyen « d'avoir une pension du Roi ? » & en après dit qu'il la prendrait ;

17° Que suivant son désir d'avoir telle pension du Roi, voulant exécuter son entreprise, quel propos a tenu en la Cour de cela, & des parlements d'aucuns chevaux-légers, etc., & qu'il déclare icelle entreprise, & à quelle fin elle tendait.

(1) En accompagnant le syndic gisfrat de la République.

Lambert dans une excursion à la campagne, il gronda fort un paysan qui n'avait pas salué le premier magistrat de la République. (2) De faire un signe pour que tous les conseillers fussent tués dans leurs maisons.

Voilà quels furent les premiers articles, auxquels on en ajouta peu à peu 53 autres, faisant en tout 70 articles, entre tous lesquels la chicane ne put pas trouver un seul délit punissable, hors celui d'avoir interrompu le Conseil sans être appelé.

L'espion Mégret, l'ami intime de Bonivard, dont on fait un pompeux éloge d'après lui, que les pieux ministres de ce temps-là nommaient *Jésus* dans leur langage de cagots, avait fait arrêter des citoyens de Genève en France par de fausses dénonciations. Le comte de Montrevel, neveu de l'évêque, fit arrêter Léger Mestrezat, le premier négociant de la ville, en compagnie du syndic Amblard Corne, & comptait le faire pendre à ce qu'il lui dit. Comme il était parfaitement innocent, il fut libéré, & on lui montra la lettre du magnifique Mégret, qui coûtait, lui dit-on, dix mille écus au Roi, sans lui rien produire. Cet infâme ne nia point son action ; il prétendit l'excuser sur ce qu'il soupçonnait que Léger Mestrezat était le banquier de l'Empereur à Lyon. Il convint aussi que, d'accord avec Calvin, il avait manœuvré pour former certaine ligue défensive entre la France & les Bernois, dont le Conseil n'avait point été informé. On fut encore qu'il avait reçu de l'argent dont il faisait un mystère. C'était un intrigant chassé de France pour quelques mauvaises menées de ce genre & qui cherchait à obtenir son rappel par les services les plus bas, tels que l'espionnage. Calvin, de son côté, le trouvait toujours prêt à paraître

comme témoin dans toutes les occasions ; il donnait à boire & à manger à tous les parasites dont il pouvait tirer quelque service, & c'est sans doute ce qui lui valut l'estime & l'amitié de Bonivard. Il était certainement plus coupable que Perrin ; il l'était de trahison, pour avoir fait arrêter Leger Mestrezat sur de faux rapports par un ennemi mortel de la République ; mais il n'en fut pas moins *Jésus* pour le parti de Calvin, qui nommait Perrin Barrabas, par antithèse, du moins à ce que dit M. Picot, d'après Bonivard, car, pour moi, je ne garantis nullement la véracité de sa chronique, d'un côté plus que de l'autre.

Le procès de Mégret est aux archives, avec celui de Perrin, & ils pourront être publiés quand on voudra en faire les frais (1).

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites par feu M. J.-A. Galiffe, M. le docteur J.-B.-G. Galiffe, son successeur, a publié en 1862, dans le sixième volume des *Mémoires de l'Institut national genevois, section des sciences morales & politiques*, & sous le titre de : *QUELQUES PAGES D'HISTOIRE EXACTE*, un travail en 133 pages in-4° (dont il y a eu des exemplaires tirés à part), contenant les *procès criminels intentés à Genève en 1547, pour haute trahison, contre Ami Perrin, ancien syndic, conseiller & capitaine général de la République, & contre son accusateur Laurent Maigret, dit le Magnifique, réfugié fran-*

çais, du Conseil des LX & de celui des CC (agent secret & espion du Roi de France à Genève, & auprès des Liges suisses).

Les procès de Ami Perrin & Laurent Maigret, publiés *in extenso*, tiendraient chacun un volume ; M. le docteur Galiffe s'est borné à les extraire, en abrégé, par ordre chronologique & le plus fidèlement possible, des pièces officielles, notamment des registres des Conseils, en accompagnant ses assertions des citations propres à contrôler leur exactitude. Ce travail d'analyse est bien & consciencieusement fait, & facilite beaucoup le lecteur, qui peut suivre sans

Je les ai lus en entier, ainfi que des centaines d'autres, & je n'en parle ni par oui-dire, ni fur les extraits tronqués par la malice ou la prévention.

Laurent Mégret fut condamné, malgré les miniftres & malgré une violente rixe entre les fyndics & le procureur général, parce qu'il fut impossible de ne pas accorder cette fatisfaction au peuple qui aimait Favre & Perrin, & déteftait leurs ennemis. Auffi fut-on obligé de réhabiliter le dernier l'année fuivante, & le peuple le fit premier fyndic à la toute première élection où il fut éligible. Il me femble que ce feul fait aurait dû faire réfléchir ceux qui ont eu la manie de faire paffer les Genevois de ce temps-là pour des calviniftes ardents & fincères ; mais ils n'ont jamais fu confidérer leur fujet qu'avec les yeux de ceux dont ils compilaient les impoftures. Ami Perrin était le chef de la faction dite des Libertins, c'est-à-dire, fuivant le langage du temps, des partifans de la liberté : quand on ne fait que le langage de fon heure, on fait fouvent des méprifes de ce genre, & elles font quelquefois auffi fâcheufes que ridicules. Il

peine la férie de tous les incidents de ce trifte procès. De nombreuses notes éclairciffent une foule de points, non-feulement du procès, mais encore de la vie de Calvin, & mettent le public à même d'apprécier d'une manière exacte quelques-unes des phafes diverfes de cette exiftence à laquelle le docteur Galiffe rend une

justice complète. Nous fouhaiterions que tous les écrivains qui traitent de cette époque aient des connoiffances auffi réelles & auffi férieufes que cet auteur, on ne ferait pas continuellement expofé à voir des fictions & des rêveries de parti pris données pour de l'histoire véritable.

faut certainement être honnête homme pour écrire l'histoire d'une manière convenable, mais cela ne suffit pas. Il est bon d'observer qu'Ami Perrin fut un des trois premiers & des plus zélés protestants, & que sans lui il est fort douteux que la Réformation eût pris pied sitôt à Genève (1).

(1) *Notices généalogiques*, tome III, page 379.





BERTHELIER.

*Affassinat juridique de François-Daniel Berthelier, fils du
martyr de la liberté.*

L'année 1555 fut cruelle pour les anciens Genevois, amis de leur patrie & de la liberté. Calvin avait atteint le plus haut degré de pouvoir, en faisant confirmer l'autorité du Consistoire par les Deux-Cents & le Conseil général, & il travaillait maintenant avec plus de sécurité & de chaleur à se venger de tous ceux qu'il avait pris en haine. Il faisait soigneusement enregistrer, depuis des années, les moindres propos tenus contre lui ou contre sa doctrine de la Prédestination, avec laquelle il s'était tellement identifié, qu'il était aussi dangereux de parler contre ce dogme que contre lui. Les pauvres étaient traînés dans les cachots, fouettés, bannis, promenés par la ville en chemise & nus pieds, une torche à la main, pour expier ce qu'il lui plaisait appeler des blasphèmes ; mais il y avait encore des noms trop chers au peuple pour qu'il osât les attaquer ouvertement avant d'avoir augmenté ses forces matérielles. Le moment de le faire était venu, car

il avait gagné une majorité dans le petit Conseil ; & , comme il pouvait la perdre d'un moment à l'autre, il se hâta d'en profiter, en faisant admettre un nombre immense de nouveaux bourgeois, presque tous français, POUR LA GARDE ET PROTECTION DU GOUVERNEMENT, car on ne cache pas même le but de cette agrégation. Le premier syndic, Jean Lambert, était fort pauvre & trouvait son compte à cet accroissement énorme de son casuel ; d'autres y voyaient avec joie un moyen de changer la constitution & d'établir une oligarchie dont ils devaient être les chefs. Aussi commencèrent-ils d'abord à ne plus vouloir du Conseil général que pour les élections, & à proclamer en maxime que ceux qui en demanderaient la convocation seraient considérés & traités comme des conspirateurs qui cherchaient à amener le peuple contre les magistrats & contre la réformation.

Ces manœuvres faisaient sentir amèrement aux premiers protestants, vrais amis de la liberté, le tort qu'ils avaient eu de confier la direction de leurs affaires ecclésiastiques à des étrangers sans affection pour le pays, tout imbus de l'esprit monacal dans lequel ils avaient été élevés & des maximes d'absolutisme qui en découlent. « Ah ! pauvre Genève, disait François Berthelier, comment le défendre maintenant, s'il plaît au Roi de France de se servir contre nous de cette garnison de ses sujets ? Il ne reste plus qu'à le faire bourgeois lui-même & à nous laisser chasser de nos foyers par ces

« intrus. » Son chagrin était d'autant plus vif que son frère Philibert, qu'il aimait tendrement, était depuis longtemps l'objet de la haine la plus envenimée de Calvin, probablement à cause de quelques mauvais rapports contre lui, qu'il avait recueillis à Noyon, & qu'il avait eu l'imprudence de communiquer à des amis peu discrets (1). Le Conseil avait d'abord pris le parti de Philibert contre Calvin ; mais celui-ci, jouant le tout pour le tout, avait remporté une victoire funeste pour notre honneur. Elle ne lui suffit pas ; il voulait du sang ; celui de Server ne fumait plus, & il en fallait de plus frais & de plus pur à cette âme de bourreau. Philibert Bertellier

(1) Cet article était déjà composé quand j'ai lu la vie de Calvin par Bolfec, qui m'était inconnue ; car, comme je l'ai dit & répété, ce n'est pas dans les mémoires des contemporains que je cherche la vérité. Je dirai cependant que Bolfec, calomnié d'une manière infâme pendant sa vie par Calvin & Théodore de Bèze, l'a été tout aussi scandaleusement de nos jours. Ses biographies contiennent beaucoup d'inexactitudes de détails ; mais la plupart des faits sont parfaitement vrais ; je ne crois point qu'il ait sciemment menti, comme les panégyristes de Calvin l'ont fait sur presque tous les points. Quant à ce qu'il avance de ses aventures à Noyon, je n'en fais rien du tout, & je ne veux, par conséquent, ni les admettre, ni les nier. Ce qu'il y a de certain, c'est l'horrible achar-

nement de Calvin contre les Bertellier, & surtout contre Philibert, qui était un homme doux & modéré. M. Picot a très-mal à propos adopté les menfonges dont Bonivard l'a noirci, & qui n'ont aucun fondement. Philibert Bertellier se conduisit constamment avec désintéressement & sagesse, & l'emportement de Calvin contre lui & contre son frère en est d'autant plus inexplicable, autrement que par le fait d'une rage concentrée & d'un besoin extrême de vengeance. Les habitants de Noyon crurent peut-être faire un acte de bons catholiques (oh !) en calomniant Calvin, & Bertellier, qui n'en parla jamais en public, fut peut-être assez imprudent pour laisser entrevoir à un des espions ou des amis secrets du tyran ce qu'il avait entendu dire. (*Note de M. Galiffe.*)

lui ayant échappé par la fuite & n'étant condamné à mort que par coutumace, toute la fureur du tyran tomba sur son malheureux frère, tous les séides de cette horrible époque furent ameutés contre lui, tous les espions à gage furent attachés à ses pas. Voici ce dont il fut convaincu :

1^o Il avait formé le vœu de retirer le droit d'excommunication au Consistoire, pour le remettre au Conseil des Deux-Cents, parce qu'il disait que ce droit, laissé à la disposition de Calvin, en faisait un véritable évêque & prince de Genève, & même plus puissant que les précédents, puisqu'il pouvait par ce moyen exclure du Conseil tous ceux qui lui déplaisaient, & le remplir peu à peu presque uniquement de ses créatures. On lui reprocha surtout d'avoir espéré que Calvin, dépité de cet échec, quitterait Genève & irait ailleurs.

2^o Il voulut arrêter le flot de ces recrues illimitées de nouveaux habitants & de nouveaux bourgeois, enrôlés *pour la garde & protection* du petit Conseil contre les murmures prévus de la masse des citoyens que l'on mettait ainsi en évidente minorité dans les Conseils généraux. Ce vœu fut nommé crime de lèse-majesté, parce qu'il était contraire à l'ancienne coutume qui autorisait le Conseil à créer de nouveaux bourgeois. On se garda bien de rappeler que cette autorité avait été suspendue pendant la guerre de l'Indépendance, parce que le duc en avait profité pour faire acquérir la bourgeoisie par plusieurs des traîtres qui nous firent le plus de mal.

3° Il avait dit : « Je ne crois point à la Prédestination
« quoi qu'en dise votre Calvin ; » & sur ce qu'on l'exhortait à ne pas parler si haut dans un lieu où il pouvait être entendu, il avait ajouté : « Je ne me soucie nullement des emplois (il était maître de la monnaie & membre des Deux-Cents) & je crierai de manière à ce qu'on puisse m'entendre de la rue ; il n'y a rien là dont on doive se cacher. »

4° Pour venir à bout des réformes que lui & ses amis désiraient, le lieutenant de police, Hudriol du Molard, qui pensait comme eux, devait aller solennellement présenter au Petit Conseil des remontrances contre cette fabrication de bourgeois. Si en y allant seul il n'obtenait rien, il devait y retourner accompagné de quarante ou cinquante citoyens, qui demanderaient une assemblée des Deux-Cents ; & si les Deux-Cents refusaient aussi, ils devaient demander la convocation du Conseil général.

Tous ces prétendus conspirateurs, *des premiers & des vrais protestants de Genève*, avaient fait en commun le serment solennel de ne rien entreprendre contre la Religion réformée & contre l'ancienne Constitution de Genève ; ils avaient agi ouvertement, sans recommander le secret à personne, affectant même de donner de la publicité à leurs démarches, qui n'avaient rien que de parfaitement légal, d'autant plus qu'ils étaient tous membres du Petit Conseil ou des Deux-Cents.

Sur ces entrefaites, on apprit que deux chars remplis

d'armes étaient arrivés chez un des principaux calvinistes ; deux ivrognes, qui passaient devant sa maison après souper, se prirent de querelle avec le syndic Henri Aubert & Jean de La Maisonneuve, qui en fortaient ; ils furent arrêtés, & l'affaire assurément n'était pas sérieuse ; mais peu après qu'elle eut été terminée par cette arrestation, François-Daniel Berthelier ayant rencontré un étranger qui le heurta & tira aussitôt l'épée pour le combattre, ne pouvant tirer la sienne à l'instant, prit une pierre & la lança à cet homme. On prétendit que ce coup de pierre (événement entièrement isolé & postérieur) avait été le commencement & le signal d'une dangereuse sédition ; on en donna une preuve concluante, c'est que Berthelier avait fait donner de l'argent à ces deux prisonniers, dont les enfants mouraient de faim pendant que leurs pères étaient au cachot.

François-Daniel Berthelier fut condamné, le mercredi 11 septembre, à être décapité & son corps pendu, & sa tête clouée au gibet. Sa mère (la veuve de Berthelier, grand Dieu !) & ses deux beaux-frères, Hugues & Etienne Bandières, implorèrent vainement la miséricorde des juges de cette inquisition, plus infernale que l'autre ; l'ancien évêque pardonnait souvent mal à propos ; le nouveau ne pardonnait jamais à personne.

Voici la requête de la pauvre mère :

« Magnifiques, puissants & très-redoutés seigneurs,
« très-humblement à vous expose noble Amblarde Du

« Crest, relaiſſée de feu Philibert Bertellier, comme
 « ayant entendu que tenez François-Daniel Bertellier en
 « vos prisons, toute déſolée pour ſe recourir à vos Ex-
 « cellences, & vous ſupplie qu'il vous plaiſe envers ſon
 « dit fils uſer de miſéricorde plutôt que de rigueur de
 « juſtice, & conſidérant que le père de ſon dit fils eſt
 « mort pour le ſoubſtiennement de votre liberté, qu'il
 « vous plaiſe peſer cela contre les méfaits que ſon dit
 « fils pourrait avoir commis, & lui faiſant grâce & mi-
 « ſéricorde, le vouloir remettre à elle ſa mère, ſa femme
 « & ſes petits-enfants. »

Voilà encore une des ces horreurs qu'on a oſé appeler les plus belles pages de notre hiſtoire. Et moi, je conclus en maudiffant du fond de mon âme la mémoire de ce buveur de ſang qui fit périr ſur l'échafaud le fils de Philibert Bertellier (1).

(1) J.-A. GALIFFE. *Notices généalogiques*, t. III, pp. 545 à 552.



Le peuple genevois a toujours été passionné pour la liberté, & aucun genre d'oppression n'a pu étouffer en lui cette flamme, rarement bien couverte, jamais entièrement éteinte. Ses sentiments se font fait jour de diverses manières, suivant la variété des circonstances, & en 1547, sous le joug secrètement abhorré de la hiérarchie, il imagina de témoigner son aversion pour le tyran du jour (1), en adoptant la mode bernoise pour les hauts-de-chauffe chaplés aux genoux, parce qu'on connaissait la haine de Calvin pour Berne. Aussitôt il fit défendre cette mode par un édit. L'indignation ne se contint plus quand on le vit porter son despotisme jusqu'à dans la forme des vêtements les plus modestes, & le lundi 27 juin, on trouva affiché à la chaire de Saint-Pierre l'écriteau suivant, en patois du temps :

(1) Quel autre nom donner à celui qui fit dresser une potence au milieu de la place de Saint-Gervais, pour y pendre ceux qui oseraient blâmer la sentence atroce prononcée contre le conseiller Ameaux, condamné à faire amende honorable par toute la ville, en chemise & à

genoux, la tête nue, avec une torche de cire allumée à la main, pour avoir qualifié Calvin de méchant homme, dans un souper entre amis ?

(V. Picot, I, 410 à 12, & notez qu'il excuse Calvin à tort & à travers en toute occasion.)

« Gro panfar te & to compagnon gagneria miot de
 « vo queyfi. Se vo no fatte enfuma, i n'y a perfonna
 « que vo garde qu'on ne vo mette en tas. Lua què pey,
 « vo mauderi l'oura que jamet vo faliftes de votra moïn-
 « nery. Et mezuït prou blama quin Diablo & tot fu
 « f..... prêtres renia no vognon ici mettre en ruyna
 « Après qu'on a prou endura on se revenge. Garda vo
 « qu'i ne vo mén pregne comme i fit à mosieur Verle
 « de Fribor. No ne vollin pas tant avey de metre. Nota
 « bin mon dire. »

Calvin venait de faire de vains efforts pour perdre François Favre & toute sa famille, avec son gendre le capitaine général Ami Perrin. Celui-ci s'était humilié pour sauver sa vie, & le parti de la liberté était navré & découragé par sa défection. Calvin voulut profiter de cette occasion pour l'écraser entièrement, en perdant un autre de ses adversaires, moins influent, mais plus actif & plus courageux : c'était Jacques Gruet. Sans aucun indice préalable, sans aucun accusateur qui se foudrât à la loi du talion comme le prescrivaient ces franchises pour le maintien desquelles nos pères avaient, si peu de temps auparavant, sacrifié leurs biens & tant de vies honorables, Gruet fut arrêté, jeté en prison & mis à la torture. On s'empara de tous ses papiers pour y chercher des preuves d'hérésie, on écouta tous les scélérats qui voulurent lui prêter quelques propos contre le parti de la terreur, & on en fit un faisceau d'inculpations, dont

l'atroce stupidité ne peut se contempler sans horreur. En voici quelques articles :

3. Tous contrevenants à icelle (Réformation), tant par parole que par VOULOIR, sont trouvés rebelles à Dieu, méritant griève punition.

6 à 9. Ledit Gruet s'est montré autre qu'il ne devait ; il a spécialement & ouvertement, dans une lettre (un brouillon de lettre trouvé dans ses papiers, & qui n'avait été ni envoyé ni publié), déclaré ledit M^e Calvin l'appelant & disant en icelle : *Ainsi comme a fait notre galant de Calvin.*

18. Il a écrit de sa main propre, par lui reconnue, deux feuillets COUPÉS, écrits par lui en langue latine ès quelles sont comprises plusieurs erreurs.

19. Et par les choses premises, il a été *plutôt enclin* à dire, réciter & écrire fausses opinions & erreurs qu'à la vraie parole de N.-S., que l'on annonce tous les jours.

22. Il a affiché le placard à Saint-Pierre.

23. Il *doit* avoir des adhérents & des complices qu'il *doit* nommer.

24. Il doit être puni de punition corporelle.

Toutes les pièces du procès y sont jointes ; ce sont des morceaux de lettres coupés, sur lesquels il essayait ses plumes ; les phrases dont l'inquisiteur lui fait des crimes s'y trouvent au milieu de traits, de paraphes, de mots commencés, &c.

Voilà sur quoi il fut mis à la torture, matin & soir,

contre la loi, non pour obtenir des aveux de ses prétendus crimes, car il les avait tous avoués (1), & il demandait à genoux qu'on voulût bien enfin lui donner la mort ; mais pour le forcer à inculper François Favre, que Calvin voulait faire périr à tout prix. Aucun tourment ne put lui arracher cette lâcheté, & quand on se fut rassasié de le briser pendant un mois entier, on lui fit enfin LA GRACE de terminer ses tourments par l'échafaud.

Son crime, le plus inexcusable aux yeux de Calvin, fut d'avoir écrit en marge sur un exemplaire de son livre contre les Anabaptistes, page 145 : *Toutes folies*.

Le procès pourra paraître en entier dans la suite de mes *Matériaux historiques* (2). Cet extrait doit suffire pour montrer à nu l'idole à laquelle on voudrait nous faire sacrifier Jésus-Christ lui-même & ses divins préceptes (3).

Les renseignements qui précèdent sur Gruet & son procès sont précis & exacts, mais n'entrent pas assez dans

(1) Le 9 juillet, il s'accusa, à la torture, d'avoir mis l'écriveau à Saint-Pierre à deux heures, en entrant par la grande porte & sortant par celle de Notre-Dame.

Le 12 juillet, il dit qu'il entra & ressortit par la porte Notre-Dame, entre midi & une heure. Il y avait plusieurs jours qu'il demandait en grâce qu'on le fit mourir.

(2) On y verra que M^r Cop avait qualifié vilainement, en chaire, les dames genevoises, qui devaient représenter une pièce de théâtre ; que

M. Abel Poupin avait apostrophé, en chaire, François Favre, du nom de Chien ; que M. Calvin l'avait appelé, au même lieu, lui Gruet, balaufre, etc. On ne manquerait pas de dire, en excuse de Calvin, que Gruet avait écrit un livre abominable d'impiétés. Ce livre ne fut produit qu'après son supplice ; ainsi on ne le connaissait point encore, & d'ailleurs rien n'a prouvé qu'il en fût l'auteur.

(3) *Notices généalogiques*, tome III, page 268.

les détails ; cela vient de ce que M. J.-A. Galiffe avait l'intention, comme il le dit, de publier incessamment le procès en entier. Mais en attendant que ce projet soit réalisé par un autre, nous emprunterons, pour de plus grands éclaircissements, une note plus circonstancielle qui se trouve aux pages 23 & suivantes du mémoire publié, en 1862, par le docteur J.-B.-G. Galiffe, intitulé : QUELQUES PAGES D'HISTOIRE EXACTE. Nous pouvons inviter nos lecteurs à étudier ce mémoire (1), dont nous avons parlé dans l'article d'Ami Perrin, & qui leur en apprendra plus, sur le caractère & les actes de Calvin, que les gros volumes de MM. Gaberel & Bungener, dont la valeur historique y est clairement & sagement appréciée, c'est-à-dire en toute connaissance de cause.

Il nous eût été facile de fondre ces deux notes dans une seule, car elles se complètent l'une par l'autre, mais nous avons préféré laisser à chaque auteur son individualité :

Jacques Gruet, de bonne & ancienne famille genevoise, était soupçonné & fut par conséquent accusé d'être l'auteur d'une affiche en patois contre M^e Abel Poupin & les autres ministres français, bien que Calvin avoue dans une lettre à Viret « que ce n'était pas son écriture » (*alia tamen erat manus*) ; sous prétexte de s'en assurer, le

(1) Ce mémoire a été tiré à part, & se vend séparément chez MM. Julien frères, libraires à Genève.

Réformateur avait fait saisir tous les papiers de Gruet, même les dessous de main, sur lesquels il n'avait fait qu'essayer ses plumes. Comme ces papiers étaient ceux d'un homme plus studieux que lettré, habitué à noter tout ce qui lui paraissait mémorable dans ses lectures, on y trouva aisément des citations latines qu'on jugea n'être pas orthodoxes. Ici encore Calvin déclare à Viret « qu'il ne croit point que Gruet en soit l'auteur, mais qu'il veut qu'il en réponde, parce qu'il les a transcrites; » ajoutant, du reste, que ce sont des passages tronqués, pleins de solécismes & de barbarismes. (« *Non puto illum esse auctorem; sed quia est ejus manus, causam dicere cogetur.... Sunt mutilæ sententiæ, refertæ solæcismis & barbarismis.* ») En voici du reste la principale copie trouvée sur un dessous-de-main : « *Omnes tant humane quam divine que dicantur leges factæ sunt ad placitum hominum.* » Voilà sur quelles pièces de conviction ce malheureux fut torturé matin & soir jusqu'à son exécution, jusqu'à trois fois en deux heures, pour le forcer d'avouer, non-seulement qu'il était l'auteur de l'affiche, mais « qu'il avait agi à l'instigation de François Favre, de la femme de Perrin & d'autres complices du même parti, qu'il devait avoir. » Il le nia constamment & refusa d'inculper qui que ce fût. Peut-être aurait-il été libéré si, parmi ses papiers, on n'avait trouvé aussi la preuve qu'il blâmait tous les errements qui tendaient à nous rapprocher de la France, aux dépens de notre alliance avec Berne ; qu'il n'approuvait

pas la doctrine de la Prédestination ; qu'il disait « *ce gallant* » en parlant (sans le nommer) de Calvin qui l'avait traité de *Balaufre* en chaire, & qu'il avait « critiqué les saintes Ecritures, » en mettant les mots « *omnes nugæ*, » c'est-à-dire *toutes folies*, en marge du livre de Calvin contre les Anabaptistes, autant de choses qui suffisaient assurément « *pour faire brûler leur auteur tout vif, ou punir par autre tourment beaucoup plus grief*, » suivant l'expression pittoresque du Lieutenant de la justice, ou plutôt du Réformateur : car ce passage se trouve dans la vingtième des 47 questions fournies par Calvin en personne pour l'interrogatoire de Gruet. Enfin, on trouva encore parmi ses papiers le brouillon inachevé d'un discours qu'il se proposait de prononcer en Conseil Général pour la réforme des abus ; le juge le plus féroce n'aurait pu y trouver un seul mot répréhensible ; mais *en admettant* que Gruet avait eu *l'intention* de le prononcer à l'improviste, sans en avoir obtenu l'autorisation du Conseil Etroit & du CC, cette pièce fournit le prétexte d'une accusation de *lèse-majesté* au premier chef, ou plutôt de *legis-majesté*, suivant l'orthographe des juges genevois, qui ne se rendaient pas encore bien compte de ce terme français, tout nouveau dans les fastes judiciaires de la jeune République. Voyant que sa perte était résolue, Gruet confessa à la torture tout ce qui ne pouvait inculper que lui seul, en déclarant que ces aveux, d'ailleurs remplis de contradictions, étaient dictés

par la contrainte & contraires à la vérité, & en demandant instamment qu'on le fit promptement mourir. Sa prière ne fut exaucée qu'après plusieurs semaines de nouveaux tourments, pendant lesquels le Lieutenant & Calvin exigèrent encore « *qu'il fût torquis jusqu'à ce que la vérité sorte de sa bouche.* » Le 26 juillet, il eut « la tête tranchée de dessus ses épaules, son corps attaché au gibet & sa tête clouée en icelui. » — Pour justifier cette inique sentence, basée sur ses « confessions spontanées, » & pour excuser Calvin qui la provoqua, on ne manque pas de dire que Gruet avait écrit un livre rempli d'impiétés ; mais ce livre, trouvé longtemps après dans les balayures du galetas de sa maison, ne fut connu & produit que trois ans après son supplice, par Jean Porral, zélé calviniste & secrétaire du Consistoire, qui occupait cette maison depuis longtemps, & rien n'a prouvé que Gruet en fût l'auteur. Ce livre, arrivé très à propos dans un moment de crise politique, fut brûlé par la main du bourreau.

On peut voir dans la lettre de Calvin, du 14 juillet, au seigneur de Palais, qu'il *prévoyait* déjà à cette époque le supplice de Gruet : « *Les autres baissent bien la tête au lieu de lever les cornes. Il y en a un qui est en danger de payer un écot bien chier ; je ne fais si la vie n'y demeurera point.* » Voici en quels termes il annonçait, le 16 août, au même, l'accomplissement de sa prédiction : Vrai est que Satan a ici assez d'allumettes, mais la flam-

ble s'en va comme celle des estoupes. La punition « capitale qu'on a fait d'un de leurs compagnons leur a bien abattu les cornes. » L'éditeur de ces lettres, M. Jules Bonnet, selon la tactique de tous les panégyristes de Calvin, n'a pas trouvé de meilleur moyen de justifier le Réformateur que d'inculper d'autant sa victime, dont il fait « un ancien chanoine (ce qui n'était pas), de mœurs licencieuses & déréglées, impatient de tout frein dans l'Eglise comme dans l'Etat (ce dont l'auteur ne peut absolument rien savoir), qui avait proféré des menaces de mort contre les ministres, qu'il osa afficher sur la chaire de Saint-Pierre, &c. (ce qui ne fut nullement prouvé). » Il n'est pas non plus question d'*athéisme* dans la sentence qui a un caractère tout politique ; aussi le registre du Consistoire n'en fait-il aucune mention. — Il y aurait trop à faire à réfuter ici la version, erronée d'un bout à l'autre, que donne de ce procès M. le pasteur Gaberel, & d'après lui tout naturellement M. le pasteur Bungener, qui paraît n'avoir pas consulté, pour son récent cours sur Calvin, d'autre source pour notre histoire que l'*Histoire de l'Eglise de Genève*, de son collègue. Il suffit, du reste, pour donner une idée des étranges erreurs de ces messieurs, de dire qu'ils confondent, ainsi que M. J. Bonnet, ce *Jacques Gruet*, l'un des premiers disciples de Farel, & surtout, chose à noter, *l'un des convives les plus assidus du magnifique Maigret*, avec l'ancien chanoine *Claude Gruet*, qui, s'il n'était pas mort à cette époque,

avait, en tout cas, quitté Genève depuis douze ans au moins. Nous comprenons moins encore comment ces messieurs ont pu dire que l'affiche en patois, commençant par ces mots : « *gros panfar* » (c'est-à-dire *gros ventre*), était dirigée contre le chétif & maigre Réformateur ; car, non-seulement la connaissance la plus superficielle de l'histoire de l'époque leur aurait appris que c'était là, avec le terme *groin-de-porc*, l'un des sobriquets populaires de l'ex-moine Abel Poupin, qui venait d'irriter le parti national au plus haut degré par ses persécutions contre la famille Favre ; mais le procès lui-même leur aurait montré qu'on parut étonné que l'affiche eût été dirigée contre Abel Poupin plutôt que contre Calvin. Quant à l'accusation la plus grave de MM. Gaberel & Bungener, « que le procès fut compliqué par une correspondance dont le but était de livrer Genève *au pouvoir de la Savoie*, » si elle ne tient pas à leur méprise relative à l'identité de Gruet, elle n'a pu se baser *que sur le brouillon inachevé & non signé*, daté du 10 février (près de six mois avant le procès), d'une lettre qu'il avait commencée alors à l'adresse d'un certain Pierre de Bourg, à Lyon, pour lui dire de répéter au Conseil les avis contenus dans une lettre que ce de Bourg avait écrite à Calvin, lettre que celui qui en était chargé n'avait pas osé remettre au Réformateur. La seule charge juridique que l'on pût déduire de *ce commencement de brouillon* fut « *l'intention d'avoir voulu écrire à un papiste, ou à un*

homme conversant en cour; » car, sauf quelques expressions facétieuses à l'endroit de Calvin, on n'y trouve pas un mot qui pût inculper Gruet de près ou de loin. — Nous rappellerons d'ailleurs à MM. Gaberel & Bungenner que, dans leur zèle à charger le pauvre Gruet d'une accusation à laquelle ses juges eux-mêmes avaient dû renoncer, ils oublient que la Savoie appartenait alors depuis treize ans à la France. — Et voilà comme on se permet chez nous d'écrire & d'enseigner l'histoire (1)!

Dans les *Lettres françaises de Calvin*, t. 1^{er}, p. 311, on trouve un court mémoire, daté de mai 1550 & formulé contre le manuscrit trouvé chez Gruet, longtemps après sa mort, & dans lequel Calvin dicte en quelque sorte les motifs & la forme du jugement qui fut rendu & exécuté contre ce manuscrit brûlé par la main du bourreau, devant la maison de son auteur prétendu.

(1) J.-B.-G. GALIFFE. *Quelques Pages*, page 23.



Les panegyristes de Calvin se plaignent amèrement de
 « l'acharnement passionné avec lequel ses ennemis ré-
 « chauffent sans cesse, pour les lui jeter à la figure, les
 « cendres du bûcher de Servet. » La vérité est que ce
 sont plutôt les admirateurs fanatiques du grand Réfor-
 mateur qui remuent continuellement ces mêmes cendres
 pour dérober la vue de tant d'autres supplices, qu'en
 vain ils voudraient pouvoir effacer de l'histoire.

Pour donner une idée des victimes *courantes* de la
 justice calviniste, nous allons nous occuper de celles qui
 ont souffert depuis le commencement de 1542 jusqu'à la
 fin de 1546, c'est-à-dire pendant la période qui passe à
 bon droit pour la plus *tranquille* & la plus *douce* du régime
 calviniste.

Dans la ville de Genève, pendant cette courte pé-
 riode, il y eut, ce que chacun peut vérifier dans les
 registres du Conseil, *cinquante-huit* exécutions capitales,
 & *soixante-seize* bannissements, la plupart sous peine de
 la vie & précédés de l'amende honorable, en chemise,
 torche au poing. Il va sans dire que nous ne nous

occupons pas ici des condamnations, en nombre triple ou quadruple, à des peines moins graves, quoique souvent précédées de la *torture*, — telles que le fouet, le carcan, l'amende honorable en chemise, tête & pieds nus, l'emprisonnement simple ou au pain & à l'eau, &c., &c. ; les emprisonnements se monteraient au moins de *huit à neuf cents* pendant cette même période.

Ce chiffre de 8 à 900 pour ces quatre à cinq années n'est point jeté au hasard ; il doit être même au-dessous de la réalité ; dans les registres du Conseil, pendant une seule année, savoir de la fin de juin 1545 au commencement de juillet 1546, on en compte *cent quatre vingt-seize*. Mais cette année n'est point une des plus chargées ; elle l'est en tout cas beaucoup moins que la première moitié de 1545, où le directeur des prisons vint déclarer au Conseil « qu'il ne savait plus comment loger & nourrir les prisonniers, à cause de leur grande multitude, « qui est une chose extraordinaire » (6 mars), — & que l'année 1543, à cause des méfiances & des rigueurs judiciaires que la peur de la peste provoquait toujours. Dans ce nombre de 196, on ne comprend pas ces emprisonnements fréquents d'étrangers qui encombraient la ville & ses alentours ; les réfugiés pauvres étaient chassés de la ville, défense était faite aux propriétaires de leur louer des maisons, & les gardiens des portes avaient ordre de ne pas laisser entrer les pauvres étrangers.

Des soixante-seize bannissements sus-mentionnés, dont

vingt-trois seulement concernant des citoyens ou des sujets genevois, & qui s'appliquent à quarante hommes & à trente-six femmes ou filles, les trois quarts environ sont prononcés « à perpétuité, sous peine de la vie, » les autres pour un temps limité, sous peine du fouet public. Ils se répartissent comme suit, selon la nature du crime ou du délit commis, ou le plus souvent, soupçonné : Six cas de vol, recel, escroquerie ; treize pour affaires correctionnelles, telles que rixes, jeu, ivrognerie, insubordination, vagabondage, calomnie ; deux pour cause politique ; sept pour blasphèmes, anabaptisme, sectarisme, dont quelques cas d'aliénation mentale, état de choses que les nouvelles superstitions de l'époque traitaient trop souvent à l'égal de véritables crimes ; vingt-un pour délits de mœurs, la plupart non prouvés, parmi lesquelles quinze femmes ou filles. On punissait toujours plus rigoureusement le sexe le plus faible pour des délits égaux. Vingt-sept pour *soupçon* de forcellerie ou de propagation de peste, parmi lesquelles on voit figurer vingt femmes ou filles. C'est ici surtout que le « soupçon d'avoir commis, » ou « l'intention de vouloir commettre, » sont confondus de la façon la plus naïve avec la perpétration réelle.

Passons maintenant aux exécutions. Il y en a eu *cinquante-huit* pendant ces cinq années, trente concernant des hommes & vingt-huit des personnes du sexe, soit : treize pendues, dix décapitées, dont cinq écartelées par

dessus le marché, & trente-cinq brûlées vives, après l'amputation du poignet droit, quelques-unes après avoir été, en outre, tenaillées avec des pinces rougies au feu. Sur ces cinquante-huit exécutions, il y en eut vingt pour crimes ordinaires, tels que meurtre, vols qualifiés, fausse monnaie, faux en écriture, délits politiques, &c. Ici encore la tentative de commettre & le simple soupçon d'avoir commis sont punis, à diverses reprises, à l'égal de la perpétration. Ces vingt cas ne concernent, du reste, que des hommes, parmi lesquels on ne compte que quatre Genevois, encore deux de ces derniers n'étaient-ils en cause que pour affaire politique, & l'un même aurait été gracié *s'il avait pu payer la somme demandée*. Il est aussi facile de prouver la *vénalité* de la justice calviniste que son extrême partialité.

Les autres condamnés étaient tous français ou des provincesavoisiennes voisines. Quant aux trente-huit autres exécutions (dont trente-cinq par le feu), elles s'appliquent toutes à des personnes accusées de forcellerie ou d'avoir semé la peste, ou de l'un & de l'autre de ces crimes, que l'on mettait alors sur la même ligne. Après les avoir traînés sur une claie par les rues de la ville, où les plus compromis subissaient par-dessus le marché, chemin faisant, le supplice des « pinces ardentes, » on leur coupait au Molard la main droite, qui était ensuite clouée audit gibet, où le patient était brûlé *tout vif*. Ce fut Calvin lui-même qui vint ranimer le feu de la super-

tition contre les prétendus forciers du pays. A peine est-il besoin de dire qu'il n'y eut contre ces trente-huit infortunés, dont vingt-huit femmes ou filles, *y compris la propre mère du bourreau en fonction*, d'autres preuves que les aveux arrachés à la torture, aveux qui devaient impliquer la dénonciation de quelques complices, lesquels à leur tour en dénonçaient d'autres, & ainsi de suite. Il fallait bien s'avouer coupable de quelque chose & dénoncer quelqu'un pour mettre un terme aux tourments d'enfer, qu'on vous faisait endurer à cet effet. Cependant plusieurs de ces infortunés résistèrent courageusement, non-seulement aux *traits de corde*, aux *estrupades* (1), aux *fers*, mais encore aux supplices, tout nouveaux, d'importation *française*, qu'on employa pour en avoir raison. Aussi chacune de leurs condamnations fut-elle non-seulement une atrocité, mais encore une infraction formelle aux *franchises* & à la loi, qui exigeaient toujours la confession du coupable pour procéder à une sentence capitale.

Quelques accusés s'étant suicidés pour échapper aux tourments de la torture, afin de prévenir les *accidents* de

(1) La torture ou question ordinaire consistait à élever le patient, au moyen d'une poulie, par les bras attachés derrière le dos ; c'était là le *trait de corde*, destiné à hâter l'aveu du coupable ; s'il ne s'y prêtait pas, on lâchait brusquement la cor-

de, ce qui imprimait au corps, retombant jusqu'à deux ou trois pieds de terre, une secousse qui, selon la hauteur de la chute, pouvait disloquer les bras ou causer des accidents plus graves : c'est ce qu'on appelait l'*estrupade*.

cette nature le Conseil ordonna de mettre à tous les prisonniers des menottes qui, de nuit, leur lieraient les bras derrière le dos & le jour par-devant. (Registre du Conseil, 18 mars 1545.) Cette précaution ayant été trouvée insuffisante, on eut l'idée d'attacher chaque prisonnier à ce qu'on appelait un *ceps*, meuble qu'il faut se représenter comme une sorte de siège à carcan, qui rivait pour ainsi dire le patient au mur ou au plancher de la prison. (R. du C., 1^{er} avril 1545.)

Des accusés ayant résisté à toutes les ressources de la corde & de l'estrapade, le Conseil, « après avoir consulté les docteurs, les avocats, les gens doctes & savants, ordonna qu'ils *soient murés*, & ne soient ôtés de là jusqu'à ce qu'ils aient confessé la vérité ; *autrement finiront leurs jours à tel tourment*, » & cela eut lieu !!!

On peut se figurer ce que dut être le nombre total de ces victimes *courantes*, depuis la rentrée de Calvin (1541) jusqu'à sa mort (1564), ou plutôt jusqu'à la mort de son successeur Théodore de Bèze (1605), qui, bien que plus impartial, fut généralement plus sévère que son maître. On sait que le Conseil les consultait dans tous les procès un peu graves, surtout le premier (1).

En 1555, le bourreau Jehan Granjat, dit Blanc, fut d'une maladresse telle, lors du supplice de Comparet cadet, le 3 juillet, qu'il fallut le punir & le changer

(1) Analyse & extrait des *Nouvelles Pages*, pp. 6 & 97 à 104

définitivement. Il fut alors remplacé par son collègue de Dijon, Jacques Silvestre. Ce nouveau bourreau français fut reçu gratuitement à la bourgeoisie & on lui assigna ensuite un traitement de cent écus (le double des ministres), plus la jouissance d'une maison avec sa provision de vin & de blé. Il est vrai que ses fonctions n'étaient pas une sinécure ; aussi lui fut-il ordonné « de porter toujours son glaive sous le bras » (13 août) ; mais il recevait encore quelque chose pour chaque exécution.

Cependant, outre son prédécesseur Jean Blanc, il y avait à Genève encore d'autres exécuteurs des hautes œuvres.

Ainsi, en 1549, l'un d'eux, Matheus Krecht, fut invité dans plusieurs endroits pour des exécutions.

En 1563, Calvin fit gracier un infâme scélérat, Jean Dumolard, de Billia (parricide, fraticide, voleur, etc.), à condition qu'il remplirait le même office (1).

Les magistrats calvinistes, en juin 1545, firent emprisonner le bourreau Jean Granjat, dit Blanc, pour avoir, dans l'exercice de ses fonctions, « trop durement fouetté » deux mauvais sujets *français*, condamnés à cette peine (2).

Ce même Jean Granjat fut obligé d'exécuter *sa propre mère*, condamnée pour avoir semé la peste ; il n'y avait alors d'autre bourreau à Genève que lui, & il vint de

(1) *Nouvelles Pages*, p. 59.

(2) J.-B.-G. GALIFFE. *Quelques Pages*, p. 110.

Monthoux pour procéder aux exécutions de la journée. La sentence nomme en toutes lettres « *Clauda*, fille de feu Pierre Mossier, dit *Peytavin*, *veuve de François Granjat, exécuté des malfaiteurs*, » lequel François était le propre père dudit Jean Granjat. Cela explique d'ailleurs pourquoi on accorda, tout à fait exceptionnellement, à cette femme d'avoir la main droite coupée, non pas au Molard, comme tous les autres prétendus semeurs de peste, mais à « *Plaimpalais*, » près le bûcher qui doit brûler son corps (R. du C., 16 mars 1545) (1).

Dans ce temps (1543), la peste, qui avait déjà fait des ravages en 1542, revint à Genève; elle y fut cette fois d'une violence extraordinaire : deux mille personnes en moururent ; on soupçonna de nouveau la malveillance & la cupidité d'être les auteurs de son intensité. On prétendit que des médecins, des infirmiers, des garde-malades s'entendaient pour la propager ; l'on fit écarteler un médecin & deux aides ; on brûla *sept* hommes & *vingt-quatre* femmes. Étaient-ils coupables ? On a peine à le croire, & ces barbares exécutions font voir en quelles mains la justice était tombée à Genève. Le nouveau Consistoire ne s'était pas, de son côté, montré fort empressé à secourir les malades ; on fut obligé d'employer la force pour trouver un *ministre* qui s'y dévouât. Deux ans avant, un nommé Blanchet avait

(1) *Nouvelles Pages*, p. 102.

trouvé la mort dans cet emploi, qu'il avait exercé avec dévouement, en cela bien différent de ses successeurs (1).

Le lundi 29 juillet, les officiers de la justice apportèrent au Conseil le placard suivant, qu'ils avaient trouvé au *pilon des franchises*, vers Pregny, au-dessous des *quartiers* (partie du corps) des Comparet. (Ceux-ci avaient été exécutés les 28 juin^e & 3 juillet.)

1555. — *Les OEuvres de Calvin.*

*Impia Calvini meditare patrata, viator,
Cui demptis L. V. CAINUS alter adest.*

Ostez une L, imprudemment volante,
Ung V ouvert : à tous maulx de *Calvin*,
Vous connaîtrez sa rage violente ;
Le connaissant, le jugerez *Cain*.

J. B. S. (Sept.)

Ce Jean-Baptiste Sept, fils du syndic ultra-calviniste Michel Sept, était proscrit par suite des événements de 1555 & s'était réfugié à Pregny, rière les terres & seigneuries de Messieurs de Berne (2).

(1) JAMES FAZY, *Précis de l'hist.* (2) J.-B.-G. CALIFFE. *Quelques de la République de Genève*, tome I, Pages, p. 113.
page 261.



PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DU CONSISTOIRE
DE L'ÉGLISE DE GENÈVE.

La collection des procès-verbaux des séances du Consistoire de l'Eglise de Genève existe, en minutes ou copies, aux archives de ce corps, depuis sa création jusqu'à nos jours, en 110 volumes, embrassant une série de près de 300 ans, avec quelques légères lacunes. Elle s'ouvre à la date du 16 février 1542, à la dixième séance de ce corps qui venait d'être créé. Ces procès-verbaux ont été révélés en partie, par des extraits de M. Cramer, dans une brochure, lithographiée en 1857, tirée à très-peu d'exemplaires, distribués avec discrétion & presque aussitôt enlevés à la juste curiosité du public. Ce volume, de près de 400 pages & contenant la matière de trois volumes in-8° ordinaire, est presque introuvable. Il commence par une introduction sous le titre de : *Coup d'œil*, qui a été insérée séparément dans les Mémoires & Documents publiés par la Société d'histoire & d'archéologie de Genève, tome IX, pages 30 à 64.

Rien ne montre mieux la répulsion dont les réformateurs étaient l'objet à Genève que les naïfs procès-verbaux des *actes du Consistoire*, écrits par les réformateurs

eux-mêmes, & relatant jour par jour les injures dont ils sont l'objet & les châtimens qu'ils leur infligent, accusateurs & juges à la fois dans leur propre cause. Calvin recueille à lui seul la plus grande part de cette haine. Le peuple ne voit en lui qu'un maître orgueilleux, qui veut tout asservir à sa volonté de fer, les magistrats & les autres ministres, aussi bien que les plus obscurs citoyens, qui ne songe qu'à se *prescher lui-même* & non la saine doctrine, un homme vindicatif qui ne pardonne jamais la moindre résistance à ses volontés, un homme cruel qui fait impitoyablement exiler, torturer, mettre à mort ceux qui ont le malheur de ne pas être de son opinion (séance du 4 juin 1563); un calomniateur, *de la voix duquel plus de dix mille sont scandalisés* (25 décembre 1551). Une femme ose lui dire en face que jamais elle n'a « trouvé d'amour en lui, qu'elle n'en a pu tirer un mot de consolation, qu'il est dur & sans entrailles, & qu'*ainsi* l'a toujours *haïte*, » dit-elle (22 mars 1546; interrogatoire de la dame Grant). On ne peut pas supporter sa suprématie religieuse; on ne comprend pas qu'après avoir détruit l'autorité du pape & de l'évêque, il se prétende infaillible, il se fasse pape, & M. Abel (1) cardinal; qu'il pousse l'orgueil jusqu'à vouloir *se faire adorer* (6 juillet 1553). — Claude Clerichet proteste « qu'il aimerait mieux qu'on le menât à Champel (lieu des exécutions),

(1) Un autre ministre, membre du Consistoire.

lui & ses enfants, que d'aller baïser la pantoffle de Calvin » (6 juillet 1553). Le nom de *Pantoffle* lui resta parmi le peuple & il se trouve des ministres même qui se rendent l'écho de cette indignation publique & qui s'écrient « qu'eux non plus, ils ne baïseront point la *Pantoffle*, » entre autres un nommé Mathieu Effetier, ministre du grand Sacconex. (Séance du 27 mai 1563.) On va jusqu'à donner son nom à des chiens en signe de mépris (22 mars 1566). On se dit tout bas que s'il y a *trois dyables en enfer*, Calvin en est ung & que c'est là qu'on est allé le quérir pour l'amener à Genève (24 janvier 1555); on le chanfonne sur ce vilain thème (2 novembre 1559); quand il meurt on regarde sa mort comme un châtiment du ciel; on prétend qu'en sa dernière maladie, il invoquait le dyable (16 avril 1568); que les ministres ont furtivement soustrait son corps & n'ont enterré qu'une bière vide (26 juillet 1565). Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les injures contre Calvin, lesquelles s'émaillent en une mosaïque bizarre dans les *Actes* du Consistoire pendant vingt ans.

(1) *Histoire de M. Vuarrin*, tome I^{er}, page 92.





NOTES SUR CALVIN

*Extraites ou copiées sur les actes authentiques des archives
de Genève.*

*Minute de réponse de la main de Calvin, pour le
Consistoire (6 septembre 1548.)*

Très-honorés, &c., &c., nous avons reçu vos lettres, &c.
Pour réponse, nous sommes bien d'accord avec vous
qu'un mariage contracté par un homme avec la cousine
remuée de germaine de sa femme trépassée, est selon
Dieu, ne contrevenant pas à sa parole, mais permis &
approuvé de lui. Aussi nous tenons la permission qu'en
ont fait les magnifiques seigneurs de Berne en leurs pays
être bonne & licite, & conforme à la réformation chré-
tienne. Quant à ce que nos seigneurs & supérieurs les
Syndics & Conseils ne l'ont voulu permettre en cette
ville, nous n'y attouchons point; car comme ce n'est pas
à nous de faire statuts & édits sur le fait des mariages,
aussi nous leur en laissons la disposition,

Je donne ceci pour la biographie de Calvin, parce qu'on y voit qu'il n'avait point encore subjugué le Conseil & qu'il ne le faisait pas encore agir à son gré, même en affaires spirituelles.

Louis Bandières, fils du capitaine-général Ami, & petit-fils de ce Jean Bandières qui avait protesté si noblement, à la tête de tous les indépendants, contre le Duc & son parti, en 1526, fut accusé le 4 mars 1550, par Charles de Sainte-Marie, serviteur de Charles de Brichanteau, seigneur de Saint-Laurent, d'avoir dit au sortir du catéchisme, le dimanche 2 dit : « A tous les diables « soient tant de prédicants, & malgré Dieu, de tant de « Français, & qu'ils ne se trouvent en leur pays! Après « qu'ils ont mangé leur Dieu, ils nous viennent ici contrôler. » — Le déposé lui ayant voulu répondre, il lui donna un grand coup de poing sur le nez, & ensuite un soufflet qui lui fit jaillir le sang du nez.

Sur ce, M. le lieutenant prit des informations sur les paroles prononcées par Bandières *contre l'honneur de Dieu*; car c'est ainsi que Calvin faisait traduire le moindre propos contre les prédicants & les Français. Du coup de poing & du soufflet, pas le plus petit mot; & comme le pauvre battu affirma d'abord sur serment, en voyant Hugues Bandières, frère de Louis, que c'était lui qui l'avait frappé, & qu'il fut menacé d'une action en calom-

nie, l'affaire tomba ; mais elle peut donner une idée de l'amour & de la vénération des vrais Genevois pour Calvin & toute sa féquelle. Il y a d'énormes liaffes de dénonciations pareilles.

3 septembre 1547. — *Procès-verbal du Consistoire.*

M^e Raimond (probablement Raimond Chauvet) passant sur le pont, un de ces derniers jours, entendit quelqu'un, femme ou fille, qui disait : « Je donne au diable. » Il demanda aussitôt qui avait parlé ainsi. Dominique Clément lui répondit : « C'est une fille qui donne au diable l'âme du Renard. » M^e Raimond ne doutant pas que ce mot de Renard ne lui fût adressé, répliqua : « Renard, toi-même. » Alors Dominique lui dit « qu'il était aussi homme de bien que lui ; car il n'était point banni de son pays & pouvait bien aller partout à son plaisir, » avec autres paroles fières & prolixes. Sur quoi il fut appelé au Consistoire, où l'on convint qu'il fallait les réconcilier, en recommandant à M^e Raimond de n'être ainsi en colère une autre fois, en faisant les remontrances & en faisant audit Dominique amples remontrances & *bien après*. Celui-ci voulant se justifier, M. Calvin lui dit « que non-seulement il avait injurié « M^e Raimond, mais qu'il AVAIT BLASPHEMÉ CONTRE « DIEU, EN DISANT : JE NE SUIS PAS BANNI ; CAR TELS

« REPROCHES FAITS A CHRÉTIENS SONT OPPROBRES CONTRE JÉSUS-CHRIST. Secondement, qu'il était un « *calomniateur*, ayant imposé un faux blâme audit « M^e Raimond, *en l'accusant de l'avoir appelé méchant*. » Arrogamment ledit Dominique répondit, ne prenant les remontrances à la bonne part : « que l'on n'avait ex-
« miné sinon les témoins que l'on avait voulu, & que le
« seigneur Calvin lui amenait trop de Cavillations ». Et
fur ce, ledit seigneur Calvin voyant l'arrogance & se
sentant blâmer, absenta de rechef, & depuis que ledit
seigneur Calvin fut sorti, dit contre les autres ministres,
qu'il se voulait tenir à ce que M. le syndic son prince &
les seigneurs assistants *qui sont de la ville*, en ont arrêté,
& que lefdits ministres ne le voulaient laisser parler &
dire sa raison. Autre avis lefdits seigneurs ministres n'en
ont voulu opiner, mais sont sortis, se sentant être
gravés de soutenir telle fierté. Et fur ce, ledit Domini-
que dit par affection que les ministres ne sont pas ses
princes, oui bien M. le syndic & les seigneurs assistants.
A ce lui répondit l'un desdits seigneurs que ici, en Con-
sistoire, n'a point de principauté.

(Par la suite, ce Dominique Clément fut faussement
accusé d'avoir battu son père & eu un enfant de sa
belle-mère. On le fit accuser par son propre père, qui
était fou, & par son frère, sans aucun témoin que des
femmes qui déposaient par *ouï dire à ces deux person-
nages*, & qui se contredisaient en tous sens. L'on voulut

le mettre à la torture. Le docteur Jean-Louis Loys, seigneur de Mornant, s'y opposa fortement, disant qu'il n'y avait pas un seul indice raisonnable contre lui, & qu'on n'avait observé aucune des formalités prescrites par les lois & franchises. Mais c'est ainsi qu'on agissait toujours contre les malheureux que Calvin avait pris en haine, parce qu'ils ne s'humiliaient pas devant lui, quand il les apostrophait des noms de *méchant hypocrite*, de *calomniateur*, de *menteur*, de *blasphémateur*, &c., &c.

Procès-verbal du Consistoire. — 27 décembre 1546.

Guillaume Dubois, imprimeur-libraire, avait entendu dire pendant le séjour de Calvin à Strasbourg, qu'il avait rétracté un de ses écrits, & l'avait répété à Genève. Calvin convint donc qu'il lui en voulait pour cela, « parce
« que ce rapport troublait & scandalisait les consciences
« infirmes, & aussi parce qu'il vendait ses livres trop
« cher aux réfugiés. »

On le fit appeler en Consistoire sous quelque prétexte, & là « M. Calvin commença de parler à lui plus
« asprement, lui desclairant que toujours il avait été un
« *faux hypocrite* & qu'il était temps qu'il s'amendasse,
« avec autres tels propos. Sur quoi ledit Guillaume
« Dubois répondit audit seigneur Calvin :

« Ce n'est pas de maintenant que vous avez la rage

« contre moy, & je vous ay bien dict auffi que vous
 « étiez un hypocrite de m'avoir haï longtemps, & ce-
 « pendant avoir reçu la cène de N.-S. Sur cela, ledit
 « Calvin répondit que *c'est un mensonge*, que jamais il
 « eût ufé de ces propos envers luy, & combien qu'il
 « soit *assez effronté*, toutefois que jamais n'eût la hardieffe
 « de parler à luy *tant impudemment*, &c.

« Après cela fut demandé audit Dubois que c'estait
 « qu'il entendait par ce mot de rage : sur quoi il répon-
 « dit qu'il entendait fureur. En la fin ledit Calvin se leva
 « demandant au Consistoire que la chose fust remise
 « devant Messieurs, pour luy faire raison de tels outra-
 « ges. »

Tel est le procès-verbal du Consistoire, qui prétendit
 devant le Conseil que M. Calvin n'avait fait à Dubois que
bonnes & honnêtes remontrances quand celui-ci commença
 à l'injurier. Il se plaignit amèrement de ce que le pré-
 venu lançait des brocards, appelant l'un seigneur de
 Calvin, l'autre Thimothée, & lui faisant surtout un
 crime énorme d'avoir accusé Calvin d'être *injuriateur*,
 parce qu'alors il serait incapable d'être ministre, un mi-
 nistre devant être *modeste*.

Le Consistoire prétendit aussi que Calvin n'était point
 forti, ce qui est formellement démenti par son propre
 procès-verbal de la séance & par plusieurs témoins. L'un
 d'eux, appelé à charge, déclare que Calvin avait dit à
 Dubois, en plein Consistoire : « *Né te foucie ! Tu as*

affaire à moi ; ne te soucie ! Te te manierai bien ; » & il avait dit *qu'il la lui gardait bonne*, à M. Saul, à M. d'Augnion & à Jean Girard, qui étaient allés lui parler pour Dubois.

Calvin, fur cela, avoua qu'il en voulait à ses vices, parce qu'il vendait ses livres trop cher aux réfugiés.

Ce Guillaume Dubois fut tenu longtemps dans une étroite prison pour le forcer à *dire la vérité*, c'est-à-dire à la rétracter.

On fit aussi un crime à Dubois d'avoir fait formuler sa pétition par M. Morand, ministre, lui demandant s'il ne savait pas que M. Calvin & lui étaient ses ennemis ; fur quoi il répondit qu'il ne croyait pas qu'il y eût des inimitiés entre les ministres.

*Extrait des accusations contre François Favre, jadis conseiller,
& beau-père d'Ami Perrin.*

1. Il a dit qu'il n'accepterait pas la place de capitaine des arquebuziers, s'il devait y avoir des Français dans la compagnie, parce qu'il ne voulait que de bons Genevois & point de rapport avec l'*Evêque de Genève, M. Calvin*.

2. Il a dit que M. Calvin & M^e Abel ont changé de nom.

3. Item, qu'ils ne croient pas ce qu'ils prêchent.

4. Il a dit à un homme qui le faluait : « Pourquoi

salues-tu un chien ? » C'était pour dresser haine contre les prédicants (qui l'avaient appelé chien en chaire).

5. Il a dit : « Ces Français, ces mâtins font cause
« que nous sommes esclaves, & ce Calvin a trouvé
« moyen qu'il lui faut aller dire ses péchés & faire la
« révérence. »

6. Item : « Au diable soient les prédicants & ceux
« qui les maintiennent ! »

7. Item, qu'il voudrait bien que les Français fussent
en France.

8. Item, qu'il désire quitter Genève, où l'on rend sa
vieillesse malheureuse, tandis qu'il est honoré partout
ailleurs.

9. Item, que Calvin l'a tourmenté plus que quatre
évêques qu'il a vu enterrer, & qu'il ne veut point le re-
connaître pour son prince.

10. Quand on le menait en prison, il a crié : « Liberté !
« Liberté ! Je donnerais mille écus pour avoir un Conseil
« général ! »

On le tint en prison pendant plus de trois semaines,
pour le forcer de demander pardon à Calvin, en Con-
fession, ce qu'il ne voulut pas absolument faire.

Honneur à la mémoire de François Favre, l'un des
principaux fondateurs de notre liberté civile ! Honte à
ceux qui liront ses interrogatoires sans la plus vive indi-
gnation contre le prêtre tyran qui soumit Genève à la
plus infâme servitude !

Mars 1546.

Il y eut une revue des gens de Saint-Gervais, à Plain-palais, un dimanche matin, après quoi ils allèrent au sermon, suivant l'ordonnance. Calvin, outré contre eux, dit dans son sermon que les habitants de Saint-Gervais étaient des *bêtes*, & qu'il y avait parmi eux *trois cents* de *ces batteurs de pavé, de ces pendarts*.

L'indignation fut grande à Saint-Gervais, & tous les hommes résolurent d'aller en corps à la maison de ville pour demander au Conseil s'il trouvait bon qu'on leur dît ces injures du haut de la chaire.

Les espions des cafards allèrent promptement les dénoncer, & on en arrêta plusieurs en chemin, que l'on mit en prison en les accusant d'avoir conspiré pour faire une émeute.

Quand on apprenait qu'un paysan ne mangeait pas de viande un vendredi ou samedi, on allait le prendre & on l'amenait en prison, sous prétexte qu'il donnait un mauvais exemple à sa famille, ou qu'il n'employait pas son autorité conjugale pour forcer sa femme à manger gras les jours maigres.

On cherchait tellement à anéantir toute sorte de liberté, qu'on défendit d'aller boire de l'eau d'une fontaine

à la montagne, qui avait la réputation de guérir la fièvre, prétendant que c'était un fait d'idolâtrie. Il y a des masses de dénonciations & d'interrogatoires de gens punis pour s'être guéris de cette manière. — 1556.

Le ministre Philippe d'Ecclesia ayant dit qu'il y avait des erreurs dans le catéchisme de Genève, & ayant parlé de la Prédestination dans un sens qui déplaisait à Calvin, fut persécuté avec acharnement, accusé de faire mauvais ménage & de prêter de l'argent à 80 pour 100. On ne put rien trouver contre lui, sinon qu'il était brouillé avec ses beaux-frères, seuls témoins contre lui.

Une femme, que Calvin appelait sa commère, eut le malheur de témoigner de la compassion pour Bolfec, & de dire qu'il n'avait rien enseigné qui ne fût dans l'Ecriture. On la fit paraître en Consistoire ; en sortant de là, elle dit que *Jean de Noyon* l'y avait fait appeler, mais qu'elle s'en était tirée malgré lui. Il lui fit intenter un procès pour bigamie, dans lequel elle fut acquittée comme innocente, mais après une longue prison, & ayant perdu l'affection de son mari.

8 & 12 avril 1546. — *Examiné, par le Conseil, les personnes suivantes accusées d'avoir dansé, ou VU DANSER à Bellerive, à une noce.*

Nobles André Maillard, Jean Bergeron, le syndic Corne, le capitaine Perrin, Jean-Baptiste Sept, Claude Philippe, Denis Hugues & Jaques Gruet, Pierre Moïse ;

La femme du sieur Perrin, la femme du seigneur Antoine Lect, la fille de feu Jean Philippe, la femme de noble Guido Maillet, la femme de noble François Philibert Donzel, la fille d'Antoine Lect (c'était l'épouse) & deux autres dames.

« Dame Françoisse, femme de M. le capitaine Amyed
« Perrin, a respondu qu'elle était bien aysé de aller de-
« vant Messieurs, & marrie de venir en Consistoire ; &
« par deux ou troys foys a dit aussi qu'elle aymeroy plus
« aller par-devant Messieurs de toutes justices, » &
autres paroles rebelles en faveur de son père & frère. (Elle
était fille de François & sœur de Gaspard Favre, mortel-
lement haïs de Calvin.) Ce fut pour cela qu'elle fut em-
prisonnée, ainsi que plusieurs de ceux que l'on accusait
d'avoir dansé, ou vu danser.

Le 21 février 1559, Catherine, femme de Jacob Copa, du duché de Ferrare, venue en cette ville pour faire plai-

fir à fon fils unique, qui ne voulait pas aller à la messe, fut accusée par un réfugié d'avoir dit :

1. Que Servetus est mort martyr de Jésus-Christ, & que M. Calvin est cause de sa mort, d'autant qu'il y avait piques entre eux, & pourtant les seigneurs ont mal fait de le faire mourir.

2. Que Gribaldus a bonne doctrine, & aussi Jean Paul (Alciat), & M. George (Blandrate), & qu'ils sont persécutés à tort & par malveillance.

3. Que c'est mal fait que Messieurs contraignent le peuple à faire prières en un certain jour, & aussi longues, & aussi à faire payer la peine (l'amende) à ceux qui n'y vont point.

4. Que notre Eglise italienne lui déplaît, & ne veut point demeurer ici.

5. Que les anabaptistes sont bons chrétiens.

6. Que le magistrat fait mal de punir aucune sorte des hérétiques, mais qu'il devrait laisser liberté à tous de parler ce que bon leur semble.

7. Que tant de sermons ne lui plaisent point.

8. Qu'elle se veut départir de cette ville pour ce que la procédure de Messieurs lui déplaît, en ce qu'ils condamnent ceux qui parlent à l'encontre d'eux, & plusieurs autres *blasphèmes* dont il ne se souvient pas.

Un autre réfugié ajoute qu'elle a dit :

9. Que M. Calvin n'est point d'accord avec Gribal-

du, d'autant que (parce que) Gribaldus est plus savant que lui & qu'ils sont concurrents.

10. Que ç'a été mal fait de faire mourir Server.

11. Qu'on ne doit point prêcher, mais tant seulement lire l'Ecriture sainte ainsi qu'elle est.

12. Que nous sommes de ceux qui disent : Domine ! Domine !

13. Qu'elle n'a que faire d'autre chose outre ce que dit Jésus-Christ.

14. Que si elle endure & qu'elle meure d'autant que (parce que) elle est venue à Genève, elle sera martyre du dyable, & que M. Jules de Milan lui a dit le même.

15. Item. Elle tient une lettre de Gribaldus, contenant sa confession, soufcrite de M. Jean Paul & de M. Valentin (Gentilis).

Elle fut condamnée le 3 mars à crier merci à Dieu & à la justice, & bannie avec ordre de partir dans les vingt-quatre heures, sous peine d'avoir la tête tranchée.

Le 18 août 1558, noble Bezançon Dadaz, François Chenelat & Claude de Chasteauneuf furent condamnés à trois jours de prison au pain & à l'eau, à crier merci & à aller en Consistoire, pour avoir ri pendant le sermon de M. Calvin à Saint-Pierre, le dimanche 24 juillet, en voyant un homme qui se laissa tomber.

30 septembre 1558. — Banni un Normand qui a dit,

sur ce qu'on lui demandait s'il voulait quitter l'Eglise parce qu'il allait étudier à Montpellier : « Il ne faut pas « croire que l'Eglise soit si étroitement bornée & qu'elle « soit pendue à la ceinture de M. Calvin. »

Comme il y a 205 procès de cette année & 209 de la suivante, je pourrais multiplier ces citations à l'infini ; mais je ne veux ni perdre mon temps, ni abuser de la patience de mes lecteurs ; cette seule circonstance que deux années de règne de Calvin virent éclore 414 procès criminels, doit suffire à tout homme capable de penser.

Voilà le genre de bonheur que Calvin nous procura, & le degré de liberté dont on jouit sous son règne. Il y a des CENTAINES de procès de ce genre pour CHAQUE année de cette époque, que l'on a osé appeler les plus belles pages de notre histoire, tellement l'on compte sur notre ignorance & sur le prestige d'un nom criminellement fameux. Je voudrais croire que ceux qui trompent la nation sont trompés eux-mêmes ; mais alors comment qualifier les injures qu'ils disent à l'historien qui leur apprend la vérité ?



OPINIONS

De divers auteurs de notre temps sur Calvin.

PIERRE LEROUX.

.... Calvin fut inexorable & sans pitié.

Un tel caractère s'allie fort bien avec la timidité naturelle. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de ce que raconte Th. de Bèze, que Calvin, à ses derniers instants, ne cessait de répéter qu'on s'était trompé sur lui, qu'on le croyait naturellement porté à la violence & à la guerre, & qu'il était naturellement timide. « Je vous assure, répéra-t-il
« par deux ou trois fois, que de ma nature je suis timide
« & craintif. »

La timidité, avec tous les excès qu'elle peut entraîner, une forte de sombre inquiétude & une dureté à toute épreuve, voilà le mauvais côté de la nature de Calvin. Mais cette timidité même le rendait méditatif & prudent ; cette inquiétude le faisait se préoccuper avec un zèle sans relâche de tous les intérêts de la Réforme ; & cette dureté fut pour le protestantisme le ciseau du sculpteur qui, dur & de bonne trempe, fait sortir la statue

du bloc, & lui donne une forme en abattant ce qui la cache & la défigure.

Heureusement pour l'humanité, la statue que Calvin tailla ne devait pas durer autant que le modèle qu'il avait adopté.

Ce modèle, c'était encore l'Eglise, &, jusqu'à un certain point, c'était encore la papauté.

Calvin s'était attaché à la Réforme comme à quelque chose de complet & d'absolu. Il ne concevait pas que l'esprit humain allât plus loin ; & comme tous ceux qui veulent organiser dans le désordre d'une révolution & qui n'ont pas un assez vif sentiment de l'avenir, il chercha dans le passé même, & dans ce qu'on venait de renverser, un modèle pour reconstruire. Genève lui tomba sous la main ; il en fit une Rome, mais une Rome au front de laquelle chacun pouvait lire : *Contrefaçon de Rome & de la Papauté*.

..... Le calvinisme s'ensevelit dans le passé sans avoir eu, à proprement parler, d'existence. C'est une secte, une religion même, si l'on veut, mais qui ne s'est pas constituée, qui a eu la prétention de tout absorber, de s'élever au-dessus de tout, & qui réellement n'a été qu'un incident dans la vie des nations & dans l'ordre des idées. La destinée du Calvinisme, la question de savoir s'il ferait ou ne ferait pas, tenait en effet à ce problème : Détruire l'ancienne Eglise, mais pour en reconstruire une autre. Or, l'Eglise de Calvin a-t-elle réellement subsisté ? A

Genève, je vois Calvin, & après lui Th. de Bèze, qu'on peut prendre, si l'on veut, pour son successeur ; mais après Th. de Bèze, personne. Genève, qui n'était rien dans le monde avant Calvin, s'éteint après lui dans l'insignifiance.....

On frémit quand on voit Calvin & ses disciples faire de la haine le fondement même de la religion & la prêcher comme le plus grand devoir que Dieu commande à notre faiblesse.....

Il était naturellement tourné du côté de l'autorité & de l'intolérance.

Or donc, au prix de quoi Calvin a-t-il mérité de donner son nom à une partie du protestantisme ? C'est en n'ayant dans sa nature aucune belle tendance. Pas un fait de sa vie qui attendrisse l'âme & fasse couler une larme. Pas une sympathie qui de lui à nous rayonne & nous le fasse aimer. Voltaire a dit :

Exterminez, grand Dieu, de la terre où nous sommes,
Quiconque, avec plaisir, répand le sang des hommes.

Calvin n'a pas mérité qu'on dit de lui qu'il répandait le sang avec plaisir ; mais il était, à cet égard, sur la limite. Voyez dans tous ses écrits comme il traite les hérétiques, « ces pestes mortelles en la chrétienté ; » nous ne parlons pas des épithètes injurieuses qu'il leur prodigue, c'était assez le style du temps ; mais nous parlons du désir qu'il a de les détruire par toutes les voies possi-

bles, jamais l'espérance de les ramener & de les convertir ne vient un seul instant à sa pensée ; il faut les chasser, les jeter à l'eau, les brûler : les convertir est une chimère, ils sont prédestinés..... Je pourrais citer un curieux passage où il expose qu'il faut punir de mort les hérétiques, dans leur intérêt même, & que c'est ne pas comprendre la miséricorde de Dieu pour les damnés que de leur faire grâce (1).

Nous nous abstenons de donner le passage dans lequel l'auteur ci-dessus a apprécié Bolsec & son livre. Nous nous plaisons à penser que si M. P. Leroux eût connu toutes les pièces & renseignements qui complètent ce volume, & tous les autres ouvrages & passages d'auteurs, que nous avons lus & qui viennent à l'appui, s'il n'eût pas partagé toutes les opinions de Bolsec, du moins il eût été moins sévère envers lui.

M. Pierre Leroux s'est appuyé pour quelques faits & pour attester certaines des prétendues vertus de Calvin, surtout & presque uniquement sur le témoignage intéressé & partial de Théodore de Bèze, ami & disciple du P. Réformateur, dont les partisans eux-mêmes considèrent les assertions comme trop souvent erronées de parti pris; nous nous expliquons suffisamment à ce sujet, dans les notes & documents dont nous accompagnons le texte de Bolsec. (*Edit.*)

(1) Extraits de l'article *Calvin* dans l'*Encyclopédie nouvelle*, page 161, tome III.

« Calvin était petit & maigre de corps, d'un teint brun, d'un visage régulier & pâle, d'une organisation débile. Il avait le front haut, l'œil étincelant, l'âme forte, le caractère plus opiniâtre qu'intrépide, l'esprit vif, peu inventif, mais très-vigoureux, une mémoire prodigieuse, une logique puissante, le talent le plus clair, le plus méthodique & le plus frappant. Il aurait été incapable de soutenir la formidable lutte que Luther engagea, avec un courage mêlé de tant d'adresse, contre un adversaire qui n'avait jamais été vaincu. Il manquait de l'audace qui renverse, du génie qui invente, de la flexible habileté qui conduit, & même, on peut le dire, de l'éloquence qui entraîne, toutes qualités que Luther avait à un degré éminent.

« Mais s'il n'avait ni le génie de l'invention, ni celui de la conquête, s'il n'était ni un révolutionnaire comme Luther, ni un missionnaire comme Farel, il avait une force de logique qui devait pousser plus loin la réforme du premier, & une faculté puissante d'organisation qui devait achever l'œuvre du second. C'est par là qu'il renouvela la face du protestantisme, & qu'il constitua Genève.

« J'ai dit qu'il n'inventa rien. En effet, il prit à Luther la théorie de la *Justification* chrétienne ; à Zwingli la théorie de la présence spirituelle ; aux anabaptistes leur théorie de l'*inamissibilité* (1) du Saint-Esprit ou de la grâce, quand on l'avait une fois reçue. De ces trois dogmes, très-légèrement modifiés & très-habilement fondus ensemble, il composa un système qui fut à lui & qui prit son nom.....

« Mais, s'il était sobre, désintéressé, laborieux, infatigable, il était chagrin, altier, impérieux, violent. Son irascibilité, qui ne lui permettait pas de supporter les contradictions, & son esprit de domination, l'exposèrent à de nombreuses inimitiés. »

(MIGNET. — *Etablissement de la Réforme à Genève. Mémoires de l'Académie des sciences morales & politiques*, tome I, pages 282 & 305.)

(1) Expression consacrée & qui signifie qu'on ne pouvait perdre le Saint-Esprit quand on l'avait reçu.



M. Sylvestre de Sacy, en rendant compte dans le *Journal des Débats*, du 3 mai 1864, de la nouvelle édition publiée par M. Alfred Franklin, de la *Vie de J. Calvin*, par Théodore de Bèze, fait du réformateur de Genève un portrait incomplet sans doute, étant renfermé dans les bornes étroites d'un article de journal & n'en formant pas l'unique objet ; mais il n'en ouvre pas moins des aperçus nouveaux, qui contribuent à faire apprécier cette étrange personnalité :

« Calvin n'a rien de l'apôtre ; c'est un sectaire intrépide, & voilà tout. Il est l'esclave de sa propre conviction & le tyran des autres. L'esprit auquel il obéit, c'est le sien. On ne sent en lui rien d'inspiré, rien d'impersonnel. Sa Genève n'est qu'une affreuse prison, sa doctrine qu'un sec dogmatisme ; il me donnerait envie de devenir catholique, si je ne l'étais pas, pour respirer l'air de la liberté sous une autorité légitime. La sienne a quelque chose qui me révolte. Il me permet d'examiner, il me le commande même, mais à la condition que mon examen me conduira tout juste au même résultat que lui, condition de rigueur ! Sinon l'exil & la prison sont là. Lisez les Actes des apôtres si vous voulez savoir ce que c'est que des gens remplis de l'esprit de Dieu ! Saint Etienne, saint

Pierre, saint Paul ! voilà des hommes dépouillés d'eux-mêmes. L'Esprit les pousse, & ils vont, souvent malgré eux. L'Esprit les inspire, & ils parlent. Dans Calvin, je ne vois que le type de l'hérésiarque. Tout vient de lui, tout retourne à lui. C'est un savant, un homme d'étude, un philosophe entêté de son système. Il croit avoir retrouvé la pure doctrine chrétienne ; il le croit avec une sincérité & une force de conviction extraordinaires, je l'avoue ; mais sans autre titre que celui qu'il tient de sa raison, en vertu d'une infaillibilité qui n'est & ne peut être que celle de son esprit particulier, ne prétendant pas à une mission surnaturelle qu'il aurait fallu autoriser par des miracles. Il veut que je pense comme lui, que je raisonne comme lui, que je conclue comme lui, & que j'entre dans le monde étroit où il s'est jeté lui-même. C'est affreux ! Je préférerais le bûcher de Servet, si je n'avais pas la ressource de m'enfuir à Rome, où je n'obéirai qu'à l'autorité de l'Eglise, qui ne prétend pas m'écraser du moins sous une domination arbitraire & individuelle ! »

M. de Sacy établit que les premiers hérétiques qui n'avaient voulu que réformer l'Eglise virent que d'autres prendraient la même liberté contre eux, & que cela entraînerait à une licence effrénée d'opinions en matière de foi. Pour empêcher cette anarchie, ils s'appuyèrent sur la force & se soumirent aux princes, même dans les matières de foi & de discipline, pour avoir leur appui ; ils

ne secouèrent un joug, celui de l'autorité de l'Eglise, que pour en accepter un autre, celui des couronnes ; & le protestantisme se vit obligé de devenir persécuteur sous peine de cesser d'être entièrement chrétien. Une sorte d'ordre est toujours nécessaire ; & quand on a décrédité tous les pouvoirs, renversé toutes les lois, la force s'impose & la terreur se charge de mettre les esprits à la raison ; mais quelle raison !

M. de Sacy continue ensuite ainsi :

« Calvin était de la race de nos Jacobins ; c'était un théologien montagnard. La liberté, à ses yeux, n'était que le droit d'aimer ce qu'il aimait, de penser comme il pensait. En s'affranchissant lui-même, il croyait avoir assez affranchi le monde. Toute opposition à ses doctrines n'était plus pour lui que révolte exécration, hérésie monstrueuse & digne de tous les supplices ; Calvin, en un mot, s'était fait Dieu, sans le savoir, & n'adorait plus que lui seul. Il était le Pape, il était l'Eglise, il était tout : dévoué à la vérité, telle qu'il l'apercevait, jusqu'au fanatisme, martyr de la foi qu'il s'était imposée, irréprochable jusqu'à l'austérité dans ses mœurs, pieux, ne vivant que pour l'étude & pour la propagation de ses idées ; charitable, il le croyait du moins, même lorsqu'il faisait brûler les gens, & ne les persécutant que pour leur bien & pour le bien général ; un honnête Jacobin, un vertueux Montagnard, un de ces patriotes excellents qui auraient tué tout le monde pour sauver la patrie ! »

Il y aurait bien des réserves à faire sur ce portrait du hiérarque genevois ; mais ce qui y prédomine, c'est un dogmatisme despotique, implacable & froidement cruel. Pour les réserves, tout le contenu de ce livre, on peut le dire, y pourvoit.



Celui qui fuit Luther est plus calme. C'est Calvin, figure glaciale, style d'acier, âme de bronze, vie froide, dont le résultat se concentre & se résume dans une législation durable & cruelle. Peu d'incidents, peu de fautes, seulement des crimes ; austérité sans enthousiasme ; point de passion, si ce n'est celle de la domination.

Le mouvement de la réforme qui va se calmer, environne la grande & terrible figure de Calvin : c'est lui qui est l'organisateur, le pontife, & qui arrête le flot dans sa course ; il bâtit avec des ruines ; il institue & crée une république religieuse & bourgeoise, fondée sur cette doctrine d'examen destinée à tout détruire. C'est précisément ce besoin, que le génie de Calvin éprouve, de contrarier le principe même de la Réforme, de tirer de ce qui est essentiellement désorganisateur un parti d'organisation, de faire servir le doute à la création, l'examen à la stabilité, le protestantisme à un nouveau catholicisme, un dogme destructeur à une fondation ; c'est cette situation étrange qui le rend féroce envers Servet, inexorable pour ceux qu'il croit opposés à son œuvre. Il est cruel dans le sens de Robespierre & de Marius, comme tous

ceux qui appuyent des rancunes sur des doctrines, & qui, en faisant une révolution, veulent l'arrêter. Un poignet d'airain est nécessaire à une telle œuvre ; Calvin s'est montré de force à l'accomplir.

Luther est l'homme de la tempête ; Calvin est l'homme de la fondation ; l'esprit de Luther est turbulent & violent ; l'esprit de Calvin est dogmatique & rigide. L'un détruit, l'autre organise. Les passions faciles & ardentes qui charment & séduisent l'humanité appartiennent à Luther ; l'habileté & l'austérité dominent chez Calvin ; vertueux à faire peur, il trouve tout simple de faire mourir ou mettre à la gêne quiconque n'est pas si vertueux que lui. Il n'a d'indulgence ni pour les idées ni pour les hommes. Sans entrailles ; — génie disciplinaire ; ce qu'il a fondé subsiste ; sa génération intellectuelle couvre l'Angleterre & l'Allemagne ; il possédait l'instinct de l'ordre.

(Philarete CHASLES. — *De la Révolution religieuse au XVI^e siècle*. — Ecrit vers 1846.)



Calvin avait eu soin de se faire peindre assez souvent, pour que ses traits ne nous soient point restés inconnus. Son visage était long, pâle & maigre, ses lèvres pincées, son regard brillant, son front élevé, mais étroit ; tel, il y avait en lui une révélation de son âme ; on y pouvait lire l'exaltation associée à la fermeté poussée jusqu'à l'obstination. Sa carrière répondit à ses prédispositions ; dans la controverse, il a plus brillé par l'inspiration que par la logique ; ses succès ont tenu à l'ardente conviction qui l'animait lui-même, à la ténacité qu'il mettait à défendre ce qu'il croyait une fois, & à l'énorme travail par lequel il accablait tous ses adversaires. Il n'y avait d'ailleurs rien de rationnel en lui ; ses argumentations ne sont jamais puisées dans la nature des choses ; elles partent presque toujours des textes que sa grande érudition scolastique tenait sans cesse à sa disposition. On a beaucoup parlé des secours qu'il a prêtés aux magistrats genevois dans l'établissement des institutions de la république ; nous avons déjà vu que tous ses avis en cela n'avaient qu'un but, celui de fonder à Genève une aristocratie qui pût brider le peuple, auquel il en voulait pour l'avoir combattu à son arrivée. Dans ce but même, il fut toujours

l'homme des circonstances, jamais celui des idées spéculatives, fondées sur une étude approfondie des formes politiques qui assurent le mieux le bonheur d'un peuple.

Il ne croyait qu'au pouvoir, & tout ce qu'on trouve de lui, c'est la confiance qu'il cherchait sans cesse à inspirer aux Conseils inférieurs dans les usurpations qu'ils se permettaient contre le Conseil général. Nous sommes fâché d'avoir à combattre ici d'anciens préjugés ; mais notre devoir d'historien nous oblige à le dire, la politique de Calvin, à Genève, n'a été qu'une mesquine politique de parti & non celle d'un génie organisateur. Il montra d'ailleurs combien il était étranger à l'art d'organiser les associations humaines, par le peu de portée qu'il mit dans l'établissement des formes de l'Eglise & de l'académie de Genève ; sur ces deux objets, il eut toute faculté d'agir suivant ses inspirations & il manqua tout à fait son but.

En face de la magnifique institution catholique, il fallait trouver pour la nouvelle Eglise un point de départ imposant. Il fallait pour cela s'appuyer sur le peuple, & opposer à l'élection d'en haut, usitée dans l'Eglise catholique, l'élection d'en bas sortant des masses ; il fallait faire une Eglise toute démocratique. Au lieu de cela, Calvin ne fut fonder que des Consistoires, se renouvelant par eux-mêmes, & dans son académie il n'établit qu'une division d'études toute scolastique. Il ne faut pas dire que les connaissances qu'il fallait pour mieux faire fussent au-

dessus de son siècle ; il y a assez d'exemples du contraire, & dans Genève, il y avait des hommes qui l'avaient compris.

On peut le dire, Calvin a été un grand homme (1), mais non pas un homme de génie. Il fut heureux pour lui qu'il vînt habiter Genève dans le temps où cette ville avait cessé d'être exposée chaque jour à perdre son indépendance ; mais ce ne fut pas si heureux pour cette cité. Il dissipa, au profit de la vanité de se poser comme chef de la réforme française, les précieux loisirs que les Genevois s'étaient faits en conquérant leur liberté par des travaux inouïs. Si les vingt-huit ans qui se sont écoulés depuis l'année 1536 jusqu'à la mort de Calvin, eussent été employés à des questions d'un intérêt un peu plus local que celles que ce réformateur fit naître, il est à croire que Genève serait parvenue à se former un territoire important, & serait entrée dès lors comme canton dans la Confédération suisse ! Qui peut dire jusqu'où, dans cette situation, cet État aurait pu aller ? Doué d'une constitution démocratique, d'un jeu facile & peu compliqué, il eût sans doute évité les révolutions & les guerres civiles qui n'ont cessé d'y jeter la perturbation pendant deux siècles. C'est, on ne peut en douter, lorsqu'on veut se former une opinion dans les faits, c'est à l'esprit âpre de Calvin en religion, à son obstination, à la persécution

(1) Fameux ; oui, malheureusement : grand ; non. On ne l'est vraiment que dans la vérité & par la vérité.

qu'il fit peser sur les citoyens les plus imbus des anciennes coutumes de Genève, & à la création d'un gouvernement aristocratique d'une complication puérile, que l'on dut tous les embarras qui suivirent sa mort.

Certes, si Calvin eût paru à Genève dans les temps où on combattait pour la liberté, à peine si on eût fait attention à lui ; il fallait toute la sécurité qu'on goûtait relativement au duc de Savoie, expulsé de tous ses États, pour que ce Réformateur parvînt à faire naître l'attention & à diviser la ville comme il le fit. Il donna à Genève un autre lustre que celui que la position de la ville semblait promettre ; il en fit le centre de la fraction du Protestantisme, qui prit son nom ; mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, l'institution donnée à l'Eglise de Genève n'était pas assez robuste pour perpétuer longtemps son ascendant. Au défaut de la protection fédérale de la Suisse entière, on obtint, il est vrai, par là, & l'alliance de plusieurs cantons & celle de presque tous les États protestants ; mais, d'un autre côté aussi, on fit naître la défiance des États catholiques. Il est à croire que les établissements d'instruction publique qui furent fondés du temps de Calvin l'auraient été sans lui, & peut-être sur un plan plus libéral ; quoi qu'il en soit, c'est une remarque singulière à faire, que presque tous les Genevois qui ont illustré leur patrie, l'ont fait dans des carrières où les études officielles n'entraient pour rien.

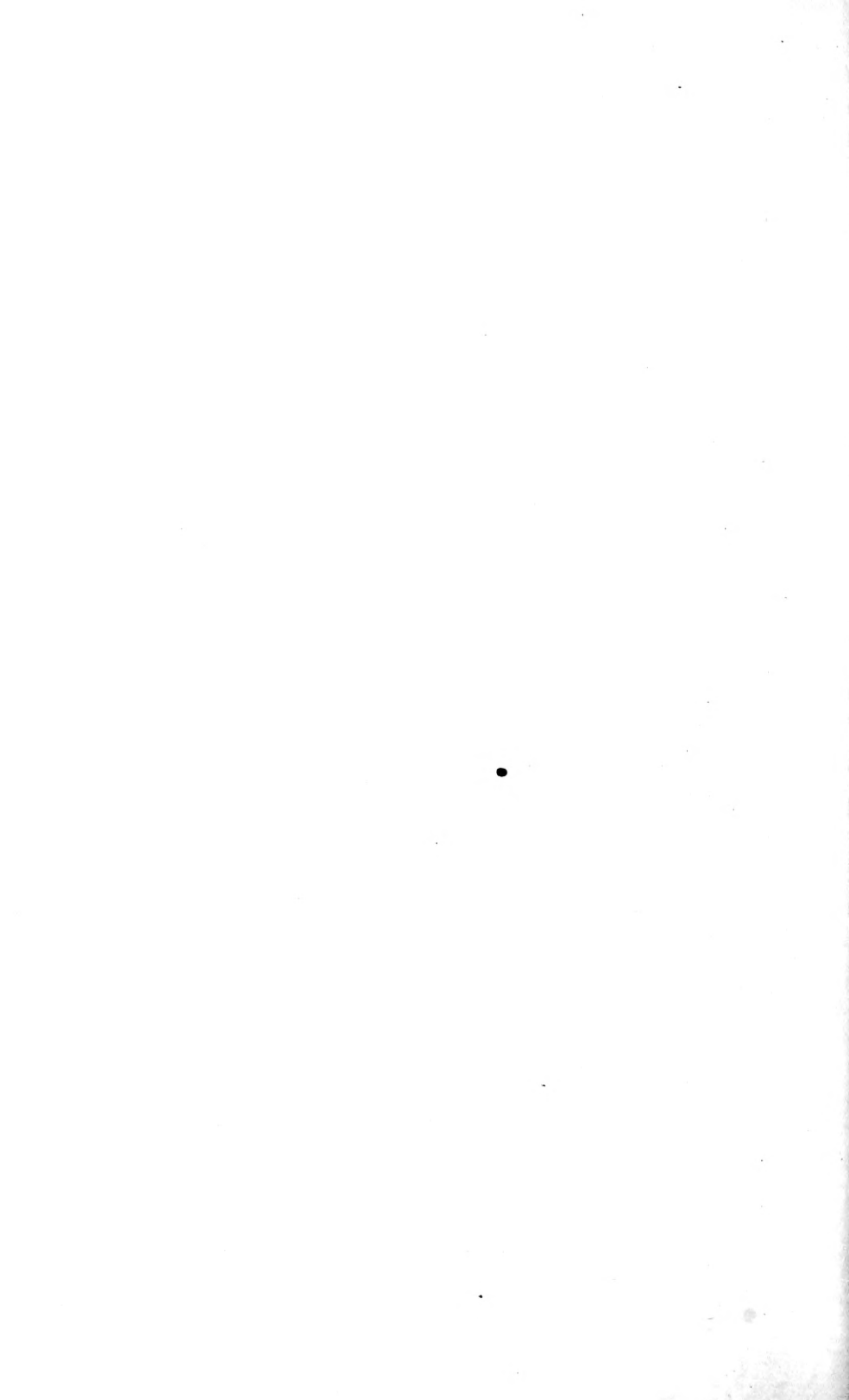
Les hommes d'Etat, écrivains, naturalistes, financiers,

qui se sont fait un nom incontestable, ont tout tiré de leur génie ; ce n'est pas le collège, où ils n'ont pas été, qui inspira Rousseau & M^{me} de Staël. L'influence de Calvin sur l'esprit des Genevois a été bien plus de le brider que le développer. Ce fut aux lois somptuaires qu'on dut la proscription presque totale des arts, dans un pays où les vingt dernières années prouvent que leur génie ne manque pas.

Nous le répétons, Calvin fit de Genève un Etat à la spartiate, au lieu d'une république à l'athénienne qu'il avait trouvée. Qu'est-ce qui valait le mieux ? Il est impossible de le décider d'une manière tranchante ; & puisque l'indépendance a été conservée, quoique souvent bien compromise, il faut croire qu'il y avait quelques principes de durée dans les institutions qu'il fit adopter, quoique bien contraires au véritable esprit genevois.

(James FAZY. — *Précis de l'histoire de la république de Genève*, pages 295 à 298.)





Genève avant & après l'arrivée de Calvin.

Les Genevois étaient de véritables protestants avant d'avoir entendu parler de Calvin ; ils se laissèrent malheureusement éblouir par l'étalage d'une érudition extraordinaire & d'autant plus admirable pour les amateurs de la mysticité que, n'y comprenant rien, on ne trouvait rien à y répondre ; mais dès que son caractère & sa doctrine se furent dévoilés, le peuple n'eut plus pour lui d'autre sentiment que celui de la haine la plus profonde & la mieux méritée. On ne la cachait point, & une multitude d'individus s'exposèrent aux persécutions les plus atroces, plutôt que de feindre de partager des opinions qui les révoltaient. Les Genevois résistèrent de tout leur pouvoir & furent opprimés de la manière la plus infernale par le parti de la terreur que Calvin avait organisé, & où il faisait enrôler jusqu'à trois cents auxiliaires étrangers dans un seul jour, tous dans la force de l'âge, tous armés, tous fanatiques ou brigands.

Un grand nombre de ces premiers réfugiés, qu'on voudrait faire passer aujourd'hui pour une légion de saints, furent pendus ou noyés, décapités ou fouettés &

bannis pour différents crimes. — L'on conçoit aisément que lorsqu'on admettait trois cents nouveaux habitants dans un jour, on ne se donnait guère la peine d'examiner leurs titres. Les filous, les escrocs, les faux monnayeurs, les meurtriers, les espions, les empoisonneurs n'avaient qu'à se dire profélytes pour être reçus à bras ouverts. La femme qui fut employée à l'infâme accusation contre le chanoine Hugonin d'Orsières, était une empoisonneuse & trafiquait de ses charmes quand Claude Bernard la prit à son service, parce qu'elle faisait la dévote (1).

Les véritables protestants genevois étaient ceux qui voulaient que chacun fût libre de penser ce que sa raison lui inspirait, & de ne faire que ce qu'elle approuvait ; mais que personne ne se permît d'attaquer la religion de son prochain, de se moquer de sa croyance, ou de le scandaliser par des démonstrations malicieuses & par des fanfaronnades de supériorité qui ne prouvent que la fausseté ridicule de ceux qui se nomment les élus. Entre les premiers furent Ami Perrin, François Favre, Jean Philippe, Jean Lullin, Pierre Wandel & ses frères, Benoît & Etienne Dadaz : tous poursuivis à mort par Calvin, l'un exécuté, les autres exilés avec le fils de Berthelier, avec ceux de

(1) Hugonin d'Orsières, poursuivi avec acharnement pour un prétendu crime dont il n'y eut aucune preuve quelconque, fut déclaré innocent & acquitté le 30 août 1535, comme on le voit par son procès qui est conservé aux archives.

Michel Sept, du zélé protestant Claude Savoye, & des autres fondateurs de notre liberté civile & religieuse.

Il y a des hommes d'esprit qui aiment à considérer les événements & les révolutions de ce monde d'une grande hauteur pour en saisir l'ensemble sans être distraits par les détails. Cette méthode est bonne pour juger le dernier résultat des choses ; mais certainement elle ne vaut rien pour juger les hommes, car les plus méchants peuvent faire beaucoup de bien malgré eux, & les meilleurs beaucoup de mal, suivant les décrets impénétrables d'une Providence dont les moyens varient trop pour que nous puissions toujours les comprendre & les expliquer. Je ne crois donc point qu'on puisse juger sainement un homme par le résultat général de ses actions ; mais, s'il le fallait pour satisfaire les calvinistes de bonne foi & ceux qui, trompés par des assertions tout à fait fausses, mais sans cesse répétées, s'imaginent que Calvin nous a fait du bien, je leur montrerais nos registres couverts d'inscriptions d'enfants illégitimes ; je leur ferais voir qu'on en exposait dans tous les coins de la ville & de la campagne ; je leur découvrirais des procès hideux d'obscénités, des testaments où les pères & mères accusent leurs enfants, non pas d'erreurs seulement, mais de crimes... ; des multitudes de mariages forcés, où les délinquants étaient conduits de la prison au temple ; des mères abandonnant leurs enfants à l'hôpital pendant qu'elles vivaient dans l'abondance avec un second mari ;

des liasses énormes de procès entre frères ; des tas de dénonciations secrètes ; des hommes & des femmes brûlés pour sortilège, d'autres sentences de mort en effroyable quantité ; — & tout cela non point parmi ces anciens Genevois que Calvin parlait de faire pendre par douzaines, & qu'il faisait provisoirement jeter dans des crotons, au pain & à l'eau, pour avoir dansé & chanté, mais parmi ceux qu'il avait élevés sous sa loi & nourris de sa manne mystique, dans les dernières années du XVI^e siècle, dans tout le courant du dix-septième, lorsque ses leçons eurent bien fructifié, & tant que Genève resta calviniste.

Ah ! sans doute, les anciens Genevois n'étaient pas des anges de pureté céleste ; mais, au moins, ils n'étaient pas hypocrites ; ils n'allaient pas profaner les temples par les démonstrations d'une piété exaltée en revenant d'exposer les fruits de leur libertinage ; ils étaient vifs dans leurs inimitiés ; mais ils n'étaient pas faux témoins, espions & délateurs ; ils avaient besoin d'indulgence ; mais ils n'en manquaient pas eux-mêmes, & ne cherchaient pas à cacher leur propre fragilité naturelle sous des jugements à mort d'une sévérité inhumaine ; ils étaient enfin ce qu'ils redevinrent au dix-huitième siècle, lorsque le calvinisme ne fut plus, parmi nous, qu'une triste ballade du temps passé ; — des hommes, des hommes dans tous les sens de ce mot, fiers, hardis, indépendants, bons amis, ennemis irascibles mais faciles à réconcilier, chari-

tables & dévoués, bon patriotes par-dessus tout, parce qu'ils avaient alors véritablement une patrie qu'ils pouvaient aimer.

La scission d'avec le catholicisme avait été (N'oublions pas que c'est un protestant qui parle !) opérée avec sagesse & modération en 1533, 1534 & 1535. Calvin renversa tout ce qu'il y avait de bon & d'honorable pour l'humanité & établit le règne de l'intolérance la plus féroce, des superstitions les plus grossières & des dogmes les plus impies. Il en vint à bout d'abord par astuce, ensuite par force, menaçant le Conseil lui-même d'une émeute & de la vengeance de tous les satellites dont il était entouré, quand les magistrats voulurent faire prévaloir les lois contre son autorité usurpée (1). Qu'on l'admire comme un homme adroit & profond, dans le genre

(1) Calvin avait juré la perte de Philibert Bertellier, fils du héros, qu'il devait naturellement haïr, parce que son nom était cher à Genève, il le fit excommunier en 1552. Dix-huit mois après, Bertellier obtint, malgré lui, son autorisation du Conseil pour être admis à la Sainte Cène. Calvin alla en Conseil & jura qu'il perdrait la vie plutôt que d'y consentir. Le Conseil des deux Cents s'empara de cette affaire, & Bertellier fut absous par des lettres sous le sceau de la Seigneurie. Alors, Calvin dit qu'il imiterait saint Chrysostôme & n'opposerait point la force à la force, mais qu'il se laisserait plutôt massacrer que d'employer sa main à

présenter les saints mystères à ceux qui en avaient été jugés indignes (malgré l'absolution des deux Conseils, fondée sur ce que l'excommunication était mal appliquée & point légitimement encourue). Sa menace fit un tel effet, que non-seulement on engagea Bertellier à ne se point présenter, mais que le décret du Conseil des Deux-Cents fut déclaré suspendu. L'apologiste excessivement partial de Calvin, qui rapporte cette anecdote, finit en disant : « L'exemple de saint Chrysostôme, allégué bien à propos, était une très-fine manière de menacer d'une sédition Messieurs du gouvernement. » Il y avait de quoi trembler ; car

de tous ces petits tyranneaux qui ont subjugué des républiques en tant de pays différents, cela doit être permis aux âmes faibles, qui adorent le pouvoir partout où ils le voient, sans se permettre d'examiner par quels moyens il a été acquis ; qu'on l'excuse d'avoir trompé les Genevois sur sa propre ignorance & sur celle de son siècle ; qu'on rejette sur la même cause les crimes qu'il commit & qu'il fit commettre, tout cela est encore pardonnable ; mais qu'on veuille nous lier pour jamais à lui, voilà ce qui est insensé, indigne d'un siècle de lumières & ce que l'ignorance la plus profonde peut seule faire concevoir.

On a dit que les Genevois n'avaient aucune aptitude pour la poésie & les beaux-arts. C'est une assertion aussi fautive que plate, dont je me crois obligé de démontrer l'absurdité. Il est très-vrai que pendant deux siècles ils ont évité avec soin tous les ouvrages d'imagination, parce qu'on les croyait, avec raison, très-dangereux sous le règne intolérant & tracassier du Calvinisme. Après avoir vu brûler Servet, décapiter Gruet, persécuter avec l'acharnement le plus atroce tant de malheureux, dont tout le crime était d'avoir un peu plus d'esprit que les tyrans du jour, on faisait sagement, quand on voulait

alors le nombre des nouveaux bourgeois dépassait celui des anciens ; & ceux-ci n'étaient rien en comparaison de la nuée des simples habitants qui encombraient la ville, & qui n'attendaient qu'un prétexte ou une bonne occasion pour égorger tous les citoyens sur un signe de leur chef, à l'honneur & à la gloire de Dieu.

rester à Genève, d'étouffer son génie sous l'étude des sciences positives, & des moyens d'acquérir de l'argent & de l'influence ; ceux qui ne pouvaient maîtriser leur imagination à ce point, étaient obligés de s'expatrier, & le nombre en fut très-considérable ; mais, réfugiés en Hollande ou ailleurs, attristés & accablés par le mal du pays, exaspérés par les persécutions dont ils étaient les victimes, ils ne pouvaient plus s'occuper que de la cause de leur malheur, de cette exécration & infâme intolérance qui s'attaquait à tout, décolorait & envenimait tout ce qui peut donner quelque charme à la vie, & ils consumaient ordinairement le reste de leurs talents en disputes théologiques. Les parents, instruits par une affreuse expérience, mettaient tous leurs soins à éteindre dans leurs enfants jusqu'à la moindre étincelle de génie, & à lui substituer cet excès d'application à l'étude, qui crée tant de petits prodiges parmi les enfants, & tant de gens absolument nuls au sortir de l'adolescence. Aussi semblait-il que la bonhomie, le naturel & la gaieté eussent abandonné Genève pour ne plus jamais rentrer dans ses murs.

Tel était le résultat tout naturel d'une religion essentiellement intolérante, établie par la force brutale contre la persuasion intime. On a prétendu que le peuple genevois avait vu avec joie le retour de Calvin, & adopté sa doctrine avec une espèce de transport unanime ; c'est une fausseté palpable. Calvin était abhorré de la masse de la nation ; sa doctrine y était si peu populaire, que,

à l'exception d'un moine défroqué, Jaques Bernard, il ne se trouva pas un seul Genevois qui voulût être ministre dans tout le courant du XVI^e siècle. On les forçait d'aller entendre des sermons qui leur paraissaient absurdes & impies ; les renitens étaient mis au crotton, au pain & à l'eau, & conduits à l'église entre deux sbires, qui les ramenaient ensuite au cachot. C'est ainsi que le calvinisme fut planté sur notre terrain, où il ne put produire que les fruits les plus amers : un mécontentement secret qui perçait de mille manières, & une habitude de mesures compressives qui l'empêchait de se manifester hautement, mais qui lui donnait en aigreur tout ce qu'il lui ôtait en violence. De là ce caractère ergoteur qui nous était reproché dans toute l'Europe ; de là ce malaise nerveux, qui, n'osant se montrer à découvert dans son véritable motif, s'attachait à toutes les niaiseries politiques, & leur donnait une importance extraordinaire & souvent extravagante. Cet état de choses dura jusqu'au XVIII^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à ce que les familles réfugiées se fussent complètement naturalisées. En devenant enfin véritablement genevoises, elles prirent le trait le plus caractéristique de notre nation, l'amour de la liberté ; & dès lors le calvinisme commença à décheoir avec une grande rapidité. Le conseiller secrétaire d'Etat & professeur, Léon-Antoine Gautier, publia ses excellentes notes sur l'*Histoire de Genève* de Spon, dont elles font l'unique mérite.

Il ne craignit point de montrer franchement, quoique avec modération, combien il défapprouvait les persécutions instituées par Calvin contre Bolsec, Servet, Gentilis, Gallo, Blondrato, &c., & celles que suivirent ses séides contre Spifame, Nicolas Antoine, & tant d'autres moins connus.

Les ministres cessèrent de prêcher des dogmes incompréhensibles ; ils cessèrent, avec plus de vertu, de faire semblant de les comprendre, & même de les croire. Il se forma dans le Conseil un parti que sa popularité rendit puissant. Ses chefs voulaient une liberté de conscience entière, pour tout le monde sans exception, & l'extinction de ces guerres de plumes théologiques, qui avaient fait tant de mal & arrêté la civilisation du genre humain. Ils ne craignirent point de déclarer que Calvin & le Conseil avaient été inexcusables dans l'affaire de Servet, & ne voulurent pas permettre qu'on cherchât à les excuser aux dépens de la vérité. Leur triomphe ne fut pas sans mélange de revers, car ils ne purent empêcher la persécution de Rousseau ; mais ce fut le dernier succès de l'intolérance calviniste, & encore le dut-elle principalement, ou entièrement, à des considérations politiques. Après cela, Genève fut affranchie du joug de la superstition, & reprit tout l'éclat qu'elle avait eu avant ces siècles de ténèbres & de sombre terreur (1).

(1) *Notices généalogiques*, tome III, pages 12 & 491 & suivantes.

Calvin fut se faire craindre, obéir & respecter des Genevois : il ne fut pas s'en faire *aimer*. Pour l'accomplissement de ses projets il avait compté sur la soumission ; l'amour n'y eut aucune part. Le nation genevoise, tout en comprenant ce qu'elle doit au Noyonnais, a toujours senti instinctivement qu'il n'avait mis dans cette œuvre aucune prédilection, aucun sentiment d'affection, ni pour elle, ni pour Genève, qu'il eut même l'idée, à plusieurs reprises, de sacrifier à ses vues personnelles. En vain les panegyristes du Grégoire VII de la « Rome protestante » cherchent-ils à donner le change à ce sujet ; son nom, quelque grand qu'il soit, restera toujours privé de cette auréole sympathique qui rend si populaire le souvenir de ses prédécesseurs Zwingle & Luther. Ce n'est pas que ces derniers le surpassent en génie ; sous ce rapport Zwingle lui était inférieur. Ce n'est pas non plus que Luther fût sans défauts ; mais, disons-le franchement, c'est que le *cœur* a partout sa place dans la vie, les actes & les paroles des réformateurs allemands.

Loin de nous vouloir contester ce qu'il peut y avoir de vraiment grand dans Calvin & dans son œuvre ! Tout

ce que nous prétendons établir, c'est que l'un & l'autre eussent été bien plus grands encore si les *moyens* employés avaient été plus dignes du but auquel ils aspiraient, en un mot, si la grandeur s'y était davantage confondue avec *le bien*.

Sans doute il y aurait ingratitude de la part des Genevois à ne pas reconnaître tout ce qu'ils lui doivent ; mais il n'en est pas moins vrai que, si l'on peut dire que Calvin fit la gloire de Genève, il n'est que juste d'ajouter que Genève fit tout autant la gloire de Calvin & qu'il aurait pu échouer dans toute autre ville (1).

(1) L'auteur de l'article qu'on vient de lire n'est point indiqué par l'éditeur ; mais il est bien évident que c'est un homme très-admirateur de la prétendue Réforme, & que son jugement sur le caractère de Calvin en a par conséquent un bien plus grand poids.



LOUIS VEUILLOT.

Calvin avait environ trente ans. Il était petit, maigre & basané. La soif de dominer éclatait dans ses yeux pleins de bile & dans sa voix stridente. Jamais homme ne fut mieux fait pour devenir un redoutable sectaire. Déjà couvert de mépris en vingt endroits du monde, il possédait ces raisons de haïr le genre humain qui ne manquent à aucun scélérat. Froid, orgueilleux, vindicatif, repoussant par les dehors d'une hypocrite austérité, rien en lui n'attirait l'affection, la confiance, le respect ou l'estime ; tout inspirait la crainte. Habile, actif, laborieux, assez savant pour séduire, assez vain pour ne jamais douter de lui, assez affamé de pouvoir pour ne plus chercher d'autres jouissances, il n'avait besoin de richesses, ni de plaisirs. Son âme n'était pleine que d'orgueil, & il semblait que, dans cette âme implacable, quelques-uns des autres vices de l'homme eussent tenu lieu de vertus. Quand ces fléaux intelligents, plus terribles cent fois que la guerre, que la peste ou la famine, qui ne font que passer, viennent occuper la scène du monde, on se demanderait par

quelle magie ils imposent leur joug, si on ne savait que le vertige s'empare du peuple abandonné de Dieu. Mais ils ont mission de punir; leur pouvoir s'établit plus long & plus terrible que celui des conquérants. Ils prennent l'âme avec le corps; ils ne donnent ni gloire, ni repos, ni espérance; leurs victimes dégradées ressemblent aux troupeaux atteints d'une plaie incurable, qu'on mène sans résistance à d'ignobles tueries, & dont rien ne sera sauvé. Calvin, pontife de Genève, par l'autorité suprême qu'il eut sur les matières de religion, devint dictateur par celle qu'il fut prendre dans le gouvernement. Rien ne se faisait contre son avis, tout se faisait dès qu'il avait commandé. Les réfugiés français maintenaient facilement son pouvoir, & en étaient protégés à leur tour; ils devinrent sous lui les maîtres de la ville. Ainsi, les Genevois ne gagnèrent pas même, à leur révolte & à leur apostasie, de gouverner chez eux.

On fait en quoi l'hérésie de Calvin diffère de celles de Luther & de Zwingle. Bien qu'il eût étudié le droit, le grec, le syriaque, l'hébreu, ce réformateur n'était guère que bon écrivain. Il n'avait pas de théologie, & composa sans choix, sans liaison, sans logique, sa doctrine de tout ce qu'il put ramasser dans les erreurs de son temps, prenant à Luther, à Zwingle, à OEcolumpaste, mais plus particulièrement encore aux vieilles inepties des Vaudois. Cela passa, comme plus neuf & peut-être aussi comme plus absurde & plus anti-chrétien, s'il se peut, que tout

ce qui avait précédé. Les mêmes hommes qui s'étaient révoltés contre les vérités si vénérables, si claires & si harmonieuses de l'Eglise, adoptèrent le ramas de contradictions & de folies que leur jetait un rhéteur couvert de crimes. D'ailleurs, il ne faisait pas bon de résister. Il y allait de la vie d'user trop largement à Genève du droit de libre examen. Calvin, qui ne souffrait ni la contradiction, ni la concurrence, brûlait quiconque osait dogmatiser à côté de lui & criblait d'injures atroces dans ses livres ceux qu'il ne pouvait atteindre plus directement.

Comme il fallait se conformer à sa foi, il fallut aussi se conformer à l'apparence de ses mœurs. Pour y arriver, il constitua dans Genève une tyrannie sans égale ; cherchant, suivant son caractère, à suppléer, par la rigueur des peines, aux principes moraux qui ne pouvaient sortir de sa religion, ou plutôt *s'amusant*, si l'on peut s'exprimer ainsi, à tourmenter les coupables & les mauvais, non pour les amender & servir d'exemple, mais pour jouir d'une plus grande quantité de supplices. La prison, le carcan, le fouet, la mort étaient prodigués en toute occasion. Lorsque d' aussi grands misérables s'avisent d'établir une morale publique, cette morale est odieuse comme tout ce qu'ils font. Ils persécutent le vice & ne le punissent pas ; l'humanité, la décence, la probité n'ayant que la crainte des châtimens humains, une immense corruption intérieure se cache sous la rigidité menteuse

des dehors, & l'on commet sans pudeur tous les crimes qu'on espère cacher. Mais Calvin était surtout implacable envers ceux qui lui portaient ombrage ou qui l'offensaient (1).

Calvin mort (1564), Dieu ne permit pas que son ouvrage tombât avec lui. Genève, telle qu'il l'avait faite & préparée, devait subsister pour la satisfaction de cette colère qui punit les générations. Elle devait être un exemple, au monde, des voies où les peuples peuvent s'égarer, des maux qu'ils peuvent souffrir, des hontes où ils peuvent descendre. N'ayant plus de dissidents à faire mourir, les Genevois apprirent de leurs pasteurs à brûler les forciers, cruauté qui est encore un bienfait de la Réforme, & dont les siècles les plus barbares n'avaient donné que peu ou pas d'exemples. Nulle part on ne vit autant qu'en ce malheureux coin de terre multiplier ces abominables supplices. Il y en a eu 150 dans l'espace de soixante ans. Le dernier date de 1652; mais, quinze ans plus tard, on brûla encore un pauvre fou qui s'était fait juif. A côté de cela se rencontrent des centaines de prescriptions, d'ordonnances, de sollicitations du Consistoire, empreintes de la plus inepte & de la plus tracassière bigoterie. Défense d'enseigner les mathématiques aux Savoyards (ils étaient catholiques), défense de porter des dentelles, des draperies; défense

(1) LOUIS VEUILLLOT. — *Pèlerinages en Suisse*, pages 30 & suivantes.

d'aller en carrosse, défense de sortir en pantoufles, défense de manger au bal ni viandes froides, ni viandes chaudes, ni dragées, &c. On reconnaît à tous moments la basse envie du bourgeois, l'humeur chagrine des ministres d'une religion fausse, qui veulent interdire au public les plaisirs innocents dont la bienfaisance les oblige à se passer ; on dirait que les femmes des pasteurs ont dicté la plupart de ces anathèmes contre les bijoux & les robes détrouffées. Mais un grand malheur éclate-t-il sur la cité, la peste par exemple, qui semble avoir élu domicile à Genève pendant près de cent ans, réparait-elle ? Faut-il montrer du dévouement, secourir les malheureux ? Le Vénérable Consistoire change de ton. Ces apôtres, si braves contre les pantoufles & les habits dorés, refusent de paraître à l'hôpital & prient le Conseil de leur pardonner cette faiblesse, « Dieu ne leur ayant pas accordé la grâce d'affronter le péril. » Les registres du Conseil, qui constatent tout cela, constatent aussi que les mœurs publiques étaient au niveau du courage des pasteurs ; & l'histoire fait voir que ces hommes si influents, si écoutés, ne savaient pas mieux entretenir la concorde que maintenir la vertu parmi leurs concitoyens. De 1558 à 1796, les factions prirent les armes environ trente fois ; mais cette rage belliqueuse s'applatit singulièrement à diverses reprises devant la France ; & Genève, en ces occurrences, ne trouva pas dans l'arsenal de ses guerres civiles un fusil pour résister à l'étranger. Bref, car ce récit fatigue, des

escarmouches couardes entre des partis également poltrons, des révoltes & des haines mesquines, des querelles incessantes, l'insolence d'un côté, l'envie de l'autre, peu de patriotisme, nulle fraternité, des mœurs au moins douteuses, une impiété qui ne l'est point, une intolérance effrontée, une vanité dont le ridicule sans mesure donne à rire à l'Europe, c'est tout ce que la Rome protestante a dans son histoire durant trois cents ans ; pas un acte héroïque ne relève le tableau. Voilà le peuple qu'ont fait les doctrines & les prêtres de Calvin.

Ce portrait, en beaucoup de choses, est encore exact aujourd'hui ; Genève, agrandie par les traités européens, fait étalage de vertus républicaines, de bonhomie suiffe & de liberté philosophique ; mais, la proportion des temps gardée, elle n'a pas plus de tolérance & de patriotisme qu'elle n'en avait jadis. L'esprit de coterie & l'esprit de secte y vivent toujours ; le gouvernement foule autant que possible ses quelques centaines de sujets ; le Vénérable Consistoire tracasse de ses misérables petites forces ceux qu'il ne peut plus fouetter, ni noyer, ni brûler, ni pendre. Ce clergé, hérétique depuis longtemps, n'est plus de la religion de Calvin, ni d'aucune autre religion ; nul ne fait ce qu'il est, il ne le fait pas lui-même ; c'est tout au plus si ceux des pasteurs qui professent la théologie peuvent fournir assez de croyance officielle pour toucher les émoluments de leur emploi. Ils n'en font que plus âpres à tourmenter comme ils peuvent les catholiques. Cette position du

clergé de l'Etat, bien tranquille, bien écouté, bien payé, leur semble commode & rien ne leur coûte pour s'y maintenir. Les vendeurs de croyance ne sont pas moins inflexibles que les fanatiques. Leurs prédécesseurs ne montrèrent jamais plus de vigilance contre les dissidents qu'eux-mêmes n'en montrent à cette heure contre les concurrents. Ils se passent de croire, mais ils ne veulent pas se passer de manger ; il paraît, à leurs prêches, qu'ils font bon marché de la trinité, du péché originel, de la nécessité du baptême & d'une grâce surnaturelle, de la divinité de Jésus-Christ, de sa rédemption, de l'éternité des peines, toutes choses qui dénaturent la simplicité de la foi ; mais ils soutiendront jusqu'à la mort (exclusivement) que le Pape est l'Antechrist, car ils vivent de cela.

Les pasteurs de Genève furent toujours, avec beaucoup de talent, éloigner ou faire éloigner d'eux les catholiques. Leur profélytisme enfanta nombre de gros livres, mais ils ne voulurent jamais se trouver à portée des catéchumènes, & l'on ferait un volume plus intéressant que tous les leurs des ressources qu'ils imaginèrent jusqu'en 1789 pour les tenir à distance. Cependant cela n'est rien en comparaison de ce qu'ils ont inventé, depuis que vingt paroisses catholiques, détachées de la Savoie, ont fait, à leur grand regret, du territoire de Genève un canton mixte, & donné à la vieille foi droit de bourgeoisie dans la cité de Calvin. Les moyens qu'ils insufflent

au gouvernement pour éluder l'exécution du pacte & denier à ces nouveaux citoyens leurs droits les plus évidents, vont de l'odieux au ridicule, &, dans l'un ou l'autre cas, prouvent toujours leurs terreurs, terreurs fondées, il faut le reconnaître ; car, ils ont beau faire, le catholicisme les gagne ; c'est, disait l'un d'eux, avec des paroles qu'on me pardonnera d'employer après lui, *un chancre qui les dévorera*. En 1789, il fallait encore, pour s'établir à Genève, se faire protestant. Malgré les tyrannies, les injustices, les fraudes pieuses, les prêches & les brochures, on y compte huit mille catholiques aujourd'hui, & tout ce qu'il y a vraiment de religieux dans la ville est au nombre de ces huit mille fidèles. (Ceci a été écrit en 1838. C'est encore bien plus vrai aujourd'hui (1).

(1) Louis VEUILLOT. — *Pèlerinages en Suisse*, pages 33 & suivantes.



Le désir de la vengeance & l'ambition déçue déterminèrent Calvin à embrasser le parti de la Réforme : fait mentionné dans l'introduction. — Pièce à l'appui.

Nous, souffignés, Louis Charreton, conseiller du Roy en ses Conseils, doyen des présidents au parlement de Paris, fils de feu messire André Charreton, vivant premier baron de Champagne & conseiller en la grand'-chambre du parlement de Paris; dame Antoinette Charreton, veuve de Noël Renouard, vivant maistre en la Chambre des comptes de Paris, fille de feu Auguste Charreton, vivant seigneur de Montauzon, & Jean Charreton, sieur de la Terrière; tous trois cousins germaines & petits-fils de Hugues Charreton: certifions avoir entendu dire plusieurs fois à nos pères, que ledit sieur Hugues Charreton, seigneur de la Terrière & de la Douze, leur avait dit plusieurs fois, que sous le règne de François I^{er}, la cour estant à Fontainebleau, Calvin, bénéficiier à Noyon, y arriva & logea dans la même maison où logeait ledit sieur de Charreton, lequel ayant appris que Calvin était homme de lettres & de grande érudition, comme il aimait les sçavans, lui fit témoigner qu'il serait bien aise d'avoir quelques entretiens avec luy; à quoy Calvin consentit d'autant plus volontiers qu'il

crut bien que ledit fleur de Charreton pouvait le servir au dessein qui l'avait appelé à Fontainebleau ; qu'après quelques entretiens, ledit fleur de Charreton lui demanda le sujet de son voyage ; à quoi Calvin répondit que c'était pour demander un prieuré au Roy, auquel il n'avait qu'un concurrent, qui était parent du connétable ; que ledit fleur de Charreton lui répondit : s'il croyait que ce ne fût rien ? Il dit qu'il sçavait la considération à laquelle était M. le connétable, mais qu'il sçavait aussi que le Roy faisoit choix des personnes les plus habiles pour disposer des bénéfices, & que le parent de M. le connétable était d'une très-petite suffisance ; que ledit fleur de Charreton lui répondit qu'il ne s'arrêtât pas là & qu'il ne fallait pas grande capacité pour tenir un bénéfice simple ; que là-dessus Calvin se récria & dit que si on lui faisoit ce tort, il trouverait moyen de faire parler de luy pendant plus de cinq cents ans ; sur quoy ledit Charreton l'ayant fort pressé de lui dire ce qu'il ferait pour cela, il le mena dans sa chambre, où il luy fit voir le commencement de son *Institution* ; & après en avoir lu une partie, Calvin luy en ayant demandé son sentiment, il lui dit que c'était *un poison enveloppé d'un beau sucre*, & qu'il ferait bien de ne pas continuer un travail qui ne contenait qu'une fausse interprétation de la Sainte-Ecriture & de tout ce qu'avaient écrit les Saints Pères : & comme il vit qu'il demeurait ferme dans son mauvais dessein, il en avertit le connétable, qui lui dit que Cal-

vin était un fou & qu'on le mettrait bien à la raison. Mais deux jours après, la bénéfice ayant été donné à un parent du connétable, Calvin se retira & commença à établir sa secte, laquelle étant fort commode, la plupart des gens, les uns par libertinage, les autres par faiblesse d'esprit, l'embrassèrent. Que quelque temps après, le connétable s'en allant en son gouvernement de Languedoc & passant à Léon, ledit sieur de Charreton l'estant allé visiter, il lui demanda s'il n'était point de la secte de Calvin, avec lequel il avait demeuré; il lui fit réponse qu'il serait bien malheureux s'il se mettait d'une religion de laquelle il avait vu naître le père.

En foy de quoy nous avons signé à Paris, ce 20 septembre 1682. — Signé : Charreton, président ; A. Charreton, veuve Renouard ; & Charreton de la Terrière.





A M. le marquis du Poët (1).

A Monseigneur, Monseigneur du Poët, général
de la Religion en Dauphiné.

Monseigneur, qui pourrait à l'encontre de vous résister?
L'Eternel vous protège, les peuples vous aiment, les

(1) Dans l'HISTOIRE DE M. VUARRIN, curé de Genève, on mentionne (tome II, page 410) deux précieux autographes de Calvin, envoyés par Monseigneur Devie, évêque de Belley. Ils prouvent, l'un l'amour du Réformateur pour les biens temporels, l'autre la volonté de ce sombre personnage de ne reculer devant aucun moyen sanguinaire pour faire triompher ses idées en France. Nous nous sommes adressés à M. Martin pour avoir copie de ces deux lettres, que nous avons cru inédites & dont le texte est transcrit ici.

Mais, plus tard, faisant quelques recherches dans les *Mémoires de littérature & d'histoire*, de Defmolets,

publiés à Paris, en 1730, & ensuite dans les *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique & de littérature*, de M. d'Artigny, publiés à Paris de 1749 à 1756, nous avons trouvé, aux pages 428 à 432 du tome X du premier ouvrage, & aux pages 313 à 316 du III^e volume du second, le texte de ces mêmes lettres entièrement conforme à celui que M. Martin nous avait envoyé avec une complaisance & un empressement dont nous le remercions sincèrement.

Entre les lettres imprimées & la copie manuscrite, il n'y a de différence que pour les dates, différence que nous signalons & qui est facile à expliquer si les lettres originales sont

grands vous craignent, les régions les plus éloignées se reffatendent (1) de vos prouesses. Le ciel vous a fuscité pour rétablir dans vos contrées son Eglise. Il ne reste à vous qu'à recueillir la couronne de gloire que vous désirez. Au reste, Monseigneur, avez apparemment vu les progrès de la Religion en nos pays. L'Evangile est prêché en nos vallées comme en nos villes. Peuples accou-

datées en chiffres par Calvin, avec son écriture qui était si peu lisible, comme la plupart de celles de son temps.

Dans les mémoires de Defmolets, on mentionne que ces lettres ont été extraites par M. de Genas, Lieutenant de Roi, des ville & citadelle de Valence, sur leurs propres originaux, des archives de M. le marquis du Poët, dans sa terre de La Bastie-Roland, près de Montélimar.

Seulement, d'Artigny fait suivre le texte de ces lettres de ce paragraphe (page 316):

« Ces deux lettres où le Patriar-
« che des prétendus réformés s'est
« peint au naturel, lui font si peu
« d'honneur, qu'il n'est rien que l'on
« n'ait mis en œuvre pour les retirer
« d'entre les mains de M. du Poët,
« jusques là qu'un ministre des Cé-
« vennes, ayant demandé à les lire,
« voulut s'en saisir de force, ce qui
« donna lieu à une scène un peu
« vive, dont on s'imagine bien que
« les fuites ne furent pas à l'avant-
« tage du prédicant. »

Ces lettres se trouvent aussi repro-

duites *in extenso* dans l'*Histoire de la Réforme & des guerres de religion en Dauphiné*, publiée à Paris, en 1856, par Jean-Denis Long, savant archéologue à Die. Comme quelques personnes intéressées par esprit de religion ont élevé des soupçons sur l'authenticité de ces lettres, M. Long les repousse par cette réflexion :
« On doit penser que la famille res-
« pectable de du Poët ne se fera
« pas prêter à une lâche imposture,
« en publiant ces lettres étranges
« pour insulter la mémoire de Cal-
« vin. »

D'après M. Roiffelet de Saucières (tome III, page 89), Voltaire aurait connu les deux lettres de Calvin au marquis du Poët, car il les cite. On prétend même qu'il en reçut, en 1772, une copie authentique qu'il avait demandée, & qu'après l'avoir lue, il écrivit en marge des vers contre Calvin.

(1) Il y a ici un mot très-difficile à lire, qui paraît renfermer les lettres *reffatendent*, qui équivalent peut-être au mot *retentissent*.

rent de toutes parts pour recevoir le joug. Dans les missions a été grands fruits (1) & qu'acquérir maintes richesses. Les Apôtres n'ont onc travaillé avec tant de fruit & sy les papistes disputent la vérité de notre religion, sy elle dure, ne pourront en disputer à la richesse. Vous seul travaillez sans relâche & sans intérêt; ne négligez nullement l'agrandissement de vos moyens; viendra un temps où vous seul n'aurez rien acquis en ces nouveaux changements; *il faut que chacun songe à ses intérêts; moy seul ay négligé les miens, dont ay grande repentance.* Ains ceux à qui ai occasionné d'en acquérir prendront foucy de la mienne vieillesse qui est sans fuite. Vous, au contraire, Monseigneur, qui laissez vaillante lignée bien disposée à soutenir le petit troupeau, ne les laissez sans moyens grands & puissans, sans lesquels bonne volonté ferait inutile. La Reine de Navarre a bien affermi nostre religion en Béarn; papistes en ont été chassés entièrement. En Languedoc, ont été tenues maintes assemblées sur nostre Croyance. Avec le temps, partout seront ouyes les louanges de l'Eternel. Je prie le Créateur de vous conserver pour vos services & à moy fournir occasion à vous marquer combien j'affectionne la calité, de Monseigneur, Vostre bien humble & affectionné serviteur.

Jean CALVIN.

A Genève, le 20 may 1557.

Dans les *Nouveaux mémoires*, cette lettre porte la date du 8 may 1557.

(1) *Gaignement & maintes richesses*, variante chez Desmolets.

*A Monseigneur du Poët, grand chambellan de Navarre,
gouverneur de la ville de Montélimart, à Crest.*

Monseigneur,

Qu'avez-vous jugé du colloque de Poissy ? N'avons conduit sûrement (1) nostre affaire ? L'évêque de Valence aussi bien que les autres ont signé nostre profession de foy. Que le Roi fasse des processions tant qu'il voudra, il ne pourra empêcher les progrès de nostre foy. Ses harangues en public ne feront autre fruit qu'à esmouvoir peuples, desjà trop portés à soulèvement. Les braves seigneurs de Montbrun & des Baronnies (2) quittent leurs opinions. Vous n'épargnez ni courtes, ni soins. Travaillez : vous & les vostres trouveront tout. Un jour, honneurs, gloire & richesses seront la récompense de tant de peines. *Surtout ne faites faute de défaire le pays de ces zélés faquins qui exhortent les peuples par leurs discours à se bander contre nous, noircissent notre conduite & veulent faire passer pour resverie notre croyance. Pareils monstres doivent être étouffés, comme fis ici en l'exécution de Michel Sernet, espagnol.* A l'avenir ne pensez pas que personne s'avise

(1 & 2) Dans les *Nouveaux mémoires* il y a finement et de Beaumont.

faire chose semblable. Au reste, Monseigneur, j'oubliais le sujet pour lequel vous m'honorez de vous escrire, qui est de vous baïser humblement la main, vous suppliant d'avoir agréable calité que prendrai toute ma vie de me dire, de Monseigneur, votre très-humble & affectionné serviteur.

Jean CALVIN.

A Genève, 8 décembre 1561 (1).

(1) Dans les lettres imprimées, celle-ci porte la date du 13, et ailleurs du 14 septembre 1561.



Luther, ce moine allemand, eut beaucoup de génie, de favior & d'éloquence, mais il parfema fes ouvrages d'invectives & d'injures fi atroces, que les perfonnes du plus vil état & les plus impudentes n'oferaient les employer fans rougir. Mais l'on n'eft pas moins étonné des excès de Calvin. Ses adverfaires ne font jamais que des fripons, des fols, des méchants, des ivrognes, des furieux, des enragés, des bêtes, des taureaux, des ânes, des chiens, des pourceaux ; & le beau ftyle de ce fecond patriarche de la nouvelle Réforme eft fouillé de ces ordures à chaque page (1). Catholiques, luthériens, rien n'eft épargné. Son humeur farouche & fatyrique le rendait

(1) Le langage de Calvin en chaire ne différait pas de fon ftyle écrit. Il faifait conduire au temple, par des sbires, les hommes qu'il avait jetés dans les cachots, pour les forcer d'écouter des fermons où leurs parents & amis, & eux-mêmes, étaient traités de pendards, de bellîtres, de balaufres & de chiens ; leurs femmes, filles & fœurs, de p... ; l'Empereur leur fouverain, de vermine ; leurs pères & mères, de fuppôts de Satan dévorés par les flammes éternelles. Toutes ces expreffions

font prifes dans l'élégant vocabulaire de Calvin, de M. Abel Poupin, de M. Gop & d'autres énergumènes de ce temps-là.

Tandis que ces meffieurs apoftrophaient de ces gentilleffes les Genevois qu'ils n'aimaient pas, & que Calvin leur prodiguait en plein Confiftoire les épithètes de méchants hypocrites, de menteurs, d'effrontés, il n'était pas permis aux payfans de parler impoliment à leurs bœufs. Un fermier qui avait juré contre les fiens à la charrue, parce qu'ils ne vou-

insupportable à ses amis même, & Martin Bucer ne craignit pas de lui représenter, dans une de ses lettres, qu'il ressemblait plus à un chien enragé qu'à un homme, qu'il était aussi médisant & outrageux que poli dans ses ouvrages pleins d'injures atroces exprimées en très-beaux termes. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au milieu de ces invectives il vantait encore sa douceur. Dans la dispute qu'il eut avec Westphale, ministre luthérien, après avoir rempli son livre de ce que l'on peut s'imaginer non-seulement de plus aigre, mais encore de plus atroce, il ne craint point de dire qu'il avait été tellement sans fiel, lorsqu'il écrivait ces injures, que lui-même en relisant son ouvrage était demeuré tout étonné que tant de paroles dures lui fussent échappées sans amertume. Il veut bien pourtant avouer qu'il en a dit plus qu'il ne voulait & que le remède qu'il a appliqué au mal était un peu trop violent. Mais après ce modeste aveu, il s'emporte plus que jamais, & tout en disant : *M'entends-tu, chien ? m'entends-tu bien, frénétique ? m'entends-tu bien, grosse bête ?* il ajoute qu'il est bien aise que les injures dont on l'accable demeurent sans réponse.

Après de cette violence, Luther était la douceur même, & M. Bossuet (1) dit judicieusement qu'il n'y a

laient pas avancer, fut aussitôt traîné en ville par deux réfugiés qui l'avaient entendu de derrière une haie, où ils s'étaient peut-être placés exprès pour l'espionner. Je cite ce trait

entre mille, pour montrer comment ces Messieurs-là entendaient la liberté. (Edit.)

(1) *Histoire des Variations*, tom. I, page 487.

personne qui n'aimât mieux effuyer la colère impétueuse & insolente de l'un, que la profonde malignité & l'amertume de l'autre, qui se vante d'être de sang-froid, quand il répand tant de poison dans ses écrits.

Bayle est un écrivain d'une partialité outrée, dès qu'il est question de ceux qu'il nomme *les piliers de l'Eglise réformée*. Ce n'est pas dans son livre qu'on trouvera des preuves de l'emportement de Luther & de Calvin, tandis que tous leurs adversaires & notamment Bolfec sont indignement maltraités.

Calvin, qui ne trouvait jamais qu'il allât assez loin dans ses insultes, mais qui était très-sensible à celles qu'on lui adressait, qui pensait toujours qu'un grand respect lui était dû, mais qu'il n'en devait point à personne, s'adressait ainsi aux pères du concile des Trente :

Tridenticolæ, sub Neptuni auspiciis militantes, indoctos, quisquilias, asinos, porcos, pecudes, crassos boves, Antichristi legatos, otiosos ventres, putrida cadavera, blaterones, patres cornutos, exitialia monstra, romanæ fidei, id est, magnæ meretricis filios, patres ad sesquipedem auritos.

Ce qu'on peut traduire ainsi :

Tridenticoles, militants sous les auspices de Neptune, hommes ignares, canailles, ânes, porcs, bestiaffes, bœufs gras, légats de l'Antechrist, ventres oisifs, cadavres putrides, braillards, pères cornus, monstres dignes de per-

(1) D'ALTIGNY. — *Nouveaux Mémoires*, tome II, page 161.

dition, fils de la foi romaine, c'est-à-dire de la grande prostituée, père. . . .

Dans sa lettre à l'Eglise française de Londres, du 27 septembre 1552 (*Lettres françaises*, tome I^{er}, page 350), Calvin s'exprime ainsi : « Quant au nom d'Evesque de Rome, c'est chose frivole de s'y amuser. Nous faisons trop d'honneur à ces bestes cornues de les appeler évêques, veu que c'est ung mot trop honorable pour eux. Le titre de Pape ne convient non plus à ce brigand qui a occupé le siège de Dieu. »

Un pareil langage n'a pas besoin d'appréciation, & nous sommes obligés de reconnaître qu'il était habituel à Calvin ; qu'on lise ses écrits contre Castalion, Westphal, Saconay, ce sont toujours les mêmes aménités. Que le maître se les permit, nous ne le concevons pas, mais ce que nous pouvons moins admettre, c'est qu'en plein XIX^e siècle, les ministres réformés emploient souvent les mêmes formes littéraires ; veulent-ils par là imiter leur chef, ou croient-ils, ce qui n'était pas le cas chez lui, devoir suppléer à leur insuffisance de science & de talent par des diatribes de mauvais goût, des exaltations de langage, qui, étant écrites de sang-froid, tombent par cela même au-dessous du parler des halles.

Si encore ces formes littéraires n'appartenaient qu'aux écrivains sans mérite, qui veulent attirer l'attention par un moyen quelconque, ou si elles étaient l'explosion de la jeunesse & de l'inexpérience fanatisées, on pourrait à

toute force les concevoir possibles, mais on ne peut admettre de pareils écarts chez des hommes instruits & d'un âge mûr ; nous l'avouons, nous avons toujours été émus de pitié pour de semblables oublis des plus élémentaires convenances, qu'ils fussent calculés ou non.

Les exemples ne nous manqueraient pas ; résignons-nous à en citer un.

M. Alexis Muston, docteur en théologie, publia plusieurs opuscules sur les Vaudois, &, entre autres, en 1834 un volume in-8°, assez gros, sur leur histoire, qui, continuée dans les mêmes proportions, eût nécessité la composition & l'impression d'une dizaine de volumes. Un ouvrage d'aussi longue haleine, quoique fruit de nombreuses recherches, & quel qu'eût été son mérite, aurait difficilement trouvé un éditeur. Aussi l'auteur, devenu pasteur-ministre à Bourdeaux (Drôme), a-t-il employé ses loisirs évangéliques à restreindre les développements de son sujet, tout en voulant en conserver le cadre & les faits principaux ; & il a publié en 1851 à Paris, en quatre volumes in-12, sous le titre d'ISRAËL DES ALPES, l'histoire complète des Vaudois du Piémont & de leurs colonies.

En calculant d'après les époques de ses publications successives, M. Muston devait avoir plus de quarante ans lors de ce dernier ouvrage ; ainsi ce n'est pas au feu & à l'exaltation de la jeunesse qu'on peut attribuer les phrases suivantes qui se trouvent dans la première moitié

du premier volume ; arrivé à cet endroit, la plume nous est tombée des mains & nous avons cessé de noter les passages dont la pensée ou l'expression nous semblaient injustifiables.

Tome 1^{er}, page 58. — « *Le Vatican*. — Le souffle de mort qui faisait tomber tant de têtes, qui déchirait tant de familles, qui désolait tant de cœurs, c'était celui du Vatican. Sommité redoutable, qui n'a gardé de l'Olympe que ses faux dieux, du Sinaï que ses foudres, & du Calvaire que le sang. »

Page 163. — « *Rome*. — O Rome l'hypocrite ! verse des larmes comme le crocodile, de ne pouvoir, dans ta décrépitude, te rassasier de chair humaine comme par le passé ; qu'avons-nous besoin, pour te combattre, d'entrer dans la lice des discussions ? Tes propres actes te condamnent bien plus que nos paroles, & ton histoire deviendra ton cercueil. »

Page 170. — « *Eglise romaine*. — On conçoit que l'Eglise romaine ait pu être nommée l'Eglise des démons. Des païens, des barbares, des sauvages n'agiraient pas aussi cruellement, & il fallait le papisme pour dégrader l'homme au-dessous de la brute..... Ah ! ne reconnaît-on pas, dans Rome persécutrice, cette grande réprouvée de l'Apocalypse qui s'enivre du sang des saints & des martyrs ? Cette ville abominable, dans laquelle le sang de tous ceux qui ont été mis à mort sur la terre a été retrouvé. (Apocalypse, XVII, 5, 6 ; XVIII, 24.) »

Page 177. — « *Catholicisme*. — Le catholicisme ne fut que le résultat d'une forte d'accouplement hideux entre le paganisme corrompu & la barbarie sauvage qui mit en poussière l'ancienne civilisation. »

Ces citations sont textuelles ; seulement, pour préciser l'objet de chacune d'elles, nous les avons fait précéder d'un mot qui le désigne.

Approuve qui voudra ces pensées & ces paroles, nous ne nous en sentons pas le courage.

INTOLÉRANCE DE L'ANGLETERRE A L'ÉGARD
DES CATHOLIQUES.

Voir les lettres de Williams Cobbett à lord Tenderden ; consulter également l'ouvrage si instructif du même W. Cobbett ; *Lettres sur l'histoire de la Réforme en Angleterre & en Irlande*. — Traduction nouvelle, VI^e édition. Paris, Gaume, 1836, in-12.

La première édition de ce livre est de 1826.





DE L'UNION PROTESTANTE.

Si l'on veut avoir une idée exacte de la tolérance du parti réformé à Genève envers les catholiques, on n'a qu'à consulter les statuts de l'*Union protestante*, qui se forma dans cette ville, en 1843, dans le but *de travailler au maintien & à l'affermissement du protestantisme*. Pour obtenir ce résultat, les moyens d'action étaient précis : Ecarter les domestiques catholiques ; ne pas acheter chez les marchands catholiques ; s'introduire dans les mariages mixtes & amener les enfants au protestantisme ; agir auprès des magistrats & des conseils municipaux par des sollicitations, auprès des citoyens par des remontrances, & au besoin par des offres de services ; attirer des protestants étrangers pour faire concurrence aux catholiques dans certains métiers ; entraver par tous les moyens possibles l'établissement des catholiques & leur admission aux droits de cité ; en un mot, rompant en visière à l'esprit de charité évangélique & rejetant les plus simples notions d'économie politique, refuser du travail aux laborieux, du pain aux misérables, des occupations

& de la confiance à la probité ; donner le monopole de certains états à des hommes qui deviendront, qui deviennent déjà mauvais ouvriers, serviteurs peu zélés, marchands médiocres, par l'absence du stimulant de la libre concurrence, qui fait exercer à l'homme toutes ses facultés heureuses & qui le force à être préférable pour être préféré.

Tel est le tableau qu'un Genevois protestant nous trace de l'*Union protestante*, & ce tableau est appuyé sur des documents authentiques. (Voyez la brochure de M. Billiet-Constant, intitulée *De l'Union protestante*.)



Quoique la France ait compté, dès l'abord, un grand nombre de calvinistes, elle a eu cet avantage que très-peu d'évêques ont donné dans ces nouveautés, & qu'aucun de ceux qui les ont embrassées, n'est demeuré sur son siège épiscopal.

Le premier qui se déclara fut Jacques Spifame, évêque de Nevers, qui se retira à Genève dès l'an 1559. Il y fut fait ministre & envoyé à Orléans, auprès du prince de Condé, qui le députa à la diète de Frankfort en 1561. Etant ensuite revenu à Genève, il y fut condamné à mort en 1565.

Mais le plus considérable pour sa qualité & pour son rang, qui se déclara pour les prétendus réformés, fut Odet de Coligny de Châtillon, cardinal, évêque de Beauvais. Celui-ci retint quelque temps son évêché, quoiqu'il se fût déclaré ouvertement pour les nouveaux sentimens, & qu'il eût épousé publiquement Isabelle de Hauteville, dame de Lore; mais il se retira pendant les guerres en Angleterre, où il fut chargé de diverses

négociations, même de la part de la Reine Catherine de Médicis, auprès de la reine Elisabeth ; & il y mourut l'an 1571. Le Pape l'avait déposé par un jugement rendu à Rome en 1563.

La même année, l'on avait à Rome accusé d'hérésie cinq prélats de France, favoir : Jean de Saint-Romain, archevêque d'Aix ; Jean de Montluc, évêque de Valence ; Jean-Antoine Carraccioli, fils du prince de Melfe, évêque de Troies ; Jean-Antoine Barbançon, ancien évêque de Pamiers, & Charles Guillard, évêque de Chartres. On y joint encore Jean de Saint-Gelais, évêque d'Uzès ; Claude Rêgin, évêque d'Oleron ; Louis d'Albret, évêque de Lescar, & François de Noailles, évêque d'Acqs. Le Pape décerna des monitoires contre eux pour les citer à Rome ; mais l'ambassadeur du roi s'opposa à cette procédure, comme étant contraire aux lois du royaume & aux libertés de l'Eglise gallicane, & arrêta par ce moyen les poursuites que l'on faisait contre eux. De tous ceux-là, il n'y en eut que trois qui se trouvèrent coupables, favoir : l'archevêque d'Aix, qui se défit de son archevêché en faveur de Laurent Strozzi, & mourut à Avignon, dans les sentiments des protestants ; l'évêque de Troies qui s'était défait de son évêché en 1561, & qui mourut aussi dans l'hérésie ; & l'évêque d'Uzès, qui épousa une abbesse, mais qui se repentit sur la fin de ses jours & mourut catholique dans le monastère de Saint-Maixent.

L'évêque de Valence s'était rendu odieux, parce qu'il déclamaient fortement contre les mœurs déréglées du clergé, & demandait la réforme de la discipline ecclésiastique ; mais il n'a jamais fait profession du calvinisme, & n'était point séparé de l'Eglise catholique. Il avait été accusé d'hérésie par le doyen de son chapitre ; mais il en avait été purgé par un arrêt du Conseil, du 14 octobre 1560. Il mourut dans le sein de l'Eglise, & en évêque catholique, à Toulouse, l'an 1579.

On n'a rien non plus contre les autres accusés qui puisse les faire soupçonner d'hérésie ; & ils sont tous morts dans le sein de l'Eglise catholique.





AUTEURS A CONSULTER SUR CALVIN.

FLORIMOND DE RÉMOND.
Histoire de Genève, de SPON.
Annales catholiques de Genève.
ROISET DE SAUCLIERES.
MERLE D'AUBIGNÉ.
DE ROWRAI.
BÈZE.
RICHELIEU.
BAYLE.
FAZY (James).
GALIFFE.
GRENU.
SEMBIER, *Histoire littéraire de Genève*.
RICHELIEU (le cardinal de).
BUNGNER.
VUARIN.
JOLY.
HALLER.







TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Introduction	1
Histoire de la Vie, Mœurs, Actes, Doctrine, Conscience et Mort de Jean Calvin, recueillie par M. Hierosme Hermes Bolfec	1 à 128
Note oubliée, se référant au chapitre xxiiii, pages 109 et 110.	129
Extrait de l'histoire de la Vie, Mœurs, Doctrine, &c., de Théodore de Bèze, par M. H. Bolfec.	135
Etat de la ville de Genève après la P. Réforme.	137
Quels ont été les principaux collaborateurs de Calvin, dans la P. Réforme de Genève	145
Conférence de Calvin à Berne, sur le point de la Prédestination.	151
Portrait de Théodore de Bèze, par Bolfec	159
NOTES SÉPARÉES. — Procès de Servet.	161
Appréciation de l'opinion de M. Merle d'Aubigny sur le procès de Servet.	165
Extraits du procès de Servet.	171
Opinion de M. Emile Saiffet sur Servet	175
Du Traité de Calvin contre Michel Servet.	179
Th. de Bèze contre Servet	183
Ouvrages à consulter sur Servet	187
Affaire Servet.	189
Du dernier ouvrage de Servet	191

	Pages
NOTES SÉPARÉES. Aneaux	193
Perrin	201
Berthelier	215
Gruet	223
Justice calviniste.	235
Procès-verbaux des Séances du Consistoire de l'Eglise de Genève .	245
Notes sur Calvin, extraites ou copiées sur les actes authentiques des archives de Genève	249

Opinions de divers auteurs de notre temps sur Calvin :

Pierre Leroux	264
Mignet	267
S. de Sacy.	269
Philartète Chaffes	273
James Fazy	275
J.-A. Galiffe	281
Un Genevois	291
Louis Veuillot	293
Le désir de la vengeance & l'ambition déterminèrent Calvin à em- braffer le parti de la Réforme. — Pièce à l'appui.	301
Lettres de Calvin à M. le marquis du Poët	305
Style de Calvin et de ses adhérents.	311
De l'Union protestante.	319
Prélats tombés dans l'hérésie en France	321
Auteurs à consulter sur Calvin	325



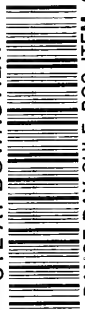
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

HEccl.B
C

Calvin, Jean
Bolsec, J. H.
Histoire de la vie,
moeurs, actes...
de Jean Calvin...re-ed.
by L.F. Chastel

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 26 05 01 009 5